

Cheikh Anta Diop

**PRÉCOLONIAL
AFRIQUE NOIRE**

UNE

*Etude comparative des systèmes politiques et
sociaux de l'Europe et de l'Afrique noire, de
l'Antiquité à*

Formation des États modernes

TRADUIT DU FRANÇAIS PAR HAROLD J. SALEMSON

LAWRENCE HILL & COMPAGNIE

Westport, Connecticut

AUTRES LIVRES DE CHEIKH ANTA DIOP

Les origines africaines de la civilisation; Mythe ou Réalité

*L'Afrique noire: la base économique et culturelle d'un État
fédéré*

*Civilisation ou barbarie
(En préparation)*

Copyright © 1987 par Lawrence Hill & Company

Édité par Lawrence Hill & Company

Publié pour la première fois en France par Présence Africaine Traduit du français par Harold Salemson

Données de catalogage à la source de la Bibliothèque du Congrès

Diop, Cheikh Anta.

Afrique noire précoloniale.

Traduction de: L'Afrique noire pré-coloniale.

1. Afrique. Sub-Saharienne — Politique et gouvernement.
2. Structure sociale - Afrique subsaharienne - Histoire.
3. Afrique — Histoire — Jusqu'en 1498. 4. Europe — Politique et gouvernement. 5. Structure sociale - Europe - Histoire.
6. Europe - Histoire - Jusqu'en 1492. I. Titre. JQ1872.D5613

1986

967

86-22804

ISBN 0-88208-187-X

ISBN 0-88208-188-X (pbk.)

10 9 8 7 6

5 4 3 2

1

Fabriqué aux États-Unis d'Amérique

*A mon professeur Gaston Bachelard, dont
l'enseignement rationaliste
nourri mon esprit*

*À mes professeurs M. Andre Leroi-Gourhan et Dean Andre Aymard, qui
ont supervisé mes travaux*

Toute ma gratitude

Contenu

PRÉFACE	xi
I ANALYSE DU CONCEPT DE CASTE	1
Divisions majeures au sein du système des castes	1
Conditions des esclaves	3
Le Bi-dolo	5
Genèse de la caste du système des castes	6
en Égypte	9
Genèse du système des castes en Inde	II
II ÉVOLUTION SOCIO-POLITIQUE DE L'ANCIENNE	
VILLE	18
Classes sociales	18
Eupatridae	18
Les Plebs	20
Prêtre-Rois	20
La cité-état	21
Individualisme	2,3
Révolution aristocratique	24
Révolution sociale	26
Mouvements d'idées	30
L'influence de l'Égypte	31
L'Empire romain	33
III FORMATION DU MODERNE	
ÉTATS EUROPÉENS	35
Le Moyen Âge politique et social Le Moyen	36
Âge intellectuel	40
IV L'ORGANISATION POLITIQUE EN NOIR	
AFRIQUE	43
La Constitution Mossi	43
le Constitution de Cayor	46

Succession matrilineaire: Ghana, Mali Songhaï,	48
la préséance d'influence orientale en Songhaï	50
	53
Le cas de Cayor Importance de la royauté <i>Le concept vitaliste</i>	55
	59
<i>Obligations du roi Séparation des séculiers et religieux La «République» Lebou</i>	
Afrique monarchique et tribale	7z
Origine du régime constitutionnel	75
Couronnement du roi et vie de cour	77
<i>Songhaï Cayor Ghana Mali</i>	
V ORGANISATION POLITIQUE	89
Puissance des empires africains Force et étendue des empires	89
	89
<i>Ghana Mali Songhaï</i>	
Organisation administrative	99
Ressources de la royauté et de la noblesse	104
<i>Taxes Douane Mines d'or Royal Treasury Booty Frais liés</i>	
<i>avec assumer des fonctions administratives</i>	
Gouvernement et administration	108
<i>Otages Songhaï Divers Ministères Unité administrative</i>	
Organisation militaire	ri5
<i>Structure Chevaliers Cavalerie Soldats à pied Flottille Stratégie Garde Royale et tactiques</i>	
Organisation judiciaire	12-4
VI ORGANISATION ÉCONOMIQUE	130
Troc	130
Commerce de type moderne	131
Devise	133
Importer / Exporter	136

Moyens de transport	rtation, routes	137
Richesse économique		141
Comparaison des structures socio-économiques en		
Afrique et Europe		14z
Navétanisme		150
Le Taalibe		151
Main d'oeuvre esclave: concentration		15z
Retribalisation		157
Accumulation primitive		158
VII SUPERSTRUCTURE IDÉOLOGIQUE: ISLAM		
EN AFRIQUE NOIRE		161
Pénétration pacifique		163
Le rôle des chefs autochtones Raisons		163
métaphysiques		165
Pouvoir des croyances religieuses		167
Fondement mystique du nationalisme Renonciation		169
au «chérifisme» du passé préislamique		171
		17z
VIII NIVEAU INTELLECTUEL: ENSEIGNEMENT ET		
ÉDUCATION		176
L'Université		176
Méthode d'enseignement		177
Le programme		178
Remise des diplômes		179
Développement intellectuel		179
Importance du shérif		186
Survie de la tradition noire dans l'éducation Rappel		190
historique: l'invasion marocaine		192.
IX NIVEAU TECHNIQUE		
Architecture à Soudan nilotique		196
Architecture au Zimbabwe		197
L'architecture au Ghana et la métallurgie du Niger Bend		199
		2,04

Verrerie	zos
Médecine et hygiène	zips
Tissage	zo6
Agriculture	107
Artisanat	107
Chasse	107
Expérience nautique	2,08

MIGRATIONS ET FORMATION DES PEUPLES

AFRICAINS D'AUJOURD'HUI

Origine de l'origine yoruba	2,16
de l'origine laobé de	zi7
l'origine peul du tucolor	zz0
origine de l'origine sérère	zz3
de l'Agni	2,24
	zz8
Origine de la formation Fang et Barnum	zz8
du peuple wolof	2z9
l'ostface	235

Préface

Jusqu'à présent [1960, date de la première édition], l'histoire de Black
L'Afrique a toujours été w rempli de dattes aussi sèches que du linge listes,
et personne n'a presque la veille J'ai essayé de trouver la clé qui déverrouille
la porte de l'intelligence, la compréhension de africain
société.

A défaut, aucun chercheur n'a jamais réussi à revivifier le passé africain, à le faire revivre dans nos esprits, sous nos yeux pour ainsi dire, tout en restant strictement du domaine de la science.

Pourtant, les documents dont nous disposons nous permettent de le faire pratiquement sans rupture de continuité pendant une période de deux mille ans, du moins en ce qui concerne l'Afrique de l'Ouest.

Il était donc devenu indispensable de dégeler, en quelque sorte, de défossiliser cette histoire africaine qui était là, sans vie, emprisonnée dans les documents.

Cependant, cet ouvrage n'est pas à proprement parler un livre d'histoire; mais c'est un outil auxiliaire indispensable à l'historien. Cela lui donne en effet une compréhension scientifique de tous les faits historiques jusqu'ici inexpliqués. En ce sens, il s'agit d'une étude de sociologie historique africaine. Elle ne permet plus de s'étonner de la stagnation ou plutôt de l'équilibre relativement stable des sociétés africaines précoloniales: l'analyse de leurs structures socio-politiques qui y est présentée permet de jauger les facteurs de stabilisation de la société africaine.

On comprend ainsi les retards techniques et autres

être le résultat d'un autre type de développement fondé sur des causes fondamentales absolument objectives.

Ainsi, il n'y a plus aucune raison de gêne. Une fois cette prise de conscience acquise, on peut revivre immédiatement et pleinement dans presque tous les moindres détails tous les aspects de la vie nationale africaine: les organisations administratives, judiciaires, économiques et militaires, celle du travail, le niveau technique, les migrations et formations des peuples et nationalités, donc leur genèse ethnique, et par conséquent genèse presque linguistique, etc.

En absorbant une telle expérience humaine, nous ressentons au plus profond de nous-mêmes un véritable renforcement de notre sentiment d'unité culturelle.

PRECOLONIAL AFRIQUE NOIRE

Cheikh Anta Diop

**PRÉCOLONIAL
AFRIQUE NOIRE**

UNE

*Etude comparative des systèmes politiques et
sociaux de l'Europe et de l'Afrique noire, de
l'Antiquité à*

Formation des États modernes

TRADUIT DU FRANÇAIS PAR HAROLD J. SALEMSON

LAWRENCE HILL & COMPAGNIE

Westport, Connecticut

AUTRES LIVRES DE CHEIKH ANTA DIOP

Les origines africaines de la civilisation; Mythe ou Réalité

L'Afrique noire: la base économique et culturelle d'un État fédéré

Civilisation ou barbarie
(En préparation)

Copyright © 1987 par Lawrence Hill & Company

Édité par Lawrence Hill & Company

Publié pour la première fois en France par Présence Africaine Traduit du français par Harold Salemson

Données de catalogage à la source de la Bibliothèque du Congrès

Diop, Cheikh Anta.

Afrique noire précoloniale.

Traduction de: L'Afrique noire pré-coloniale.

1. Afrique. Sub-Saharienne — Politique et gouvernement.
2. Structure sociale - Afrique subsaharienne - Histoire.
3. Afrique — Histoire — Jusqu'en 1498. 4. Europe — Politique et gouvernement. 5. Structure sociale - Europe - Histoire.
6. Europe - Histoire - Jusqu'en 1492. I. Titre. JQ1872.D5613

1986

967

86-22804

ISBN 0-88208-187-X

ISBN 0-88208-188-X (pbk.)

10 9 8 7 6

5 4 3 2

1

Fabriqué aux États-Unis d'Amérique

*A mon professeur Gaston Bachelard, dont
l'enseignement rationaliste
nourri mon esprit*

*À mes professeurs M. Andre Leroi-Gourhan et Dean Andre Aymard, qui
ont supervisé mes travaux*

Toute ma gratitude

Contenu

PRÉFACE	xi
I ANALYSE DU CONCEPT DE CASTE	1
Divisions majeures au sein du système des castes	1
Conditions des esclaves	3
Le Bi-dolo	5
Genèse de la caste du système des castes	6
en Égypte	9
Genèse du système des castes en Inde	II
II ÉVOLUTION SOCIO-POLITIQUE DE L'ANCIENNE	
VILLE	18
Classes sociales	18
Eupatridae	18
Les Plebs	20
Prêtre-Rois	20
La cité-état	21
Individualisme	2,3
Révolution aristocratique	24
Révolution sociale	26
Mouvements d'idées	30
L'influence de l'Égypte	31
L'Empire romain	33
III FORMATION DU MODERNE	
ÉTATS EUROPÉENS	35
Le Moyen Âge politique et social Le Moyen	36
Âge intellectuel	40
IV L'ORGANISATION POLITIQUE EN NOIR	
AFRIQUE	43
La Constitution Mossi	43
le Constitution de Cayor	46

Succession matrilineaire: Ghana, Mali Songhaï,	48
la préséance d'influence orientale en Songhaï	50
	53
Le cas de Cayor Importance de la royauté <i>Le concept vitaliste</i>	55
	59
<i>Obligations du roi Séparation des séculiers et religieux La «République» Lebou</i>	
Afrique monarchique et tribale	7z
Origine du régime constitutionnel	75
Couronnement du roi et vie de cour	77
<i>Songhaï Cayor Ghana Mali</i>	
V ORGANISATION POLITIQUE	89
Puissance des empires africains Force et étendue des empires	89
	89
<i>Ghana Mali Songhaï</i>	
Organisation administrative	99
Ressources de la royauté et de la noblesse	104
<i>Taxes Douane Mines d'or Royal Treasury Booty Frais liés</i>	
<i>avec assumer des fonctions administratives</i>	
Gouvernement et administration	108
<i>Otages Songhaï Divers Ministères Unité administrative</i>	
Organisation militaire	ri5
<i>Structure Chevaliers Cavalerie Soldats à pied Flottille Stratégie Garde Royale et tactiques</i>	
Organisation judiciaire	12-4
VI ORGANISATION ÉCONOMIQUE	130
Troc	130
Commerce de type moderne	131
Devise	133
Importer / Exporter	136

Moyens de transport	rtation, routes	137
Richesse économique		141
Comparaison des structures socio-économiques en		
Afrique et Europe		14z
Navétanisme		150
Le Taalibe		151
Main d'oeuvre esclave: concentration		15z
Retribalisation		157
Accumulation primitive		158
VII SUPERSTRUCTURE IDÉOLOGIQUE: ISLAM		
EN AFRIQUE NOIRE		161
Pénétration pacifique		163
Le rôle des chefs autochtones Raisons		163
métaphysiques		165
Pouvoir des croyances religieuses		167
Fondement mystique du nationalisme Renonciation		169
au «chérifisme» du passé préislamique		171
		17z
VIII NIVEAU INTELLECTUEL: ENSEIGNEMENT ET		
ÉDUCATION		176
L'Université		176
Méthode d'enseignement		177
Le programme		178
Remise des diplômes		179
Développement intellectuel		179
Importance du shérif		186
Survie de la tradition noire dans l'éducation Rappel		190
historique: l'invasion marocaine		192.
IX NIVEAU TECHNIQUE		
Architecture à Soudan nilotique		196
Architecture au Zimbabwe		197
L'architecture au Ghana et la métallurgie du Niger Bend		199
		2,04

Verrerie	zos
Médecine et hygiène	zips
Tissage	zo6
Agriculture	107
Artisanat	107
Chasse	107
Expérience nautique	2,08

MIGRATIONS ET FORMATION DES PEUPLES

AFRICAINS D'AUJOURD'HUI

Origine de l'origine yoruba	2,16
de l'origine laobé de	zi7
l'origine peul du tucolor	zz0
origine de l'origine sérère	zz3
de l'Agni	2,24
	zz8
Origine de la formation Fang et Barnum	zz8
du peuple wolof	2z9
l'ostface	235

Préface

Jusqu'à présent [1960, date de la première édition], l'histoire de Black
L'Afrique a toujours été w rempli de dattes aussi sèches que du linge listes,
et personne n'a presque la veille J'ai essayé de trouver la clé qui déverrouille
la porte de l'intelligence, la compréhension de africain
société.

A défaut, aucun chercheur n'a jamais réussi à revivifier le passé africain, à le faire revivre dans nos esprits, sous nos yeux pour ainsi dire, tout en restant strictement du domaine de la science.

Pourtant, les documents dont nous disposons nous permettent de le faire pratiquement sans rupture de continuité pendant une période de deux mille ans, du moins en ce qui concerne l'Afrique de l'Ouest.

Il était donc devenu indispensable de dégeler, en quelque sorte, de défossiliser cette histoire africaine qui était là, sans vie, emprisonnée dans les documents.

Cependant, cet ouvrage n'est pas à proprement parler un livre d'histoire; mais c'est un outil auxiliaire indispensable à l'historien. Cela lui donne en effet une compréhension scientifique de tous les faits historiques jusqu'ici inexplicables. En ce sens, il s'agit d'une étude de sociologie historique africaine. Elle ne permet plus de s'étonner de la stagnation ou plutôt de l'équilibre relativement stable des sociétés africaines précoloniales: l'analyse de leurs structures socio-politiques qui y est présentée permet de jauger les facteurs de stabilisation de la société africaine.

On comprend ainsi les retards techniques et autres

être le résultat d'un autre type de développement fondé sur des causes fondamentales absolument objectives.

Ainsi, il n'y a plus aucune raison de gêne. Une fois cette prise de conscience acquise, on peut revivre immédiatement et pleinement dans presque tous les moindres détails tous les aspects de la vie nationale africaine: les organisations administratives, judiciaires, économiques et militaires, celle du travail, le niveau technique, les migrations et formations des peuples et nationalités, donc leur genèse ethnique, et par conséquent genèse presque linguistique, etc.

En absorbant une telle expérience humaine, nous ressentons au plus profond de nous-mêmes un véritable renforcement de notre sentiment d'unité culturelle.

PRECOLONIAL AFRIQUE NOIRE

Chapitre un

ANALYSE DU CONCEPT DE CASTE

Il paraît nécessaire au départ de souligner les spécificités du système des castes, afin de faire ressortir plus clairement la différence de structure sociale qui a toujours existé entre l'Europe et l'Afrique. L'originalité du système réside dans le fait que les éléments dynamiques de la société, dont le mécontentement aurait pu engendrer la révolution, sont réellement satisfaits de leur condition sociale et ne cherchent pas à la changer: un homme de soi-disant «caste inférieure» le ferait catégoriquement refuser d'entrer dans un soi-disant "supérieur". En Afrique, il n'est pas rare que les membres de la caste inférieure refusent d'entrer en relation conjugale avec ceux de la caste supérieure, même si l'inverse semble plus normal.

PRINCIPALES DIVISIONS DU SYSTÈME CASTE

Passons à une description de la structure interne du système des castes, avant d'essayer d'expliquer son origine. Le territoire actuel du Sénégal servira ici de modèle d'étude: néanmoins, les conclusions qui en sont tirées valent pour l'ensemble de l'Afrique soudanaise détribalisée. Au Sénégal, la société est divisée en esclaves et hommes libres, ces derniers étant gor, y compris les deux *ger* et *rieno*.

Le *ger* comprend les nobles et tous les hommes libres sans profession manuelle autre que l'agriculture, considérée comme une activité sacrée.

Les *iieho* comprennent tous les artisans: cordonniers, forgerons, orfèvres, etc. Ce sont des professions héréditaires.

Le *Djam*, ou esclaves, incluez le *djam-bur*, qui sont esclaves du roi; la *djam neg nday*, esclaves de sa mère; et le *Djam Neg Bay*, esclaves de son père. Le *ger* formé la caste supérieure. Mais - et c'est là que réside la véritable originalité du système - contrairement à l'attitude des nobles envers la bourgeoisie, des seigneurs envers les serfs, ou des brahmanes envers les autres castes indiennes, les *ger* ne pouvait pas exploiter matériellement les castes inférieures sans perdre la face aux yeux des autres, ainsi qu'aux leurs. Au contraire, ils étaient obligés d'aider les membres de la caste inférieure de toutes les manières possibles: même s'ils étaient moins riches, ils devaient «donner» à un homme de caste inférieure si cela était demandé. En échange, ces derniers devaient leur permettre une préséance sociale.

La particularité de ce système consistait donc en ce que le travailleur manuel, au lieu d'être privé des fruits de son travail, comme l'était l'artisan ou le serf du moyen âge, pouvait au contraire y ajouter de la richesse donnée. Lui par le «seigneur».

Par conséquent, si une révolution se produisait, elle serait initiée par le haut et non par le bas. Mais ce n'est pas tout, comme nous le verrons: les membres de toutes les castes, y compris les esclaves, étaient étroitement associés au pouvoir, en tant que ministres de facto; qui aboutit à des monarchies constitutionnelles gouvernées par des conseils de ministres, composés d'authentiques représentants de tout le peuple. On peut comprendre à partir de là pourquoi il n'y a pas eu de révolutions en Afrique contre le régime, mais seulement contre ceux qui l'ont mal administré, c'est-à-dire des princes indignes. En outre, il y avait, bien sûr, aussi des révolutions de palais.

Pour chaque caste, avantages et inconvénients, privations de droits et compensations s'équilibrent. C'est donc en dehors des consciences, dans le progrès matériel et les influences extérieures, qu'il faut chercher les motifs historiques. Compte tenu de leur isolement, qui ne doit cependant pas être exagéré, on comprend pourquoi les sociétés africaines sont restées relativement stables.

CONDITIONS DES ESCLAVES

Le seul groupe qui aurait intérêt à renverser l'ordre initial étaient les esclaves de la maison du père, dans
 ing le soc la *ba-dolo* ("ceux sans pouvoir, "socialement
 alliance avec paysans) .2 En effet, il ressort clairement
 parlant, le p a précédé que le statut des artisans était enviable.
 de
 Leurs consciences ne pouvaient en aucun cas être porteuses des graines
 révolution: étant les principaux bénéficiaires du régime monarchique, ils le
 défendent jusqu'à ce jour, ou regrettent sa disparition.

Par définition, tous les esclaves devraient constituer la classe révolutionnaire. On peut facilement imaginer l'état d'esprit d'un guerrier ou de tout homme libre dont l'état par défaite à la guerre change radicalement d'un jour à l'autre, en devenant esclave: comme dans l'antiquité classique, les prisonniers de guerre étaient automatiquement soumis à la vente. Les personnes de rang pouvaient être rachetées par leurs familles, qui donneraient en échange un certain nombre d'esclaves. En principe, on pourrait avoir un neveu comme substitut: le fils de la sœur d'un homme, dans ce régime matriarcal, serait donné par son oncle en rançon; d'où les deux expressions wolof, *na djay* ("peut-il vendre, "c'est-à-dire l'oncle), et *djar bat*

(«celui qui peut racheter», c'est-à-dire le neveu). Mais c'est là que les esclaves entrent en jeu.

Dans ce régime aristocratique, les nobles formaient la cavalerie de l'armée (la chevalerie). L'infanterie était composée d'esclaves, anciens prisonniers de guerre emmenés hors du territoire national. Les esclaves du roi formaient la plus grande partie de ses forces et, par conséquent, leur condition s'en trouva grandement améliorée. Ils n'étaient désormais esclaves que de nom. La rancune dans leur cœur avait été allégée par les faveurs qu'ils recevaient: ils partageaient le butin après une expédition; sous la protection du roi, pendant les périodes de troubles sociaux, ils pouvaient même se livrer à un pillage discret sur le territoire national, contre les paysans pauvres, les *ba-dolo - mais* jamais contre les artisans qui ont toujours pu obtenir la restitution de leurs confisqués

des biens. Le régime, obtenant les mœurs sociales, permettait aux artisans d'aller directement chez le prince, sans crainte, et de se plaindre auprès de lui. Les esclaves étaient commandés par l'un des leurs, le général d'infanterie, qui était un pseudo-prince en ce qu'il pouvait régner sur un fief habité par des hommes libres. Ce fut le cas, dans la monarchie de Cayor (Sénégal), de la *djara f Bunt Keur*, le représentant des esclaves au sein du gouvernement et commandant en chef de l'armée. Sa puissance et son autorité étaient si grandes que le jour de sa trahison a mis fin au royaume de Cayor. Nous reviendrons sur cette question, sous le titre des constitutions politiques.

Cependant, l'ennoblissement d'un esclave, même par le roi, était impossible en Afrique, contrairement aux coutumes des tribunaux européens. La naissance semblait être quelque chose d'intrinsèque aux yeux de cette société et même le roi aurait été mal avisé d'ennoblir qui que ce soit, même un homme libre.

Les esclaves du roi, par la force des choses, devinrent ainsi un élément favorable à la conservation du régime; c'était un élément conservateur.

L'esclave de la maison de la mère était le captif de notre mère, par opposition à l'esclave de notre père. Il peut avoir été acheté sur le marché libre, provenir d'un héritage ou être un cadeau. Une fois établi dans la famille, il en devint presque partie intégrante; il était le domestique fidèle, respecté, craint et consulté par les enfants. En raison du régime matriarcal et polygame, nous le sentons plus proche de nous, car il appartient à notre mère, qu'à l'esclave du père, qui est à égale distance, socialement parlant, de tous les enfants du même père et de mères différentes. . Comme on le voit aisément, l'esclave du père deviendrait le bouc émissaire de la société. Par conséquent, l'esclave de la mère ne pouvait pas être un révolutionnaire.

L'esclave de la maison du père, en revanche, compte tenu de sa position anonyme (notre père est pour tout le monde, pour ainsi dire, tandis que notre mère est vraiment la nôtre), ne sera d'aucun intérêt pour personne et n'aura aucune protection particulière dans la société. Il

sed de sans compensation. Cependant, sa con-
 peut être dispo comparable à celui du plébéen de l'antique
 la dition n'est pas co d'Athènes, ou le a de l'Inde. Le con-
 Rome, le thete sudr Le sudra était basé sur une signification religieuse.
 dition de th m était considéré comme impur; la société avait été
 Contact avec le en tenant compte de leur existence; ils
 structuré avec religieux pourrait
 pas même vivre dans les villes ni participer à cérémonies,
 ni au début ont une religion qui leur est propre. nous y reviendra
 importe plus tard. Cependant, l'aliénation des esclaves de la maison du père en
 Afrique était suffisamment grande, sur le plan moral et matériel, pour que leur esprit
 puisse être vraiment révolutionnaire. Mais pour des raisons liées à la nature
 préindustrielle de l'Afrique, comme la dispersion de la population dans les villages,
 par exemple, ils n'ont pas pu effectuer de révolution. Il faut aussi ajouter qu'ils étaient
 vraiment des intrus dans une société hostile qui les surveillait jour et nuit, et ne leur
 aurait jamais laissé le temps de préparer une rébellion avec leurs pairs. Cela leur a
 rendu encore moins possible d'acquérir

économique posi-
 tion et l'éducation morale et intellectuelle, bref, toute force sociale comparable
 à celle de la bourgeoisie occidentale lorsqu'elle a renversé l'aristocratie. Les
 esclaves de cette catégorie auraient, au mieux, apparemment uni leurs forces
 avec les paysans pauvres, *bd-dolo* ("sans pouvoir») dont le travail soutenait
 en fait la nation plus que celui des artisans.

LE BA-DO t.0

Les ba-doi, par définition, n'étaient pas des nenos, mais des gers de
 modestes moyens, voués à la culture de la terre. Comme
les gars, appartenant au même niveau que le prince, ce dernier ne trouva rien
 de déshonorant ou d'avilissant à piller leurs biens, aussi petits soient-ils.
 Depuis un aisé *ger*, se trouvant dans des circonstances privilégiées, pourrait
 épouser une princesse, bien que de rang secondaire certes, le ba-doto étant
 un *Ou*
 sans moyens aurait à supporter les charges fiscales de

société. En effet, selon la conception africaine de l'honneur, ce ne sont pas ceux de rang inférieur qui devaient être exploités, si l'occasion se présentait, mais plutôt des égaux sociaux, en particulier lorsque ces derniers n'avaient pas le pouvoir matériel de se défendre, ce qui était le cas. du *bil-dolo*. Pour des raisons de ce genre, les biens de l'artisan ont été épargnés. Dans ces régimes préindustriels, agricoles, il est vrai, tout le monde était impliqué dans la culture du sol, y compris le roi (qui, selon Cailliaud, était le premier agriculteur de Seennaar). Mais à y regarder de plus près, c'était le *ba-doio*, plus que les artisans, qui nourrissaient la population et constituaient la majorité de la classe ouvrière.

Cependant, par préjugé de caste, comme il peut facilement le déduire de ce qui précède, ils ne pouvaient s'abaisser jusqu'à former une alliance avec les esclaves mécontents, d'autant plus que ces derniers étaient désorganisés et n'avaient aucune chance de réussir. Si une telle alliance était arrivée au cours de l'histoire africaine, elle aurait conduit à une révolte des paysans et des esclaves, *jacquerie*, du genre que l'Égypte a connu vers la fin de l'Empire du Milieu, ou du genre commun à l'histoire occidentale depuis le Moyen Âge - dont aucun n'a jamais réussi. Cela aurait été une révolte et non une révolution comme la Révolution française (bourgeoise). Mais nous verrons que, dans l'Afrique précoloniale, la durée des périodes de prospérité n'avait rien de commun avec celle des périodes de disette, plutôt exceptionnelles et éphémères, et que l'abondance générale des ressources économiques et l'extraordinaire richesse légendaire du continent a en fait empêché la naissance et la croissance de tout esprit révolutionnaire dans la conscience africaine.

GENÈSE DU SYSTÈME DE CASTE

Le système des castes est issu d'une division du travail, mais sous un régime politique avancé, qui était monarchique (pour un

es où il n'y a pas de nobles). Cependant, il est très
 ne trouve jamais le casting
 probable que la spécialisation du travail, qui a conduit au
 heredita transmission des métiers dans le système des castes, sur une famille
 ou à l'échelle individuelle, issue de l'organisation clanique
 tion. Si on regarde e e noms totémiques, tous ceux qui pratiquent la
 même métier, tous ceux qui appartiennent à la même caste sont de la
 même clan totémique. Par exemple, malgré tous les ex-
 mariage ogamique es qui peuvent avoir pris detribaliza-
 tion, toutes les chaussures Mars c fabricants, appartenir au même clan, et avoir
 le même totem, quelle que soit leur séparation territoriale^{ar}
 est devenu. Ainsi, deux Mars qui se rencontrer pour le premier temps
 comprendre qu'ils ont une origine clanique commune.

Quoi qu'il en soit, à l'époque des empires du Ghana et du Mali, comme en témoignent les témoignages de Ibn Khaldun, Ibn Battuta et le *Tarikh es Soudan*, la détribalisation avait déjà eu lieu dans ces grands empires.

Lors de la conquête de l'Afrique du Nord [par les musulmans], des marchands pénétrèrent dans la partie occidentale du pays des Noirs et ne trouvèrent parmi eux aucun roi plus puissant que le roi du Ghana. Ses états s'étendaient vers l'ouest jusqu'aux rives de l'océan Atlantique. Le Ghana, la capitale de cette nation forte et peuplée, était composée de deux villes séparées par le fleuve Niger et formait l'une des villes les plus grandes et les mieux peuplées du monde. L'auteur du *Livre de Roger [Al Bakri]* en fait une mention spéciale, tout comme l'auteur de *Routes et royaumes*: *

On peut supposer que dans une ville comme le Ghana, qui au Xe siècle était déjà l'une des plus grandes du monde, l'organisation tribale avait complètement cédé la place aux exigences de la vie urbaine. En tout cas, la transmission du nom individuel et de l'héritage, telle qu'elle était pratiquée dans l'empire du Mali, selon Ibn Battuta, ne laisse aucun doute sur la disparition du système tribal dans cette région en 1351.

Ils [les Noirs sont nommés d'après leurs oncles maternels, et non d'après leurs pères; ce ne sont pas les fils qui héritent de leurs pères, mais les neveux, les fils de la sœur du père. Je haw

jamais rencontré cette dernière coutume ailleurs, sauf parmi les infidèles de Malabar en Inde.

Un fait qui n'a pas été suffisamment souligné est que l'individu avait un prénom ou un prénom mais pas un nom de famille avant la dislocation du clan. Auparavant, une personne portait le nom du clan, mais seulement collectivement, de sorte que lorsqu'on lui demandait son nom, il répondait toujours qu'il était du clan des Ba-Pende, Ba-Oule, Ba-Kongo, etc. membre de la communauté, et seule la dispersion de celle-ci pouvait lui donner une existence individuelle ainsi qu'un nom de famille, qui restait alors, comme une sorte de rappel, le nom du clan. C'est donc l'une des raisons pour lesquelles on parle toujours de noms totémiques. Et d'après le passage cité d'Ibn Battuta, on voit que l'individu portait déjà un nom de famille personnel, le nom de sa mère, en raison du système matriarcal. *Tarikh es Soudan*. Cet ouvrage a été écrit par un savant Noir du XVI^e siècle, ^{UN D}, mais raconte

événements dont les plus anciens remontent aux premiers siècles après la naissance du Christ. On pourrait dire la même chose du *Tarikh el Fettach*, écrit à la même époque, par un autre Noir de Tombouctou [Kati].

La stabilité du système des castes était assurée par la transmission héréditaire des occupations sociales, qui correspondait, dans une certaine mesure, à un monopole déguisé par une interdiction religieuse afin d'éliminer la concurrence professionnelle. En effet, une signification religieuse était attachée à l'héritage du métier. Selon les croyances actuelles, un sujet extérieur à un métier, même s'il acquérait toute l'habileté et la science d'un métier qui n'était pas celui de sa famille, ne serait pas en mesure de le pratiquer efficacement, au sens mystique, car il était pas ses ancêtres qui ont conclu le contrat initial avec l'esprit qui l'avait initialement enseigné à l'humanité. En raison d'une tendance compréhensible

vers généralisation, même scien-
spécialisations spécifiques auxquelles aucune notion de caste n'est

attaché— par exemple, la médecine des yeux ou des oreilles, etc. - sont dominés par

idée.

U p à ce point en Afrique, dans les villages, une famille donnée

était

speciali zed dans le traitement d'une partie particulière du

corps uniquement;

Il est intéressant de noter que c'était également le cas

pt

je où, selon toute probabilité, il y avait à l'origine un

ancienne Egy

système de castes

EGYPTE CASTE DANS

Il y a sept classes d'Égyptiens, dont certains sont appelés prêtres, d'autres guerriers, d'autres bergers, d'autres porcs, d'autres commerçants, d'autres interprètes et, enfin, pilotes; telles sont les classes des Égyptiens; ils tirent leur nom des emplois qu'ils exercent. Leurs guerriers sont appelés Calasiries ou Hermotybies, et ils sont des districts suivants, car toute l'Égypte est divisée en districts. Voici les quartiers des Hermotybies: Busiris, Sais, Chemmis, Papremis, l'île appelée Prosopitis, et la moitié de Natho. De ces quartiers sont les Hermotybies, étant en nombre, quand ils sont le plus nombreux, cent soixante mille. Aucun d'entre eux n'apprend un art mécanique, mais s'applique entièrement aux affaires militaires. Voici les quartiers des Calasiries: Thèbes, Bubastis, Aphthis, Tanis, Mendes, Sebennys, Athribis, Pharaethis, Thmuis, Onuphis, Anysis, Mycephoris; ce quartier est situé sur une île en face de la ville de Bubastis. Ce sont les districts des Calasiries, étant au nombre, quand ils sont le plus nombreux, de deux cent cinquante mille hommes; ils ne sont pas non plus autorisés à pratiquer un art, mais ils se consacrent seuls à des activités militaires, le fils succédant à son père.

La caste des porcs seule était considérée comme impure en Égypte, en raison de la notion religieuse dominante concernant le porc.

Les Égyptiens considèrent le cochon comme une bête impure, et, par conséquent, si un homme en passant près d'un cochon ne le touche qu'avec ses vêtements, il va aussitôt à la rivière et plonge dedans: et à l'endroit suivant, des porcheries, bien les Égyptiens natifs sont les seuls hommes qui ne sont pas autorisés à entrer dans

les temples; aucun homme ne donnera sa fille en mariage à l'un d'eux, ni ne prendra une femme parmi eux; mais les porcs se marient entre eux. Les Egyptiens, par conséquent, ne pensent pas qu'il soit juste de sacrifier des porcs à d'autres divinités; mais à la lune et à Bacchus ils les sacrifient

sept

L'art de la médecine est ainsi partagé entre eux: chaque médecin ne s'applique qu'à une seule maladie, et pas plus. Tous les endroits regorgent de médecins; certains médecins sont pour les yeux, d'autres pour la tête, d'autres pour les dents, d'autres pour les parties du ventre et d'autres pour les troubles internes.⁸

On pourrait croire qu'en Egypte aussi la division clanique correspondait, au moins dans une certaine mesure, à la division du travail, sur la parole d'Hérodote. Il est difficile de nier la signification totémique du *nomes* (districts): avec leurs drapeaux locaux, ils ont été les premiers districts géographiques occupés par les clans totémiques qui ont progressivement fusionné pour donner naissance à la nation égyptienne. Mais même dans la période basse, où ces découpages territoriaux n'avaient plus qu'une signification administrative, il restait assez des effets du passé totémique pour qu'on ne puisse douter de son existence.

Quoi qu'il en soit, comme en témoigne ce qui précède, il y avait un double lien, religieux et économique, qui confinait chaque individu dans sa caste, sauf dans le cas de l'esclave qui, n'étant pas indigène, appartenait en réalité à une catégorie profane. La société avait été conçue sans tenir compte de son existence; il y avait été introduit de force, un intrus; une place lui était faite d'une manière ou d'une autre, sans que cela prenne une signification religieuse; il a été soumis de force, pour rien de plus ni de moins que des raisons économiques et matérielles. Aucun concept métaphysique n'est apparu plus tard pour justifier sa condition, comme pour soulager la conscience des citoyens. Nous verrons qu'il en était autrement en Inde pour les parias et pour les plébéiens de l'antiquité, où les systèmes religieux stipulaient l'impureté de ces classes inférieures.

En Afrique, les esclaves appartenaient à une hiérarchie: la condition sociale des maîtres transférée aux esclaves. Esclaves d'un

noble étaient supérieurs à ceux d'un simple homme libre et "a donné"
 à la dernier; et ce dernier à son tour, si l'esclave d'un *ger*, "donnerait"
 à l'esclave d'un artisan; un artisan pourrait posséder
 esclaves, s car il était un *gor*.
 Nobles et clergé, almoravides ou islamique (suivant le
 traditionnels mouvement du Xe siècle), appartiennent au même
 caste et se marier entre eux. Mais ces nobles
 avoir la peculia rité de ne pas être propriétaire, dans le sens où nous donner
 à ce terme comme ap plié au Milieu A ges dans l'ouest monde. le
 la terre en Afrique n'appartient pas aux conquérants; l'esprit du
 nobles n'est pas conc erné avec la possession de grands domaines fonciers
 être cultivée par des serfs attachés au sol; en ce sens il n'y avait pas
 féodal système dans Afrique. Ce ques-
 sera traitée plus tard. En Afrique, la noblesse n'a jamais acquis ce sens aigu
 de la propriété foncière. A côté du «conquérant», du roi, il y a dans chaque
 village un pauvre vieillard en lambeaux, mais respecté et épargné, à qui
 l'esprit de la terre est censé avoir confié la terre. La Terre est une divinité: ce
 serait un sacrilège de s'approprier une partie de celle-ci. Elle ne se prête à
 notre activité agricole que pour rendre la vie humaine possible. Même
 pendant la période islamique, c'est-à-dire jusqu'à nos jours, ce concept
 religieux influence obscurément la conscience

de tout Africains et il a contrib-
 utilisé historiquement pour arrêter ou restreindre les tendances à former un système
 féodal.

Le concept de propriété foncière privée ne s'est développé que parmi les Lebou
 de la péninsule du Cap-Vert, à la suite du développement du grand port de Dakar,
 après la pénétration européenne. Les parcelles de terre y étaient jusqu'à très
 récemment plus précieuses que partout ailleurs dans ce qui était l'Afrique occidentale
 française.

On ne peut ignorer le cas de l'Inde, lorsqu'on considère la question générale
 de la caste. La notion de caste est si spéciale

dans cette partie du monde où une étude qui n'en tiendrait pas compte manquerait de cohérence et de vigueur démonstrative, ainsi que de généralité.

Selon Lenormant, ce type d'organisation sociale était totalement étranger aux Aryens et aux Sémites. Partout où nous le trouvons, en Égypte, à Babylone, en Afrique ou dans le royaume de Malabar en Inde, nous pouvons être sûrs qu'il est dû à une influence Cushite du sud.

Ce système est essentiellement Cushite, et partout où il se trouve, il n'est pas difficile d'établir qu'il poupe à l'origine de cette race de personnes. Nous l'avons vu s'épanouir à Babylone. Les Aryas de l'Inde, qui l'avaient adopté, l'avaient empruntée aux peuples de Cush qui les avaient précédés dans les bassins de l'Indus et du Gange. .

Bien que cela semble avoir été à l'origine du système des castes en Inde, on peut voir les transformations que les invasions aryennes y ont occasionnées.

On a souvent soutenu, sans production de documents historiques concluants, que ce sont les Aryens eux-mêmes qui ont créé le système des castes après avoir subjugué la population aborigène noire dravidienne. Si tel avait été le cas, le critère de la couleur aurait dû être à sa base: il aurait dû y avoir au plus trois castes, les Blancs, les Noirs et la gamme des croisements. Cependant, ce n'est pas le cas, et en Inde aussi les castes correspondent effectivement à une division du travail, sans aucune ethnie.

connotations. Strabon, dans le sien *Geography*, citant un auteur plus ancien (Megasthène), rapporte qu'il existait en Inde sept castes correspondant à certaines fonctions sociales bien définies: brahmanes (philosophes), kshatriyas (guerriers), fermiers, agents du roi ou Epi (qui a sillonné le pays pour informer le roi de ce qui se passait), les ouvriers et les artisans, les conseillers et les courtisans, les bergers et les chasseurs.

À l'origine, le nombre de castes était plus petit: seulement quatre, selon le *Lois de Manu*, correspondant également à une division du travail, excluant toute idée de différenciation ethnique, puisqu'un Dravidien peut tout aussi bien être un Brahman.

87. Mais pour protéger cet univers, Lui, le plus resplendissant o ne, assigné des (tâches et) professions distinctes à ceux qui spr ang de sa bouche, ses bras, ses cuisses et ses pieds.

88. À BrAmanas, il confia l'enseignement et l'étude (le Veda), se sacrifier pour leur propre bénéfice et pour les autres, donner et accepter (de alm s).

89. Le Kshatriya, il a ordonné de protéger le peuple, de accorder des cadeaux, offrir des sacrifices, étudier (le Veda) et s'abstenir de s'attacher aux plaisirs sensuels;

90. Les Vaisya pour s'occuper du bétail, pour offrir des cadeaux, pour offrir des sacrifices, pour étudier (les Veda), pour faire du commerce, pour prêter de l'argent et pour cultiver la terre.

91. Une seule occupation que le seigneur prescrivit au SCidra, pour servez docilement ces (autres) trois castes. I

Donner un caractère divin à la propriété est une coutume aryenne: *dans*

Rome, la Grèce et l'Inde, cela a conduit à l'isolement de la société de toute une catégorie d'individus qui n'avaient ni famille, ni foyer, ni droit de propriété. Ils constitueraient partout la classe des misérables, capables d'acquérir des richesses seulement après l'avènement de l'argent: richesse profane, qui n'avait pas été prévue par les lois traditionnelles et sacrées régissant la propriété constituées par les ancêtres des Aryens. C'est par son souci de la propriété des biens matériels que l'esprit ou le génie aryen a imprimé son moule sur le système des castes.

dans le *Lois de Matsu* on peut suivre une description minutieuse des objets qui pourraient être possédés par telle ou telle classe et, surtout, des objets dont la possession était interdite à la classe la plus basse et à ses métiers. Cette conscience de l'intérêt matériel, cet exclusivisme dans le domaine de la possession étaient les idées ajoutées par les Aryens au système des castes, qui au début n'aurait pas dû les contenir en Inde; il ne les contiendrait jamais en Afrique. Il faut ici rappeler toutes les différences entre l'esclave africain d'une part et le plébéien ou sudra d'autre part. Les Aryens entendaient effectuer une classification économique de la société, en

L'Inde ainsi qu'à Rome et en Grèce, et non une séparation ethnique.

51. Mais les habitations de *Kanda Las* et *Svapakas* seront hors du village, ils doivent être faits *Apapatras*, et leur richesse (doit-il) chiens et ânes.

52 . Leur vêtement (sera-t-il) les vêtements des morts, doit manger) leur nourriture de plats cassés, le fer noir (doit-il) leurs ornements, et ils doivent toujours errer d'un endroit à l'autre,

53. Un homme qui accomplit un devoir religieux ne doit pas chercher rapports sexuels avec eux; leurs transactions (se feront) entre eux et leurs mariages avec leurs égaux.

54. Leur nourriture leur sera donnée par d'autres (qu'un Donneur aryen) dans un plat cassé; la nuit, ils ne se promèneront ni dans les villages ni dans les villes.

55. Le jour, ils peuvent se déplacer aux fins de leur travail, distingué par des marques à l'ordre du roi, et ils effectueront les cadavres (de personnes) qui n'ont pas de parents; c'est une règle bien établie.

56. Sur ordre du roi, ils exécuteront toujours le crime. nels, conformément à la loi, et ils prendront pour eux les vêtements, les lits et les ornements de (tels) criminels.

57, Un homme d'origine impure, qui n'appartient à aucune caste, (varna, mais dont le caractère est) inconnu, qui, bien que n'étant pas un aryen, a l'apparence d'un aryen, on peut le découvrir par ses actes, "

Ce dernier paragraphe révèle que les «intouchables» de l'Inde, pas plus que les plébéiens de Rome, n'appartiennent en principe à une race différente de celle des seigneurs. En effet, les critères permettant de les distinguer étaient de nature morale ou matérielle et non ethnique. Le texte précise en outre que c'est dans le comportement d'un individu que l'on peut discerner les tendances «indignes d'un aryen» dont il hérite des parents d'une classe de base. Dans le prochain chapitre, nous étudierons les conditions qui ont conduit à la formation de cette classe, toutes sociales. Il faut souligner que cette classe était totalement absente

du u systèmes méridionaux modifiés dans lesquels les prons religieux
 habitio pourraient isoler une catégorie sociale (par exemple, les de
 Égypte), sans toutefois l'affecter dans son intérêt matériel au point exprimé
 dans le texte précédent. C'est l'un des fondamen-
 différences de tal entre n les conceptions africaines et aryennes. le
 swin Les troupeaux d'Égypte pouvaient absolument acquérir des richesses le même
 comme les autres. On ne leur a pas interdit le possession de
 tout des biens; mais depuis qu'ils ont élevé un animal aux ejudices quel religieux
 pr étaient attaché, celles-ci les préjugés ré-
 affligé sur t héritier de sa propre condition, et les a isolés sur un
 plan culturel, tandis que en quittant r matériel i intérêts. Tout
 les interdictions traditionnelles du reste de BlackAfrica étaient de même nature
 et n'ont jamais affecté les biens matériels. Au contraire, on peut affirmer sans
 conteste que dans tous ces cas, les possibilités de gain matériel des sujets de
 la catégorie concernée ont été augmentées par une sorte de sentiment de
 justice immanente, une sorte d'esprit compensatoire inhérent à la société, car
 non seulement peuvent-ils conserver tous leurs biens, mais ils peuvent
 augmenter leurs possessions en «demandant» certains des autres.

Pour ces considérations matérielles, le *Lois de Manu*

toléré une certaine perméabilité du système des castes. Ils prévoyaient en effet le
 cas où les membres d'une classe supérieure ne pouvaient plus assurer leur
 existence uniquement par les moyens que la religion reconnaissait comme
 légitimement les leurs. Dans un tel cas, ils ont fourni toute une série d'adaptations
 et d'accommodements.

83. Mais un Briihmana, ou un Kshatriya, vivant chez un Vaisya
 mode de subsistance, doit soigneusement éviter (la poursuite de) l'agriculture, (qui
 cause) des dommages à de nombreux êtres et dépend des autres.

84. (Certains) déclarent que l'agriculture est quelque chose d'excellent,
 (mais) ce moyen de subsistance est blâmé par le vertueux; (car) le bois
 (instrument) à pointe de fer blesse la terre et (les êtres) vivant sur la terre.
 "

Dans le domaine du mariage, la perméabilité du système des castes existait, mais elle était unilatérale.

Pour le premier mariage d'hommes (épouses) deux fois nés de caste égale, il est recommandé; mais pour celles qui par désir procèdent (se marier à nouveau), les femmes suivantes, (choisies) selon l'ordre (direct) (des castes), sont les plus approuvées.

13. Il est déclaré qu'une femme Sudra seule (peut être) la épouse d'un Sudra, elle et une de sa propre caste (les épouses) d'un Vaisya, ces deux et une de sa propre caste (les épouses) d'un Kshatriya, ces trois et une de sa propre caste (les épouses) d'un Brahmana. 14

L'étude du système des castes en Inde recèle de nombreuses leçons: elle permet de juger de l'importance relative des facteurs raciaux, économiques et idéologiques. On peut voir que la race aryenne a créé la civilisation technologique matérialiste et industrielle occidentale partout où les circonstances historiques et économiques étaient mûres. Ce sont ces facteurs qui doivent être considérés comme déterminants, et non un état d'esprit particulier dans lequel seuls les Aryens ont été des participants privilégiés, leur conférant une supériorité intellectuelle sur tous les autres. En effet, comme c'était une branche de cette race qui s'est réellement installée en Iran et en Inde, adoptant la superstructure sociale des peuples du Sud - tout en l'adaptant - si l'état d'esprit racial était tout ce qui comptait, on pourrait se demander: pourquoi, alors, n'a-t-il pas créé une civilisation de type occidental dans ces pays? Mis à part les conditions économiques, le système des castes d'organisation sociale assure une plus grande permanence et stabilité dans la société que le système de classes créé par les Aryens à Rome et en Grèce - dont nous allons maintenant commencer l'étude.

REMARQUES

je. Était-ce une question d'intérêt matériel uniquement.

z. *Ba-dole*, en Tuculor, signifie «sans pouvoir». *Dote* en wolof fait référence à force physique ou morale.

3. Cailliaud, Frédéric, de Nantes, *Voyages à Méroé, au Fleuve blanc, au-delà de Fiiz* (trans. de l'arabe par le roi, au Royal Printing Office, 1826). Imprimé par le roi, au Royal Printing Office, 1826.
4. Ibn Khaldun. *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale* (trans. Baron de Slane). Alger: Gouvernement Printshop, 1954, 11, 109.
5. Ibn Battuta. *Voyage au Soudan* (trans. Baron de Slane), p. 1 z. Voir également le sien *Voyages en Asie et en Afrique, 1325-1354*, HAR Gibb, trans. d'Hérodote nous (trans. Henry Cary). New York: Appleton, 1899, livre 11, par. 164-166.
6. *Les histoires* d'Hérodote nous (trans. Henry Cary). New York: Appleton, 1899, livre 11, par. 164-166.
- sept. *Idem*, Par. 47. 8. *Idem*, Par. 84.
9. Lenormant. *Histoire ancienne des Phéniciens*. Paris: Ed. Levy, 1890, p. 384.
- À. *La géographie de Strabo* (trans. Horace Leonard Jones). Cambridge: Harvard Univ. Presse, Vol. VII, livre XV, 1, 67ff., Par. 39ff.
11. *Les lois de Manu* (trans. du sanscrit par Georg Biihler). Oxford: Clarendon Press, 1866; réimprimé, New York: Dover Publications, 1969, Livre I: "La Création", z4-2.5, Secs. 87-91.
- z. *Idem*, Livre X: «Castes mixtes», 414-415, Secs. 51-57.
13. *Idem*, Livre X: «Occupations des Castes», 4 z0-4z1, Secs. 83-84.
- 14. *Idem***, Livre III: "Mariage", 14, Secs. R 2-τ 3.

Chapitre deux

SOCIO-POLITIQUE ÉVOLUTION DE LA VILLE ANCIENNE

CLASSES SOCIALES

Les faits ci-après relatés sont essentiellement tirés de *La ville antique* par Fustel de Coulanges. Comme le remarque Grenier dans son *Les religions étrusque et romaine* (Les étrusques et romains Religions), l'œuvre de Fustel de Coulanges reste l'autorité. Tout au plus pourrait-on inverser l'ordre des facteurs et, contrairement à ce qu'il a dit, expliquer la superstructure idéologique religieuse par les conditions de vie économique. Mais même sur ce point, il faut reconnaître que sa pensée est extrêmement subtile; pour certains développements, il semble clairement donner la priorité aux conditions de vie.

À l'origine, il y avait deux classes dans la société gréco-romaine:

Athènes: Eupatridae et Thetes;

Sparte: Égaux et inférieurs;

Rome: Patriciens et Plébéiens.

EUPATRIDAE

Cette première classe est celle des «nantis». Dès le début, la propriété avait un caractère divin et seuls les membres de cette classe pouvaient posséder la terre au sens sacré du terme. Eux seuls, ayant des ancêtres, pouvaient avoir un culte domestique et un dieu, sans lesquels on n'avait pas de personnalité politique, judiciaire ou religieuse et était donc «impur», un

Eux seuls connaissaient les rites sacrés, les prières qui
 plébéien. g l'heure était restée non écrite et transmise pour un
 lon père en fils. La superstition et le conservatisme étaient m
 ils avaient seuls intérêt à maintenir oralement en eux:
 leurs ancêtres. Si un prêtre introduit inhérent établi par
 innovation, il a été puni de mort. l'ordre dans le culte le moindre

Ce n'est donc pas cette classe qui était responsable de la
 profanation progressive de religi sur et le corps du traditionnel
 croyances, une profanation inséparable le de ce que nous venons appeler

Pensée laïque et rationnelle grecque. C'était le travail de la plèbe. La classe
 propriétaire seule était patriotique car elle seule avait une «patria», c'est-à-dire la
 liberté de la ville, tandis que la plèbe, sans foyer ni foyer, était limitée à l'extérieur
 ou aux parties basses

illes, comme la intouchables de Inde. Pennsylvanie-
 le triotisme, si caractéristique de l'antiquité gréco-romaine, s'explique par le
 fait que la société n'avait pas permis

- étranger, devenu ainsi l'ennemi numéro un, sans droits, susceptible d'être tué
 impunément et dont les yeux mêmes rendaient impurs les objets sacrés. Il était
 puni de mort s'il touchait une tombe ou pénétrait dans un lieu sacré. Il ne
 pouvait protéger sa vie qu'en devenant volontairement l'esclave d'un citoyen de
 la ville: d'où,

la classe de clients. Une pouvez en dessous de-
 supportez pourquoi les hommes défendraient jusqu'à la dernière goutte de leur sang
 leur ville, hors de laquelle ils étaient des êtres vils, impurs, intouchables, dignes au
 mieux de l'esclavage. Ainsi le patriotisme est né de la structure même de la société. Au
 départ, cela ne reflétait pas un sentiment de fierté purement nationale, comme ce fut le
 cas en Égypte.

L'égoïsme religieux - les dieux étaient avant tout une propriété domestique -
 était un obstacle à l'existence d'un territoire national plus étendu que la ville: les
 maisons pouvaient même ne pas se toucher, le mur de liaison étant un sacrilège
 dans l'antiquité. Même dans la mort, les familles n'étaient pas mélangées. Les
 limites des champs étaient sacrées: les dieux Terminus.

Primogéniture, qui a prévalu, produit parmi l'ue-

patridae la classe sans privilèges et mécontente des cadets (ou des plus jeunes fils): ils finiront par se révolter dans diverses villes pour abolir la primogéniture et l'autorité paternelle.

LES PLEBS

La classe la plus basse, la plèbe, était composée de tous ceux dont le foyer était sorti, orphelins ou bâtards, anciens clients qui se sentaient désormais plus libres parmi la plèbe. Ceux-ci ne pouvaient posséder aucune terre, mariés sans rites sacrés, en d'autres termes, profanement, n'avaient pas de prières sacrées, pas de religion: c'est pourquoi ils étaient ceux qui piétinaient la tradition et libéraient la société de son immuabilité ultra-conservatrice, qui autrement aurait pu survécu jusqu'à notre époque. Dans leur aliénation sans aucune compensation, contrairement à la règle d'or des sociétés africaines, c'est là que l'on peut rechercher les causes profondes des transformations et des révolutions de la société de l'antiquité, quand elles étaient devenues l'élément numériquement prédominant du peuple. Les différentes phases de ces révolutions vont maintenant être décrites.

PRÊTRES-ROIS

Au début, il y avait confusion entre le sacerdoce et le pouvoir civil. Le roi de la ville était à la fois prêtre, magistrat et chef militaire. Mais la royauté n'a jamais été héréditaire à Rome. Les rois n'avaient pas besoin de la force militaire pour commander l'obéissance: ils n'avaient ni armées, ni finances, ni police. La confusion de l'autorité religieuse et politique ne s'est pas terminée avec la royauté; le magistrat de la République était aussi prêtre; il a été désigné par rite, c'est-à-dire par tirage au sort à Athènes. Ainsi le peuple avait l'impression de recevoir ses magistrats des dieux qui les avaient fait l'être.

désigné. Ils n'a pas cherché le plus courageux, ni la
 e avec la plus grande aptitude militaire ou le mieux apte à être
 sur État, pour investir avec le pouvoir: plutôt, l'homme le plus aimé
 de la vie domestique et politique était dominée
 superstition inimaginable: un éternuement peut provoquer un
 arrêté; le Sénat pourrait se réunir pour faire
 concernant la Sécurité de la plus grave decisio ns
 persévérer à la fois quand un signe de mauvais augure est apparu. Agit par
 formé avec les rites imparfaits étaient sans valeur. Comme Fustel de
 Souligne Coulanges, uniquement à l'époque de Cicéron d personnes identifiées
 ne commencez pas à vivre leur religion, mais utilisez-la comme expédient politique. C'était
 utile au gouvernement, mais à ce moment-là, la religion était déjà morte dans l'âme des
 gens.

LA VILLE-ÉTAT

Les Aryens, tant qu'ils étaient relativement isolés dans leur berceau nordique, n'ont jamais eu la capacité de concevoir une organisation étatique politique, judiciaire et sociale s'étendant au-delà des limites de la ville. La notion d'État comme «territoire» comprenant plusieurs villes ou celle d'empire sans conteste leur est venue du monde méridional, et en particulier de l'exemple de l'Égypte.

Deux faits que nous pouvons facilement comprendre: premièrement, que cette religion, propre à chaque ville, doit avoir établi la ville d'une manière très forte et presque immuable; il est merveilleux, en effet, combien de temps dura cette organisation sociale, malgré tous ses défauts et toutes ses chances de ruine; deuxièmement, que l'effet de cette religion, pendant de longs âges, doit avoir été de rendre impossible l'établissement d'une autre forme sociale que la ville.

Chaque ville, même par les exigences de sa religion, était indépendante. Il fallait que chacun ait son code particulier, car chacun avait sa propre religion et la loi découlait de la religion. Chacun était tenu d'avoir son tribunal souverain, et il ne pouvait y avoir de tribunal judiciaire supérieur à celui

de la ville. Chacun avait ses fêtes religieuses et son calendrier; les mois et l'année ne pouvaient pas être les mêmes dans deux villes, car la série d'actes religieux était différente. Chacun avait sa propre monnaie, qui au début était marquée de son emblème religieux. Chacun avait ses poids et mesures. Il n'était pas admis qu'il pouvait y avoir quelque chose de commun entre deux villes. La ligne de démarcation était si profonde qu'on imaginait à peine un mariage possible entre les habitants de deux villes différentes. Une telle union a toujours paru étrange et a longtemps été considérée comme illégale. La législation de Rome et celle d'Athènes étaient visiblement opposées à l'admettre. Presque partout, les enfants nés d'un tel mariage étaient confondus avec des bâtards et privés des droits des citoyens. . .

Dans les temps anciens, il y avait quelque chose de plus infranchissable que les montagnes entre deux villes voisines, il y avait la série de bornes sacrées, la différence de culte et la haine des dieux envers l'étranger.

Pour cette raison, les anciens n'ont jamais pu établir, ni même concevoir, aucune autre organisation sociale que la ville. Ni les Grecs, ni les Latins, ni même les Romains, depuis très longtemps, n'ont jamais pensé que plusieurs villes pourraient s'unir et vivre sur un pied d'égalité sous le même gouvernement. Il peut y avoir, en effet, une alliance, ou une association temporaire, en vue d'un avantage à gagner, ou d'un danger à repousser; mais il n'y a jamais eu d'union complète; car la religion faisait de chaque ville un corps qui ne pouvait jamais être uni à un autre. L'isolement était la loi de la ville.

Dans ces conditions l'annexion d'une ville ou d'un territoire voisin était impensable: on ne pouvait pas gouverner une ville conquise parce qu'on était un étranger aux yeux de ses dieux. On pourrait massacrer la population ou la déporter dans son intégralité pour être vendue. L'un a pillé des villes mais est toujours rentré chez lui. Il ne pouvait être question d'installer des populations conquises sur son propre territoire et de leur donner la résidence, comme Merneptah, un pharaon de la dix-neuvième dynastie et d'autres pharaons d'Égypte avaient fait avec les peuples aryens à chaque fois qu'ils les conquièrent.

La colonisation avait plutôt un caractère religieux. le

des branches plus jeunes sans héritage ont allumé une torche dans la ville
 foyer pour que t o trouvé un autre sur virg dans le sol. Ainsi furent fondés
 par Athe familles nianes la douzaine de villes d'Ionie en qui pour un
 longtemps ils ont conservé la prêtrise et politique p over de
 père en fils. Athènes était la ville mère à ces t Bienvenue aux villes
 qui étaient ses «colonies». Comme peut être vu le le lien était purement
 religieux et Athènes n'a pas revendiqué en aucune façon pour exercer le moins

contrôle politique sur la vie de ces villes. Néanmoins, en raison des nécessités économiques,

des confédérations se sont finalement formées pour regrouper les villes dans un lien très lâche. Telles sont, en particulier, les fédérations commerciales de Délos, Thermopyles, Calauria et Delphi. Cependant, selon Fustel de Coulanges, ces associations ont longtemps eu une signification purement religieuse et ce n'est que sous Philippe de Macédoine que les Amphictyons, comme on les appelait, ont commencé à se préoccuper des affaires politiques.

INDIVIDUALISME

L'individu était totalement subordonné à la ville. La dictature de la ville était absolue sur la conscience des gens. Une fois son pouvoir établi, la cité-état est devenue responsable de l'éducation des enfants à la place du père de famille. Elle réglementait même les vêtements, le port de la barbe par les hommes, la parure des femmes, et allait jusqu'à dicter les sentiments à montrer.

Sparte venait de subir une défaite à Leuctre, et nombre de ses citoyens avaient péri. A la réception de cette nouvelle, les proches des morts ont dû se montrer en public avec un visage gay. La mère qui apprit que son fils s'était échappé et qu'elle devait le revoir, parut affligée et pleura. Une autre, qui savait qu'elle ne devrait plus jamais revoir son fils, parut joyeuse et fit le tour du temple pour remercier les dieux. Quelle était donc la puissance de l'État qui pouvait ainsi ordonner le renversement des sentiments naturels et être obéi?

le sacerdoce avec le pouvoir politique a créé une tombe
 diable de stocratie formée par t il Eupatridae fou le trouver
 problème. L'ari davantage de dissocier les deux facteurs, laissant dans le
 à son un le rituel symbolique et le sacerdoce, mains
 Du roi tandis que
 conserver pour lui-même le pouvoir politique. Une révolution
 e Il fallait donc éclater, une première révolution d'un seul
 caractère spécial. mais non
 alors

Les rois voulaient être puissants, et le *pares* ont préféré qu'ils ne le soient pas. Une lutte commença alors dans toutes les villes, entre l'aristocratie et les rois.

Partout, le problème de la lutte était le même. La royauté était vaincue. Mais il ne faut pas oublier que cette royauté primitive était sacrée. Le roi était l'homme qui prononçait les prières, qui offrait le sacrifice, qui avait enfin, par droit héréditaire, le pouvoir d'invoquer la ville la protection des dieux. Les hommes ne pouvaient donc songer à supprimer le roi; un était nécessaire à leur religion; un était nécessaire à la sécurité de la ville

Plutarque [écrit]: Alors que les rois faisaient preuve d'orgueil et de rigueur dans leurs commandements, la plupart des Grecs leur ont enlevé leur pouvoir et ne leur ont laissé que le soin de la religion. "4

On a alors vu un phénomène curieux: les rois, maintenus en place par la religion, l'ont piétiné autant qu'ils ont pu, car c'était précisément ce qui donnait de la force aux Eupatridae, l'aristocratie. Ces derniers tiraient toute leur puissance de la tradition religieuse ancestrale. Les rois font alors appel à la majorité plébéienne laïque, qui ne fait pas partie de la population, qui ne comprend que les citoyens et les clients. C'est ce qui a été fait par les sept premiers rois de Rome. Servius, par une série de lois, améliora le sort de la plèbe, leur donnant des terres conquises qu'elles pourraient posséder en fait, sinon par rituel.

La victoire des Eupatridae fut consacrée par la réforme de Lycurgue:

Lycurgue eut un instant le pouvoir de supprimer la royauté: il se garda bien de faire cela, jugeant que la royauté était

nécessaire, et la famille royale inviolable. Mais il fit en sorte que les rois fussent désormais subordonnés au sénat en tout ce qui concernait le gouvernement, et qu'ils n'étaient plus que présidents de cette assemblée et exécuteurs de ses décrets. Un siècle plus tard, la royauté était encore plus affaiblie; le pouvoir exécutif fut enlevé et confié à des magistrats annuels, appelés *epbours*.⁵

Pendant quatre siècles, de Codrus à Solon, les Eupatridac gouvernèrent la ville sans qu'il y ait eu d'événements politiques marquants: leur autorité apparut légitime pendant toute cette période où ils étaient les seuls à connaître et à transmettre les formules sacrées non écrites de Père en fils. La vie de la ville proprement dite déclina parce que l'activité urbaine était incompatible avec le style de vie patriarcal des Eupatridae qui, après leur victoire sur la royauté, retournèrent tous vivre dans leurs domaines ruraux, entourés de serviteurs: c'était une sorte du système féodal, vu l'affaiblissement du pouvoir royal. Il n'y avait des assemblées dans la ville que périodiquement pour les services religieux. La société était imprégnée de l'esprit aristocratique, comme en témoigne l'importance attachée à la noble naissance. L'éloge des membres d'une famille noble dans le cadre de la poésie épique était tout à fait identique à celui exprimé par les griots africains.

RÉVOLUTION SOCIALE

La révolution aristocratique a modifié la forme externe de gouvernement mais pas la structure sociale: la révolution politique avait prévenu une révolution sociale et domestique. Cependant, ce dernier ne tarda pas à venir: le *gemmes* se disloqua alors que le droit de primogéniture disparaissait à la suite de la révolte des jeunes branches des villes. Les clients se sont paisiblement séparés au cours d'une longue lutte domestique.

A Héraclée, Cnide, Istros et Marseille, les jeunes branches ont pris les armes pour détruire à la fois le droit de primogéniture et l'autorité paternelle.

Certes, nous ne trouvons dans l'histoire d'aucune ville mention fait d'une insurrection générale parmi cette classe. S'il y avait luttés armées, ils étaient tais-toi et caché dans le cercle de chaque famille. Pendant plus d'une génération, il y a eu d'un côté des efforts énergiques pour l'indépendance et une répression implacable de l'autre. Il s'est déroulé dans chaque maison une longue et dramatique série d'événements qu'il est aujourd'hui impossible de retracer. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les efforts des classes inférieures n'ont pas été sans résultats. Une nécessité invincible obligeait les maîtres, peu à peu, à renoncer à une partie de leur toute-puissance!

Le client, qui à certains égards pourrait être comparé à l'esclave de la maison de la mère en Afrique, a finalement disparu à Athènes. C'était le résultat du travail législatif de Solon, qui a d'abord fait un voyage en Égypte pour s'inspirer des lois de ce pays. Avant lui, un client pouvait être vendu pour payer une dette et ne pouvait pas posséder de terre à cause des «limites sacrées» qui institutionnalisait la propriété rituelle par le patron du sol qu'il cultivait. Solon, selon l'expression séculaire, «a renversé les limites sacrées», permettant ainsi aux pauvres

paysans à devenir propriétaires fonciers. Il pour- s'est dit de se cautionner pour rembourser une dette.

La création du tribunal, pour la défense de la plèbe, a favorisé son unité avec la clientèle, qui s'est alors sentie plus sûre et plus libre de lutter pour ses droits. La clientèle est devenue volontaire et contractuelle, comme avec la «classe» de *navetanes* de l'Afrique noire.

Désormais, il n'y avait plus que deux classes: d'une part, les propriétaires qui formaient l'aristocratie dirigeante, de l'autre, les sans-terre de toutes sortes, comprenant à la fois la plèbe et l'ancienne clientèle. Toutes les contradictions politiques et sociales étant mises à nu, une véritable lutte de classe, dure et longue, allait avoir lieu.

Sous l'aristocratie, la plèbe et le peuple avaient regretté le temps des rois, qu'ils considéraient rétrospectivement comme un Âge d'or. Lors de son déclenchement, la lutte consistait à renforcer la royauté contre l'aristocratie, puis à partir

le sixième siècle plus tard, le peuple commença à prendre des chefs appartenant à la classe des maîtres (seigneurs), mais sans le caractère sacro-saint de la royauté, qu'on appelait les tyrans. Comme le notait Fustel de Coulanges, c'était un événement d'une importance suprême dans la mesure où il consacrait, pour la première fois dans l'histoire ancienne, l'obéissance de l'homme à l'homme et non celle de l'homme à une divinité par un individu.

Quand les rois avaient été partout renversés et que l'aristocratie était devenue suprême, le peuple ne se contentait pas de regretter la monarchie; ils aspiraient à le restaurer sous une nouvelle forme. En Grèce, au sixième siècle, ils réussirent généralement à se procurer des chefs; ne voulant pas les appeler rois, car ce titre impliquait l'idée de fonctions religieuses, et ne pouvait être porté que par les familles sacerdotales, ils les appelaient des tyrans⁸.

L'invention de l'argent par les Lydiens au VI^e siècle, les progrès du commerce et les nouvelles conditions de guerre ont permis à la plèbe de s'enrichir et d'acquérir de l'importance. L'argent n'était pas sacré, tout le monde pouvait le posséder, y compris les plébéiens, la tradition religieuse n'ayant pas encore eu le temps de lui donner son empreinte. Le commerce n'était plus interdit à personne non plus: il se développait de façon fantastique alors qu'Athènes regardait vers la mer. Désormais, la plèbe entra dans l'armée et apporta des hommes à l'infanterie et à la marine; les opérations navales devinrent progressivement plus fréquentes, plus importantes et plus décisives que les anciennes batailles terrestres, marquées par la chevalerie des patriciens, dont les seuls membres étaient assez riches pour s'offrir l'armure nécessaire. L'Etat ne l'a pas fourni comme il le fait aujourd'hui. L'aristocratie par définition était oisive: les ouvriers, les artisans n'étaient pas comme en Afrique noire des hommes libres, appartenant à des castes, mais des esclaves. Au fur et à mesure que la plèbe s'enrichissait et pénétrait dans les villes - dont elle était jusque-là exclue - elle acquit une foi propre en adoptant des croyances étrangères (divinités égyptienne et asiatique)

tandis que

diplômé

alliée l'aristocratie est devenue paupérisée. La plèbe avait la sienne

bourgeoisie, son intellectua: s, ses politiciens, ses tyrans maintenant
 émergé de son ow n rangs et plus de celui de la
 Eupatridae: ils sont devenus de vrais tyrans du peuple. Le vrai
 préoccupation o f la plèbe, comme on peut le voir, n'était pas tant de construire un
 régime radicalement différent de celui de l'aristocratie qui
 avait opprimé eux, mais pour devenir autant que possible comme ça
 classe par s Etting tout le i institutions et coutumes qu'ils avaient
 manquait de lui être comparable.

Il y eut alors un phénomène nouveau qui ressemble aux temps modernes: une véritable classe monétaire s'étant créée, la plèbe se transforma en bourgeoisie financière et les Eupatridae, comme les nobles de l'ère industrielle, épousèrent l'argent en la personne d'une héritière plébéienne. D'où un mot d'esprit du temps: "Quelle est la lignée de cet homme?" - "Il a épousé de l'argent!"

Une fois que les classes inférieures avaient gagné ces points; quand ils avaient entre eux des hommes riches, des soldats et des prêtres; quand ils avaient gagné tout ce qui donnait à l'homme le sentiment de sa propre valeur et de sa propre force; quand, enfin, ils avaient obligé l'aristocratie à les considérer pour quelque raison, il était impossible de les écarter de la vie sociale et politique, et la ville ne pouvait plus leur être fermée.

L'entrée de cette classe inférieure dans la ville fut une révolution qui, du VIIe au Ve siècle, remplit l'histoire de la Grèce et de l'Italie.

Les efforts du peuple ont réussi partout, mais pas partout de la même manière, ou par les mêmes moyens. Dans certains cas, le peuple, dès qu'il se sentit fort, se leva, l'épée à la main, et força les portes de la ville où il lui était interdit de vivre. Une fois maîtres, ils chassaient les nobles et occupaient leurs maisons, ou se contentaient de proclamer l'égalité des droits. C'est ce qui s'est passé à Syracuse, à Érythrée et à Milet.

La réforme de Solon coïncide avec le triomphe du peuple: elle est de nature politique et sociale. Celui de Clisthène était

à caractère religieux: son but était de donner une foi à tous ceux qui n'en avaient pas, simplement en divisant géographiquement la population urbaine. Contre ces deux législations, celle de Draco, qui précéda celle de Solon de trente ans, fut rédigée à une époque où les Eupatridae n'étaient pas encore vaincus. Il ne s'agissait donc que d'une codification plus ou moins précise des intérêts de cette classe.

Mais la classe pauvre n'a pas tardé à réagir et à désigner Pisistrat comme dictateur. Désormais, l'intérêt public remplacerait l'ancienne religion, le suffrage universel deviendrait la forme de gouvernement, et la démocratie athénienne en subirait les effets: les chômeurs vendraient leurs voix en plein jour et une série de lois était établie confisquant souvent la richesse des riches. C'était une sorte de préfiguration de l'époque des partageurs. La démocratie allait souffrir de ces bévues politiques au profit des tyrans du peuple.

MOUVEMENTS D'IDÉES

À la même époque, les idées philosophiques ont commencé à avoir un effet sur la scène politique.

Puis la philosophie est apparue et a renversé toutes les règles de l'ancien régime. Il était impossible de toucher les opinions des hommes sans toucher également aux principes fondamentaux de leur gouvernement. Pythagore, ayant une vague conception de l'Être suprême, dédaigna les cultes locaux; et cela suffisait pour le faire rejeter les anciens modes de gouvernement et tenter de fonder un nouvel ordre de société.

Les idées d'Anaxagoras, des sophistes qui ont suivi, celles de Socrate, Platon et Zénon ont puissamment contribué à élargir les conceptions gouvernementales, et à les adapter aux conditions actuelles, plutôt que de leur permettre de suivre une série de formules ancestrales ossifiées, ne répondant plus tout besoin. Socrate a contribué à libérer la morale des religions, à placer la justice au-dessus des lois et à faire de la conscience le guide 01

homme. En cela, sans le vouloir, il s'oppose à la tradition de la ville, résultant en la peine suprême pour lui.

Anaxagoras a eu l'idée d'un Dieu dont le principe est l'intelligence pure; c'est Lui qui gouverne nos consciences. Il

à fo re a rejeté le formalisme religieux de son temps par les évitables autant comme
ing asse possible et refusant politique fonctions.

Les sophistes ont eu un grand mérite de ne pas développer un plan précis et explic philosophie politique, mais dans une tradition inquiétante

par

le remettre en question et en discuter publiquement. Le goût de la dialectique s'est peu à peu développé et les gens ont pris l'habitude de tout discuter au lieu d'accepter passivement des formules toutes faites. Mais jusqu'à Platon, même le plus audacieux des penseurs grecs n'était pas en mesure d'aller au-delà du concept de cité-état; tout au plus essayaient-ils de donner à ce cadre une nouvelle structure interne: la République de Platon est une ville.

Il semble que ce soit Zénon, avec l'école stoïcienne, qui, ayant conçu l'idée d'un Dieu universel, première répandre le concept d'un gouvernement qui rassemblerait tous les hommes.

On voit de là à quel point les idées avaient avancé depuis l'âge de Socrate, qui se croyait obligé d'adorer, autant qu'il le pouvait, les dieux de l'État. Même Platon n'a prévu aucun autre gouvernement que celui d'une ville. Zenon a dépassé ces limites étroites des associations humaines. Il dédaignait les divisions que les religions des âges antiques avaient établies. Comme il croyait en un Dieu de l'univers, il avait aussi l'idée d'un État dans lequel toute la race humaine devrait entrer

Des idées plus élevées ont incité les hommes à former des sociétés plus étendues. Ils étaient attirés par l'unité. . .11

L'INFLUENCE DE L'ÉGYPTE

Sans aucun doute, ces idées universalistes dérivait du monde méridional et en particulier de l'Égypte. Mille ans avant les penseurs grecs, Socrate, Platon, Zénon, etc., les Egyptiens, avec la réforme d'Aménophis IV, avaient clairement

conçut l'idée d'un Dieu universel responsable de la création, que tous les hommes, sans distinction, pouvaient adorer: il n'était le Dieu d'aucune tribu particulière, ni d'aucune ville, ni même d'aucune nation, mais bien le Dieu de toute l'humanité.

Ces conceptions que le christianisme a adoptées plus tard n'en faisaient pas partie à l'origine, semble-t-il. Elle est d'abord apparue comme une secte juive, dépendante du judaïsme. Ce n'est qu'après que saint Paul eut été mal reçu par les «juifs» qu'il se tourna vers les païens pour les convertir. Le christianisme est alors devenu la religion de tous, au lieu d'être celle d'une tribu donnée choisie par Dieu. S'il a pu triompher des autres confessions orientales qui coexistaient avec lui à Rome, ce n'était pas par sa supériorité morale, mais probablement parce que ses premiers adeptes, s'étant défiés et parfois accusés de dissidence politique (Saint Paul s'y opposait ouvertement

la culte de la empereur et prédicté la fin du règne temporel), ont été traités comme des martyrs: ils ont été jetés aux bêtes sauvages ou décapités. C'est le bienfait moral de cette répression dont souffrait seul le christianisme qui a contribué à assurer son triomphe sur les autres confessions liturgiquement mieux établies et moralement encore plus élevées. On ne saurait trop souligner tout ce christianisme primitif emprunté au culte d'Isis à Rome, même dans la structure de ses processions. "L'Egypte est le pays d'où le contemplatif

dévouement pénétré dans UE-corde." ¹²

A propos de la religion d'Isis et d'Osiris, le même auteur écrit: "Aucune religion n'avait encore apporté aux hommes une promesse d'immortalité aussi formelle: cela donnait surtout aux mystères alexandrins [d'Isis] leur pouvoir d'attraction." ¹³

Nous savons que le christianisme a bientôt fait siennes ces conceptions de la résurrection et de l'immortalité.

Ces religions étrangères qui ne faisaient aucune distinction entre les individus permettaient souvent aux déshérités de la plèbe d'adorer. Ici encore, l'élargissement de la conscience religieuse est manifestement venu de l'extérieur. L'amour de son prochain était un lieu moral commun dans le monde méridional:

ion ne pouvait représenter une avancée morale que dans le
ce n'est pas nord de la Méditerranée dualiste.
 indivi

Les cultes orientaux, qui commencèrent au VIe siècle à envahir la Grèce et l'Italie, furent accueillis avec empressement par la plèbe; c'étaient des formes de culte qui, comme le bouddhisme, «n'excluaient aucune caste, ni aucun peuple».

LE ROM UN EMPIRE

Telles étaient donc les idées politiques et religieuses qui devaient permettre à Rome, en tenant compte des conditions économiques, de détruire le régime municipal et d'établir l'empire.

Au moment de la guerre du Péloponnèse, on avait vu que dans toutes les villes, les pauvres étaient partisans d'Athènes et les riches de Sparte. En fonction de la faction victorieuse dans un ville, il est devenu un vassal de Sparte ou d'Athènes. Ancienne société donc était déjà divisé en deux classes clairement distinctes, les nantis et les démunis. Leur lutte avait poussé le nationalisme urbain au second plan. C'est cette situation qui a en grande partie permis à la ville romaine, si bien équipée et enrichie par

Commerce, à conquérir la Mediter-
 bassin ranéen.

Selon Fustel de Coulanges, Rome était considérée comme une ville où un Sénat composé de riches patriciens gouvernait à l'exclusion de la misérable population subjuguée. Cette idée a exercé une très forte influence sur les aristocraties dirigeantes d'autres villes méditerranéennes troublées par la lutte des classes. Par conséquent, au moment de la conquête romaine, beaucoup d'entre eux n'offraient qu'un semblant

de la résistance; beaucoup déclaré leur-
 elles-mêmes ouvrent des villes et leurs sénats ont purement et simplement confié leurs villes à Rome. Tel était le cours des événements qui ont conduit à l'établissement de l'Empire romain.

Le patriotisme municipal s'est ainsi affaibli et s'est éteint dans l'esprit des hommes. L'opinion de chaque homme lui était plus précieuse

que son pays, et le triomphe de sa faction lui est devenu beaucoup plus cher que la grandeur ou la gloire de sa ville.

A Ardea, l'aristocratie et la plèbe étant hostiles, la plèbe appela les Volsques à leur secours, et l'aristocratie livra la ville aux Romains. "

REMARQUES

je. Fustel de Coulanges, La *Citer antique* (Paris: Hachette, 193e), p. 257.

X. Fustel de Coulanges, Numa Denis, *La ville antique* (trans. Willard Small, 1873), (New York: Doubleday Anchor réimprimé éd., Nd), pp, 201-103. (Ceci et toutes les citations suivantes de cet ouvrage sont tirées de cette édition.)

3. *Id.*, P. 221.

4. *Id.*, p. 2.35-236.

5. *Id.*, p. 2.37.

6. *Id.*, p.

253.

sept. *Id.*, p. 259.

8. *Id.*, 270-171.

9. *Id.*, 275-276.

dix.

355.

1. *Id.*, 358-360.

12. Grenier, *Les religions étrusque et romaine* (Paris: Ed. PUF, Coll. Marta, 1948), tome 3, p. 108.

(Paris: Ed. PUF, Coll.

13. *Id.*, p. 2.09.

14. Le bouddhisme, par son caractère non exclusiviste, ne saurait être une création religieuse indo-européenne.

15. Fustel de Coulanges, op. *cit.*, p. 275.

16. *Id.*, P. ; 68.

17. *Id.*, p. 37o (citant Livy, V111,

Chapitre trois

FORMATION DU MODERNE ÉTATS EUROPÉENS

La fin de l'Antiquité a coïncidé avec le triomphe du christianisme. Ce dernier, dans son organisation hiérarchique, portait l'empreinte de l'organisation temporelle de l'empire romain: évêchés, diocèses, etc., qui correspondaient aux divisions administratives romaines. L'évêque de la capitale, Rome, devait également avoir une importance particulière et devenir pape. La mémoire de l'empire romain, perpétuée par l'Église, est ce qui a constamment poussé les rois barbares à tenter de reconstruire un empire chrétien universel. Au haut Moyen Âge, il y eut une véritable régression intellectuelle; l'Occident n'était plus en mesure de faire avancer les acquis de l'antiquité. Cela était particulièrement frappant dans le domaine de la sculpture et de l'architecture. La culture et les connaissances acquises dans l'antiquité ont végétalisé dans les monastères, pour en émerger à partir du XIIIe siècle.

Après l'échec de l'empire universel, les États nationaux ont grandi avec les Grandes Découvertes, la diffusion des idées, l'existence d'un marché international insatiable des marchandises, à la suite des expéditions géographiques de Portguese, d'Espagne, de Hollande et de Normandie.

L'Occident était techniquement moins avancé que l'Est. Il n'a pu surmonter son infériorité qu'avec l'aide des Arabes qui, à partir du septième siècle, partout où ils se sont déplacés, ont répandu les acquis de l'antiquité qui possédaient l'if.

tated à Byzance. Grâce à leurs philosophes Avicenne et Averroès, Aristote est devenu connu et discuté en Occident. Ils ont introduit la métallurgie avancée (les aciéries *de*

Tolède, Espagne). Ils ont également introduit la boussole du navigateur, la poudre à canon, l'utilisation de cartes navales, et peut-être la barre axiale qui a rendu possible la détermination exacte de la position d'un navire. Le cabotage n'était plus nécessaire et la navigation sur de longues distances avec des navires haut de gamme entrain en jeu. En chimie et en mathématiques, ils introduisaient également beaucoup de connaissances dérivées de l'Est.

Le fait que l'Espagne ait été le premier pays européen à acquérir la suprématie technique à l'aube des temps modernes et à dominer le monde pendant une certaine période ne peut s'expliquer que par l'apport arabe à l'époque de sa colonisation. Ces deux faits ne sont généralement pas liés aussi étroitement qu'ils devraient l'être.

En bref, l'Église catholique d'une part, l'islam de l'autre, ont été les grands conservateurs du savoir de l'Antiquité et ont grandement contribué, sur différentes routes géographiques, au Moyen Âge à la transmission de ce savoir aux nouvelles nations modernes sur le point de émerger.

Du point de vue social, le Moyen Âge verrait la montée d'une classe bourgeoise aux côtés des misérables serfs. Les situations du serf, du plébéien et de l'esclave de la maison du père étaient dans une certaine mesure comparables, sauf en ce qui concerne leur nombre et leur concentration. Ceux du bourgeois et de l'homme africain de caste n'étaient en aucun cas comparables: les **ancien** était un affranchi autrefois exploité avec une conscience pleine de germes révolutionnaires conduisant à la transformation, alors que ce dernier était par essence conservateur.

LE MOYEN-ÂGE POLITIQUE ET SOCIAL

L'Empire d'Occident avait été démembré au sixième siècle. S'ensuit une période de chaos et de barbarie; dans

511, Clovis créa le royaume franc avec le soutien de la
 église. Ses descendants sont devenus les rois Do-Nothing,
 dont a été éliminé par le maire de son palais:
 les las
 Pépin le Bref a été couronné et consacré par le Pape.
 Ce fut l'origine de la sacro-sainte royauté d'Occident, qui durera
 jusqu'à la Révolution. Charlemagne a été couronné en
 l'année Boo. Il a créé le Saint Empire romain,

lui a fourni une solide organisation administrative centralisée
 tion, et a commencé un mouvement de renaissance dans les arts, la littérature
 et la science. Son tuteur Alcuin a joué un rôle clé dans le déterrement et la
 diffusion des savoirs de l'Antiquité, notamment à travers son commentaire sur
 les œuvres d'Aristote. La transmission à l'homme moderne du Trivium
 (dialectes, rhétorique, grammaire) et du Quadrivium (arithmétique, géométrie,
 astronomie, musique) était ainsi assurée.

Les trois petits-fils de Charlemagne se sont partagés l'empire
 après sa mort, la succession au trône n'étant encore réglée par
 aucune tradition précise. Chaque royaume commencerait alors à
 devenir de plus en plus faible et finalement se séparer. Au Xe siècle,
 les invasions de nouveaux barbares (Normands, Hongrois, etc.) ont
 plongé l'Europe dans une époque d'anarchie et de faiblesse politique.
 La plupart des rois n'avaient qu'un titre sans pouvoir et ne pouvaient
 plus assurer la sécurité de leurs sujets. Cette situation obligea les
 sujets à se masser autour de chefs locaux suffisamment forts pour les
 protéger. Le régime féodal allait naître: le seigneur qui s'établirait sur
 un territoire, y ayant construit une forteresse en bois ou en pierre
 capable de protéger les paysans voisins en cas d'invasion, deviendrait
 leur véritable chef,

André Ribard dans son livre, seul ouvrage de synthèse marxiste publié en
 France dans le domaine de l'histoire [à partir de 1960], donne une analyse
 rigoureuse de la formation de cette féodale
 système:

à la monarchie n'était que la théorie de son existence, le fait qu'elle était consacrée et que son rang était encore appelé le premier.

Quant aux gens, ils travaillaient: ils nourrissaient ceux qui étaient

censé les protéger et dont les exactions avaient maintenant pris une tournure légale; les paysans eux-mêmes, leurs familles et leurs

bêtes, devaient payer la note. L'homme était libre, mais soumis à tant d'hommages que son sort resterait atroce, car il était devenu héréditaire

.....

Les dangers constants qui menaçaient cette société, ses routes mal aménagées, la concentration de la population, l'isolement des marchés garantissaient la stabilité du nouveau système: sa loi s'enracinerait, tout comme ses termes, ses coutumes et ses mœurs.

Les seigneurs féodaux inventèrent une série d'impôts qui devinrent de plus en plus oppressifs, tant pour les paysans libres (propriétaires fonciers) que pour les serfs liés à la terre. Ces derniers pouvaient être vendus avec la terre, et ne pouvaient rien transmettre par hérédité à leurs descendants, si ce n'est leur condition. Lorsque plusieurs seigneurs détenaient des droits sur la même terre, ils se partageaient les enfants des serfs qui la cultivaient. Le mariage dépendait de la volonté du seigneur dont la permission devait être obtenue². Tous les appareils nécessaires à la vie domestique (moulin, four, etc.) se trouvaient au château. Tous les sujets du domaine du seigneur devaient aller les utiliser et payer le privilège. La technique du système d'exploitation féodal, par son caractère exceptionnellement inhumain, explique à la fois le *jacqueries* qui marqua le moyen âge et la volonté avec laquelle les habitants des bourgs, mieux concentrés, devaient s'organiser pour arracher aux seigneurs la liberté politique et économique. Le commerce en plein essor (marchés, foires) permettait aux artisans et marchands des villes, malgré l'état des routes, d'acquérir d'énormes richesses.

Lorsque les seigneurs s'endetteront à la suite des croisades, ils seront de plus en plus obligés de vendre une partie des

les libertés politiques et économiques à leurs sujets: les communes achèteraient leur autonomie politique et formeraient des confédérations commerciales, comme la Ligue hanséatique qui regroupait près de quatre-vingts villes allemandes avec Hambourg comme centre. Ainsi est née la bourgeoisie commerciale et industrielle qui, en se développant, en organisant et en acquérant une éducation, deviendrait l'élément politique et économique prépondérant de la société européenne qu'elle contrôlerait en peu de temps. Née dans les fers et hors de la lutte, cette bourgeoisie a dû devenir essentiellement révolutionnaire et laïque.

LE MOYEN-ÂGE INTELLECTUEL

La période du Moyen Âge a été considérée dans l'histoire européenne comme une époque de transition relativement barbare au cours de laquelle les acquis de l'Antiquité ont été absolument perdus. Certes, les savoirs régressaient énormément, mais le fil conducteur ne fut jamais totalement coupé et, dès l'époque de Charlemagne, les savoirs qui avaient végété dans les monastères commencèrent à sortir. Ce mouvement intellectuel, qui s'est répandu de l'Irlande et de l'Angleterre sur tout le continent, est une preuve indéniable d'une continuité intellectuelle. Alors que les Th rks occupaient Constantinople, détruisant l'Empire d'Orient, et que les érudits grecs fuyaient vers l'Ouest, ce mouvement intellectuel prit de l'ampleur. Les écrivains grecs qui avaient déjà reçu une introduction des Arabes sont désormais plus largement disponibles. Nous avons vu que grâce à Avicenne et Averroès Aristote *Logique* était connu et discuté. L'influence intellectuelle d'Aristote, le seul philosophe grec à être étudié, fut considérable sur les penseurs du moyen âge. Son autorité était presque sacro-sainte: grâce à lui, ils se sont peu à peu familiarisés avec la manière rationnelle et scientifique de penser. Sa physique a aidé les esprits les plus éclairés à saisir l'idée d'une science positive séparée de la religion.

Paul Vignaux a souligné la conscience aiguë d'Alcuin des liens qui unissaient son temps à l'antiquité savante.

Son éloge du souverain [Charlemagne] dans une autre lettre définit l'idéal d'Alcuin pour nous: construire en France une nouvelle Athènes, supérieure à la précédente, car enseignée par le Christ. Dirigé par Platon, le premier a brillé avec les sept arts libéraux

Ces arts libéraux étaient la culture à transmettre. Quatre-vingts ans après la mort d'Alcuin, un chroniqueur jugea son œuvre un succès; les modernes, gaulois ou francs, lui semblaient les égaux des anciens de Rome et d'Athènes. Chrétien de Troyes devait également exprimer la continuité de la civilisation

A la fin du XIIe siècle, Paris apparaîtrait comme la nouvelle Athènes³.

Au XIIIe siècle, à la suite d'Alhazen, l'école philosophique d'Oxford avec Grosseteste et Roger Bacon conçut clairement l'idée d'une science physico-mathématique positive.

Le disciple (Bacon, le disciple de Grosseteste) se rendit compte que son maître n'avait pas suivi le chemin tracé par Aristote, qu'ayant connu les mathématiques et l'optique, il aurait pu tout connaître. Le mathématisme de Roger Bacon est le sens de *potestas mathematicae* - la capacité de ce type de connaissances à discipliner l'esprit et à expliquer la nature.

Dans *Le Nombre d'Or* (Le Nombre d'Or), Matila Ghyka a montré à quel point l'influence de l'Antiquité était vaste sur les conceptions esthétiques et architecturales de la Renaissance.

Dans ces deux derniers chapitres, nous avons rapidement passé en revue l'évolution politico-sociale des États européens de l'antiquité à la formation des nations modernes. Le moment est venu d'entreprendre une étude comparative détaillée des organisations politico-sociales africaines.

REMARQUES

t. André Ribard, *La prodigieuse histoire de l'humanité*

(Paris: Ed. Du

Myrte, Collection «Pour comprendre l'histoire», 1947), pp. 2.2.8 - L29.

- z. Alors, à la suite de Fustel de Coulanges, il faut voir servage et esclavage comme une.
3. Paul Vignaux, *La Pensée au Moyen Âge* (Paris: Lib. A. Colin, Collection Armand Colin, 193), p. 12.
4. *Mem.*, p. 9i.
- S. Matila Gbyka, *Le Nombre d'Or: Rites et rythmes pythagoriciens dans le développement de la civilisation européenne* (Paris: Gallimard, nouvelle éd., 1976).

Chapitre quatre

ORGANISATION POLITIQUE EN AFRIQUE NOIRE

L'organisation politique les principes
sur le point de considérer est celui qui, étant donné
apparemment gouverné les États africains
XIXe siècle. C'est ce que nous pouvons supposer
témoignage d'Al Bakri et Ibn Khaldun concernant l'Empire du Ghana (Xe et
XIe siècles) et, plus récemment, de Battuta sur l'Empire de Maii (135z-53).

dont nous sommes
e ou prenez quelques variantes,
du premier au
du

Le Ghana, le Mali et les Songhaï vont très prochainement s'islamiser, à partir du Xe siècle, sous l'influence du mouvement almoravide. Pour se rapprocher de la vérité historique, il semble nécessaire de prendre comme cadre de référence, comme exemple d'étude, la constitution d'un État africain contemporain de ceux-ci, avec une histoire parallèle, mais qui, en raison de sa situation au sud (Burkina-Faso d'aujourd'hui), n'a pas été envahi par l'Islam. Il sera ainsi possible de faire ressortir les modifications de la structure politique dues aux influences extérieures.

CONSTITUTION

Mossi est une monarchie constitutionnelle. L'empereur, le Moro *Naba*, vient par hérédité de la famille du précédent Moro Naha (XIe siècle probablement), mais sa nomination n'est pas automatique. Il est choisi par un collège "électoral" de **quatre** dignitaires, présidé par le Premier ministre, le togo

naba, comme en Ethiopie) Il est en fait investi de pouvoir par la ce dernier qui, cependant, n'est pas un Nakomse (noble), mais vient d'une famille ordinaire, et qui est, en réalité, le représentatif du peuple, de tous les hommes libres, de tous les citoyens qui constituent la nation mossi.

L'empereur est assisté, en plus du Premier ministre, par trois autres: le rassam naba, le balum naba et le kidiranga naba. Chacun d'eux gouverne une région en plus de ses fonctions plus ou moins spécialisées. Le togo naba est en responsable de quatre districts royaux: Tziga, Sissamba, Somniaga et Bissigai. Les togo nabas proviennent à leur tour de trois familles de roturiers résidant respectivement à Toisi, Kierga et Node.

Après le premier ministre, par ordre d'importance, vient le rassam naba ou bingo naba, chef des esclaves de la Couronne. Il est aussi le Ministre des Finances, gardien du trésor des objets précieux, cauris (monnaie), bracelets, etc. Il est le Haut-bourreau, lorsque l'occasion se présente de mettre à mort des condamnés. Il est le chef des forgerons et les gouverne par interposition de la saba naba. Il gouverne le canton de Kindighi. Par conséquent, bien que lui-même esclave, le rassam naba règne sur les hommes libres et détient le pouvoir sur les citoyens à part entière. On retrouvera la même pratique chez les Wolofs de Cayor Baol et les Serers du Sine Salm au Sénégal.

Le balum naba occupe la troisième place: il est maire du palais, chargé de présenter les ambassadeurs et les visiteurs de marque. Il administre le Zitinga, le Bussu et le Gursi.

Le kidiranga naba, chef de la cavalerie, provient de l'un des trois Mossi ordinaires

Le rassam naba vient toujours de la même famille d'esclaves. il y.

Ainsi, les ministres qui assistent l'empereur, plutôt que d'être membres de la haute noblesse du Nakomse, sont

choisi de l'extérieur, parmi les
 systématiquement les gens et les esclaves. Ils représentent à la cour, comme nous
 doit plus clair rily scc, le différent social catégories, profes-
 sions et castes. «Ceux sans naissance», esclaves et ouvriers, organisés
 en professions (castes), loin d'être séparés
 noté fr om puissance dans cette période qui va bien au-delà de la

Occidental Middle Ages (puisque, très probablement, il peut remonter au
 premier cen tury et la fondation du Ghana), sont associés avec ça,
 pas de manière symbolique mais organique. Chaque profession a ses
 représentants au sein du gouvernement; ils présenteront, au besoin, ses
 plaintes.

Tel est l'esprit de cette constitution. Pour comprendre son originalité, il
 faudrait imaginer, au milieu du Moyen Âge (i 5 1-5 3, le temps du voyage de
 Lhn Battuta au Soudan et de la guerre de Cent Ans), pas seulement un
 seigneur provincial, mais le roi de France ou d'Angleterre, donnant une part
 de son pouvoir, avec une voix dans les décisions, au serfs, chassent le sol,
 les paysans libres, les bourgeois de la ville et les marchands. Et au-delà de
 tout cela, imaginez l'existence d'une tradition selon laquelle le roi, dans le
 cadre d'une monarchie déjà constitutionnelle, ne peut régner, ne peut avoir
 d'autorité morale et politique aux yeux du peuple, à moins d'être investi par
 un bourgeois. qui est également choisi parmi **un ou**

quelques familles traditionnellement déterminées. Ni la bourgeoisie
 ni la paysannerie du Vest n'aurait alors eu le

la virulence révolutionnaire qui les a imprégnés autrefois, et le cours de l'histoire de
 l'Europe occidentale aurait probablement été différent.

La nature non absolue de la monarchie est révélée par le tact **qu'une fois**
investis, les ministres ne peuvent pas être révoqués par le roi.

Au-dessous des ministres viennent des serviteurs de toutes catégories, bureaucrates
 et chefs militaires. le **samande naba est l'infan-**
essayez général: il n'est pas autorisé à monter à cheval, mais au plus seulement
 un âne, car, puisqu'il est esclave, le cheval est un cheval trop noble pour

lui; cependant, dans certains cas, il peut remplacer la toga naha, le premier ministre. Le kom naba est le chef des soldats esclaves; il ne peut pas commander des soldats libres. Le naba déchiré est, chargé du "sable d'investiture". Nous reviendrons sur cette cérémonie à propos du couronnement du roi.

Dans ses lignes générales, c'est la structure du conseil dont l'empereur dépend pour gouverner. Tous les détails la concernant se trouvent dans Tauxicr². Avant d'analyser plus en profondeur l'organisation politique des Etats africains, il faut brièvement considérer les principes de la Constitution de Cayor. Malgré l'historique

ou plutôt géographique distance séparer
 Ils lui paraissent une réplique de ceux des Mossi.

LA CONSTITUTION DU CAYOR

A l'apogée de la puissance du Ghana, c'est-à-dire probablement du IIIe au Xe siècle, l'Afrique tropicale jusqu'à l'océan Atlantique était gouvernée par elle. Cayor était vraisemblablement une ancienne province du Ghana qui, au XVIe siècle, à l'époque où l'auteur de la *Tarikh es Soudan* s'était déjà émancipé dans un royaume autonome, indépendant de celui des Djoloff, avec un Darnel à sa tête.

Le conseil de gouvernement qui a investi le roi était constitué comme suit:

Lamane Diamatil [total euh Ndiob Badie Gateigne	des représentants d'hommes libres, d'hommes de castes ou sans castes, <i>gor, ger</i> , ou <i>nen</i>
Eliman de MBalle Serigne du village de Kab	des représentants du clergé musulman
Diawerigne MBul Gallo Diaraf Bunt Ker	des représentants des Tieddos et des prisonniers de la Couronne.

Le conseil a été convoqué et présidé par le Di-
Mbul Dia mbur, représentant héréditaire du libre
Awerigne

Hommes.

Les Tieddos comprenaient tous les individus attachés au roi, qu'ils
soient soldats ou courtisans. C'est au moins le
signification du terme retenu à la fin de l'indépendance de
Cayor, ingénieur rouge par Faidherbe sous Napoléon III.

Cette constitution était donc en vigueur jusqu'en 1870. Cette
fait montre que la politique africaine les inconvénients appre-
changé avec le temps. Seulement dans les cas w les titutions n'avaient pas ici le royal
branche devenue islamisée voit-on certaines transformations. C'était le cas du
Ghana, du Mali et de Songhai.

Les sept dynasties Cayoriennes, sur lesquelles nous reviendrons en
discutant de la succession au trône, n'ont jamais embrassé l'Islam. Il
semble que l'un des derniers Daniels de Cayor, Latdjor Diop, celui-là même
qui avait offert une résistance si déterminée à Faidherbe, symbole de la
lutte nationale au Sénégal, se soit converti à l'islam pour des raisons
diplomatiques, afin de trouver de nouveaux alliés à Salum, comme le
marabout de Tuculor Ma Ba Diakhu, et à Trarza. Il était également d'usage
d'opposer les Tieddos à la Domi Sokhna. Ces derniers étaient l'élément
constitutif du clergé musulman. Ils étaient séparés des prêtres traditionnels,
et les deux groupes partageaient une haine réciproque et se combattaient
sans pitié, car il n'y avait pas de terrain d'entente possible entre eux. Les
Domi Sokhna avaient la particularité d'être le plus souvent membres de la
noblesse;

à Islam étaient méprisé et dis-
appartenant à leurs frères de sang. Il arrivait souvent que ces derniers, à cause du
matriarcat alors en vigueur, kidnappaient leurs filles pour les donner en mariage à
Tieddos, limitant ainsi, comme ils le voyaient, les dommages causés.

Les constitutions mossi et caïorienne reflètent une organisation politique
qui devait être en vigueur depuis le Ghana, et donc probablement dominé les
États africains pendant près de deux mille ans.

En fait, nous avons moins de détails concernant la circonscription. tion du Ghana. Bakri raconte que les interprètes du roi étaient souvent choisis parmi les Mushms; de même, l'intendant du Trésor et la majorité des vizirs⁴.

raison de croire qu'en 1067, à l'époque où Bakri écrivait, l'islamisation du Ghana, bien qu'encore très faible, avait déjà influencé ses coutumes politiques.

La constitution politique de Songhaï, telle qu'elle nous est révélée à travers le texte de la *Tarikh es Soudan*, qui date du XVI^e siècle, montre une situation identique. Il doit en être de même au Mali et Ibn Khaldun donne le nom de son premier roi islamisé, Bermendana.

SUCCESSION MATRILINÉE: GHANA, MALI

Dans le cadre des rites qui régissent la succession au trône et la nomination des différents ministres et fonctionnaires des empires, on sent le mieux les changements apportés aux constitutions à la suite d'influences étrangères. Au Ghana, la vieille tradition africaine était encore strictement observée. Bakri est formel sur le sujet: la succession était matrilineaire. Seuls l'empereur et son héritier présumé, le fils de sa sœur, étaient autorisés à porter des vêtements coupés et cousus. En 1067, le souverain du temps de Bakri était le Tunka Merlin, qui avait succédé à son oncle maternel Bessi.

Chez ce peuple, la coutume et les règles exigent que le successeur du roi soit le fils de sa sœur; car, disent-ils, le souverain peut être sûr que son neveu est bien le fils de sa sœur; mais rien ne peut lui assurer que le fils qu'il considère comme le sien est en réalité.

La coutume de la succession matrilineaire peut être acceptée, sans nécessairement attacher d'importance à la justification donnée, bien que cette dernière semble convaincante. Cette explication, très souvent entendue en Afrique noire,

postdater s les conditions claniques de la vie économique qui ont donné au naissance
matriarcat!

Puisque la succession au trône était si strictement réglementée
tardé, o il faut supposer que la nomination des divers

les ministres n'étaient pas encore devenus, comme ce serait le cas cinq siècles plus tard
Songha i, acte purement administratif, fait pratiquement sans qui concerne
à la tradition.

Le Ghana a été affaibli par les attaques de Sussu (Sosso). Dans 1242, le roi de la province extérieure du Mali s'en emparera. Il était Soundjata Keita, l'un des plus grands de tous les constructeurs d'empire de l'Afrique noire. Le Mali prendrait alors la place du Ghana en soumettant les Sossos. Nous savons que Bermendana a été le premier de ses rois à s'islamiser. Ibn Khaldun donne quelques détails intéressants sur la succession au trône du Mali: elle était encore matrilineaire. Mari Djata (*Djata* est «lion» en mandingue;

djat, "pour conjurer le lion "en wolof) fut le premier monarque puissant du Mali: c'est lui qui mit fin aux turbulences des Sossos et les priva de tout type de souveraineté. Son fils, Mensa Weli, lui succéda, puis son frère Wati , et Khalifa,

un autre frère. Après la destruc-
Au Ghana, il semble y avoir eu une période de troubles et d'instabilité politique, au cours de laquelle les règles traditionnelles de succession ont été temporairement ignorées. Ceci est confirmé par le règne de Khalifa, un prince indigne et sanglant, qui passait son temps à tirer sur les passants avec un arc et des flèches. Le peuple, au lieu de défier la monarchie, s'est débarrassé de lui en l'assassinant et est revenu à la règle de succession matrilineaire traditionnelle.

Abu-Bekr, le fils de la fille de Mari-Djata, a succédé au trône. Il a été choisi roi selon le principe des nations barbares qui placent la sœur (du monarque décédé) ou le fils de cette sœur en possession du trône. Nous n'avons pas appris la généalogie paternelle de ce prince. A sa mort par un affranchi de la famille royale, l'usurpateur Sakura, s'est emparé du pouvoir. "

Ibn Battuta, dans son voyage au Soudan, donne des informations précieuses sur les publics impériaux au Mali. Le roi était assisté de plusieurs *ferraris*, chacun entretenait une petite cour à lui, à la manière des ministres mossi ou caïoriens. Cependant, nous n'avons pas de détails sur la manière dont ils ont été sélectionnés. L'auteur, en revanche, rapporte que l'héritage civil, au niveau des gens du commun, était matrilineaire et se dit surpris de n'avoir rencontré une telle pratique que parmi les Noirs d'Afrique et d'Inde. Il nous informe également que l'enfant porte le nom de son oncle maternel, celui dont il doit être l'héritier. Le même mode d'héritage ainsi appliqué dans le cas tant du peuple que de l'aristocratie.

SONGHAI, L'INFLUENCE ORIENTALE

Songhaï, qui appartient à la dernière phase de l'islamisation de l'Afrique du XVI^e siècle, avait des coutumes politiques moins ancrées dans la tradition. Ils ressemblent en tous points à ceux qui s'appliquaient dans les califats de Bagdad et les cours de l'Orient arabe. Les mêmes intrigues sans fin ont eu lieu autour du trône. Le Songhaï islamique semble n'avoir reconnu que le droit de primogéniture; mais c'était purement théorique, car le fils aîné, sinon énergique, ou si peu désavantagé par les circonstances, perdait automatiquement son droit au trône, cédant la place à un autre fils de feu Askia ou à tout autre personnage intrigant qui réussissait à gagner le trône. soutien de certains hauts fonctionnaires influents. Le droit de primogéniture était si fragile **dans** les esprits et les consciences des électeurs royaux qu'il semblait normal de ne pas tenir compte automatiquement de l'héritier aîné s'il se trouvait absent au moment de l'élection. Ce n'était en aucun cas une sanction contre un fils coupable du crime de ne pas avoir aidé son père dans ses derniers instants, comme on pourrait le supposer. A la mort de l'Askia Vaud, l'aîné des fils qui étaient à son chevet, El Fladj,

et monté sur son cheval en signe de prise de pouvoir. Comme
 ses bras il était
 plus audacieux et plus énergique que ses frères et tout
 les courtisans le craignaient, car il savait contrer

intrigues, t hey tous ont acquiescé, ajoutant même à ses prétentions. leur
 Ils

le proclama roi (Askia), ajoutant que "El Hadj méritait
 pouvoir et aurait été digne de le tenir ev en dans Bagdad. ""

El Hadj, avec son entourage, partit pour Kao Kao, ou Gao, la capitale de l'empire.
 Un incident survenu sur la route, à la suite des intrigues d'un de ses frères,
 Hamed, nous permet de nous faire notre propre opinion sur la manière dont ils
 ont envisagé la question de la succession. Un des frères de la nouvelle Askia
 s'adressa à lui de la manière suivante: "Nous n'admettons que le droit de
 primogéniture. Si Mohammed-Benkan [le premier-né absent] avait été présent ce
 jour, le pouvoir ne vous serait pas tombé." I An Askia déposé par son frère n'avait
 pas le droit d'emmener ses fils en exil avec lui. Ils passaient automatiquement
 sous l'autorité "paternelle"

de la vic-
 torieux frère au pouvoir et étaient en ligne pour lui succéder. C'est la raison
 pour laquelle le hi-koi qui a dépouillé Askia [shag II de l'insigne royal après
 sa défaite à Djuder lui a fait remarquer qu'il n'avait pas le droit d'emmener
 ses fils avec lui. Ce à quoi l'Askia répondit qu'il avait été vaincu par un
 étranger qui lui succédait et non par un frère.11

Les fils de Benkan ont été contraints de se cacher tout au long du règne
 d'El Hadj, de peur d'être assassinés en tant que prétendants légitimes au
 trône. Cela continuerait pendant le règne d'Askia Mohammed Brano et ils ne
 seraient pas revus jusqu'à l'interrègne qui a précédé l'avènement d'Askia

Il arrivait très souvent qu'un courtisan donné était responsable de
 l'accession d'un prince au trône. Selon le
Tarikh es Soudan (Chapitre XV), Askia Ismael fut élevé au trône par le
 dendi-fari Mar-Tomzo le jour même de la destitution de son prédécesseur;
 et un dendi-fari n'était que le gouverneur d'une province.

La succession au trône pourrait causer des problèmes même en

relations filiales. Ainsi, fari-mondzo Mussa s'est révolté contre son père, Askia El-Hadj Mohammed, l'a déposé et a pris sa place. Après quoi, il a tenté d'exterminer ses frères, dont un certain nombre s'est échappé à Tendirma et la protection de la kormina-fari □ tsmān-Yubado (chapitre XIV). Les frères du même père, sous le système africain de la vie polygame, étaient des rivaux sociaux et n'hésitaient pas à s'éliminer les uns les autres quand il s'agissait d'une question aussi importante que la succession au trône: la lutte d'Askia Mussa contre ses frères était systématique et impitoyable. Ce n'était pas non plus un cas isolé; c'est devenu la pratique habituelle à Songhaï. Tous les Askias, sauf Askia Mohammed, étaient fils de «concubines», «selon Kati (Chapitre VI, p. 151). Alors que l'inverse était vrai pour les rois de Bara: ce qui expliquerait le respect que les Askias leur montraient. furent obligés de tenir compte des conseils des barakois: Bara-koi Mansa Kintade, dont la mère était esclave, était le seul né d'une «concubine».

L'organisation administrative et son centralisme extrême seront décrits plus loin. Cependant, on peut noter ici et maintenant qu'il y avait des gouverneurs provinciaux d'importance variable, comme le fari, le balama, *etc.*; il y avait aussi des gouverneurs de villes et de marches frontalières comme le kol, le mondzo, le farba, *etc.* Contre la coutume en vigueur à Mossi et à Cayor, l'Askia semble les avoir nommés arbitrairement; il pourrait nommer à ces postes importants son fils ou toute autre personne de son entourage. Les intrigues ne manquaient pas parmi les candidats; il y avait souvent de véritables négociations avec les Askia, presque un accord contractuel: "Fais-moi le Balama, je te ferai l'Askia."

Ismael, à son avènement, fut obligé de donner satisfaction à un courtisan, en lui donnant une position plus élevée que celle qu'il avait espérée.

Les généraux d'armée n'étaient plus - comme chez les Mossi et les Wolofs - choisis systématiquement parmi les esclaves; ils pourraient être n'importe quel type de citoyens, peut-être même des nobles. Après avoir

a subi une défaite au Kanta, Askia Mohammed Benkan a voulu rétablir son prestige en attaquant Gurma; à sa grande déception, son général Dankolko, complètement absorbé par une partie d'échecs, ne se rendit pas compte de la proximité de l'ennemi qui prenait le terrain. Le roi le congédia, mais le général demanda l'autorisation de nommer d'abord son propre successeur; le roi parut lui donner satisfaction, mais ne tint pas sa promesse. L'esprit dans lequel les chefs d'armée et les fonctionnaires ont été nommés est ainsi parfaitement clair.¹⁴

Sous le règne d'Askia Daud (avènement le 4 mars 1549), le kormina-fari El-Hadi se révoqua contre les Askia. Le hikoi, Bokar-Chili-Idji, dit au roi: "Nommez-moi au bureau de Dendi-Fari et je promets de prendre El-Hadi et de vous le remettre." Et c'était fait.¹⁵

Il y avait un objet caractéristique parmi les insignes royaux des Askias: le *tin-touri* ("bois d'allumage" à Songhaï). Il devait être une braise morte du premier feu allumé dans le pays par ses premiers occupants. Les membres de cette famille ont transmis cet emblème d'une génération à l'autre. sol.

Ce que nous venons de dire sur les origines des Askias montre qu'ils n'étaient pas les maîtres du sol, mais qu'ils ont usurpé cet emblème pour incarner eux-mêmes les divers attribut de la souveraineté. ¹⁶

Les coutumes politiques de Songhaï rappellent en tous points ces illustré par la fin tragique du petit-fils du prophète Mohammed, Hussein, assassiné à Kerbela (Arabie). La coutume s'est même répandue de couper la tête des prétendants vaincus au trône et de les amener aux Askia comme gage de dévotion: c'était aussi le sort des descendants du Prophète.

PRECEDENCE A SONGHAI

Kati donne des détails de la plus haute importance sur la hiérarchie des positions à Songhaï sous Askia Mohammed.

Le djina-koi (généralissime, commandant de «l'avant-garde») était le seul de toute l'armée à pouvoir s'asseoir sur 2 tapis lors de l'audience avec le roi; il se couvrit de farine au lieu de poussière.

Le kurmina-fari ou kan-fari, dont la résidence était à Tindirna, était un véritable vice-roi. Il n'avait pas à enlever son couvre-chef ni à se couvrir la tête de poussière.

Le dendi-fari, gouverneur d'une des provinces les plus importantes de l'empire, celle limitrophe du Haut Dahomey, était le seul à pouvoir parler franchement au roi sans crainte.

Seuls les Kara-kois avaient le droit de veto. On rappellera que tous (à une exception près) sont nés de femmes nobles, contrairement aux Askias, qui tous (avec une exception) étaient des fils d'esclaves, de «concupines», selon le même auteur. Le prince était obligé de tenir compte de leur veto bon gré mal gré. On a l'impression que les bara-kois ont dû être les anciens maîtres légitimes du sol dont les Askias ont usurpé les *tin-touri*, cet emblème du pouvoir des premiers occupants de la terre.

Seuls les dirma-koi pouvaient pénétrer à cheval dans l'enceinte du palais impérial.

Seul le cadi pouvait employer les serviteurs du roi. Il avait droit à une natte lors de sa visite.

Seul le guissiri-donkc pouvait interroger le roi lors d'une audience.

Seul un shérif pouvait s'asseoir à côté de lui sur sa «plate-forme». Les eunuques (une coutume orientale introduite en Afrique avec l'Islam) se tenaient à gauche des Askia, qui ne se levaient que pour les érudits et les pèlerins de retour.

Les Askia ne mangeaient qu'avec les shérifs, les savants et leurs enfants, ainsi qu'avec les «San», même lorsqu'ils étaient très jeunes. Ces derniers, dont le quartier de Tombouctou était San-Koré (d'où l'université tire son nom), constituent la classe noble authentique. Il faut se rappeler que les repas étaient pris assis sur des nattes autour d'un plat commun.

Kati attribue toutes ces institutions à Askia Mohammed exclusivement, comme s'ils n'existaient pas avant son règne et lui seulement partiellement. Survécu partiellement.

Dans En réalité, Kati et 5adi, fervents croyants, ont tendance à trop embellir le règne d'Askia Mohammed et lui attribuer ne serait-ce qu'une partie de la gloire de ses prédécesseurs. Il est peu probable que des institutions si enracinées et si détaillées puissent être d'invention aussi récente.

Les attributs des bara-koi montrent qu'ils reflètent une tradition bien plus ancienne que l'avènement des Askias. L'explication proposée par l'auteur concernant ces attributs ne fait que confirmer ce point de vue. 17

Les diadèmes qui accompagnaient les Askia en pèlerinage ont vraisemblablement profité de leur présence ensemble à la Kaaba pour lier les Askia par un serment sur la tombe du Prophète: "Promets-moi que désormais tu respecteras mon conseil, "d'où le droit de veto ..." Je vous le promets! " et ainsi de suite.

L'auteur n'a pas pu montrer par quelle nécessité l'Askia, souverain de tous, s'est volontairement et si facilement permis d'être lié par ces serments.

Il est à noter que, dans le pays mossi où la tradition africaine est restée en vigueur, un seul cas de conflit politique autour de la succession au trône est cité, dans toute l'histoire de Mossi, bien qu'il soit plus long que celui de Songhaï. C'était la lutte de Tuguri contre le *naba* Ba-Ogo, au XIXe siècle, donc à une époque très récente, à la fin de l'histoire Mossi.

LE CAS DE CAYOR

La situation politique à Cayor était à mi-chemin entre celle de Mossi et celle de Songhaï. Toutes les positions politiques inférieures à celle du roi étaient héréditaires. Il était impossible d'en attribuer arbitrairement un à quiconque n'y avait pas droit en vertu

d'appartenir à la caste correspondante. Jusqu'à ce que Faidherbe, la Badie «Gateignes, le Batalub NDiobs, les Lamane Diamatils, etc., soient exclusivement issus des mêmes familles, hormis la compétition entre les membres de la famille, aucune intrigue n'était possible sur ces successions.

La situation était différente dans le cas du roi. À la fin de l'histoire des Cayoriennes, il y avait sept dynasties de *garmis*, ou nobles, chacun avec un droit égal au trône. Tous étant d'origines différentes, ils étaient en perpétuelle rivalité. Les demandeurs malchanceux étaient fréquemment envoyés en exil. Le *cijiri* était une pratique courante: cela consistait à battre le tam-tam et à crier le nom du prince banni et proscrit. Il a ensuite émigré vers un autre royaume plus réceptif. Si les circonstances étaient favorables, s'il pouvait rassembler des forces en achetant des esclaves ou en en obtenant du roi hospitalier, si *il* gardé en contact avec les dissidents à Cayor, s'il établissait des relations soutenues avec les Diaraff N'Diambur, qui ont fait et brisé Dame's, son retour au trône pourrait être assuré. Il arrivait souvent que dans le plus grand secret le Diaraff N'Diambur prince exilé, pour le placer sur le trône, si le roi régnant déplaisait au peuple. Il semble que ce soit de cette manière que Mai5, l'un des plus courageux princes de la dynastie Dorobe, accéda au trône. Avant la monarchie Cayorienne, il semble que le pays était divisé en «domaines» fonciers appartenant aux Serers: ces seigneurs indigènes s'appelaient Lamanes, terme qui signifie «successeur» en Serer et Tuculor. Les rois qui, vers le XIVE siècle, ont consacré cette organisation semblent tous être venus de l'extérieur: c'étaient des rois immigrés, rebelles, exilés, chassés des princes, peut-être du Mali, du Songhaï ou du Ghana, qui étaient allés chercher fortune dans une province extérieure de l'empire, et y menaient volontiers un soulèvement si nécessaire pour en prendre le contrôle. Il était courant pour les membres de la noblesse, qui avaient goûté au pouvoir chez eux mais l'avaient perdu, d'aller le chercher ailleurs. L'histoire de la Macina en fournit un exemple typique. L'un des premiers

les rois de ce pays, Djadji, ont voulu épouser la veuve de son frère, qui l'a refusé. Il a commencé à détester son autre frère Maghan, qu'il croyait responsable de son rejet. Maghan a émigré au domicile du Bighena-fari, le gouverneur de la région située au nord du Haut Sénégal - Niger. Il est accueilli et invité à s'installer où bon lui semble, dans la province: en plus, il est reconnu comme le roi de tous ceux qui l'ont accompagné en exil, au lieu d'être traité en prisonnier par les rani. Quelques autres Peuls de la région des Termes dont il est venu le rejoignirent bientôt. Tel, selon le *Tarikh es Soudan*, était à l'origine de la dynastie qui régnait dans la Macina, le territoire choisi par Maghan.

1110 .. D'une manière générale, ces rois extérieurs n'ont en rien modifié la structure sociopolitique qu'ils ont trouvée établie dans la région. On voit alors pourquoi les traditions les moins importantes sont restées inchangées alors que la transformation ne s'est produite qu'au niveau royal. Et on conçoit aisément que de tels rois ne puissent être sacro-saints aux yeux du peuple. Il n'y avait aucun culte d'eux; ils n'étaient que des Tieddos incarnant la force brute. Ils forment une troisième catégorie de rois africains qu'il faut distinguer à la fois des rois traditionnels qui, avec leur peuple, ont conservé leur religion (Mossi: Moro Naba; Yoruba: Alafin d'Oyo), et des rois islamisés (Songhaï, Futa-Toro, Futa-Djallon).

Jusqu'à la conquête du Sénégal, les sept dynasties caïoriennes refusèrent systématiquement d'embrasser la religion islamique, dont les adeptes étaient méprisés et souvent maltraités. Ces dynasties étaient: les Muyay, Sogno, Ouagadou, Guelewar, Dorobe, Guedj et Bey.

Nous savons très peu de choses sur l'origine des Muyoy. Les Sognos sont considérés comme des Soces. La dynastie Ouagadou a été fondée par Detie Fu N'Diogu Fall: c'était la toute première; son nom évoque le berceau du Ghana; son créateur, dit la tradition, l'a baptisé de ce nom en souvenir de son

le pays d'origine de la mère. Les Guelewar étaient probablement une aristocratie mandingue qui allait régner sur les sérères de SineSalum: une tradition commune à l'histoire des deux pays tend à confirmer cette origine. Nous savons avec certitude que, selon la tradition, Sudiata Keita, roi des Mandingues, avait été aidé par sa sœur à triompher de ses ennemis; en échange de ce service, il institua une succession matrilineaire dans la branche royale. Les Guelewars actuels de Sine-Salurn affirment également que la filiation matrilineaire a été introduite parmi eux dans les mêmes circonstances. Cela m'a été confirmé par une conversation que j'ai eue avec Rode Diouf, chef de la province de Salum et roi traditionnel de ce pays, lors de sa visite à Paris en

1956.

Quant aux Dorobe, bien qu'ils n'aient pas l'admettre, ils semblent à l'origine avoir été Peul, ou Tuculor. En effet, il existe actuellement, chez les Mossi, en Haute-Volta (Burkina-Faso), un clan peul appelé Tombe. Toujours à Futa-Toro, il y a le clan Tuculor de Torobe, qui a soutenu Oustnan Dan Fodio. le *être* est simplement un pluriel se terminant en Peul et en Tuculor. Torotnbe, Torobe et Dorobe semblent n'être que des variantes du même mot dérivé de 'Toro. De plus, les noms mêmes des premiers princes au pouvoir de cette dynastie - Mao, par exemple - prouvent qu'ils étaient Peuls ou Tuculor. Les Dorobes différaient des autres dynasties en ce que le roi prit effectivement le commandement de son armée, au lieu de rester à l'arrière et de communiquer les ordres; dans la défaite, il doit mourir sur le site. Les membres de la dynastie qui survivent à une défaite en sont exclus, sinon en fait, du moins en effet. Ce fut le cas du Darnel Madiodio qui, à partir de 86-r, fut battu à plusieurs reprises par Lat-Dior, sans se suicider; depuis qu'il a osé survivre à une défaite, dans l'esprit populaire, il n'était plus digne d'être un Dorobe.

Les Guedj viennent de gens ordinaires. Ils se distinguent par leur capacité d'adaptation et leur génie militaire. La dynastie porte le nom du pays d'origine du premier

fondateur de la mère de Darnel. C'était une roturière du littoral, qui épousa le roi; *guedj* signifiant «mer» en wolof. Son fils, bien qu'il n'ait pas droit au trône, réussit à être couronné, par son énergie et son agilité mentale.

Les Beys n'étaient au départ qu'une famille porte-bonheur parmi lesquels des prétendants au trône allaient sélectionner des vierges. Selon une curieuse tradition, il suffisait d'avoir des contacts avec une fille vierge de cette famille pour que ses chances d'accession au trône augmentent sérieusement. La famille devint donc progressivement partie intégrante de la royauté.

Comme il peut le voir ci-dessus, au sein de chacune de ces dynasties, la succession au trône était matrilineaire. Les fondateurs dynastiques ne se souvenaient que de leurs mères ou sœurs, dont les noms étaient sacrés; c'était également vrai pour les fils de Gongo ou Konko Mussa. Gongo Mussa était l'un des empereurs les plus puissants du Mali, et Gongo était le nom de sa mère, selon Kati. "Ainsi, c'est l'existence de plusieurs dynasties parallèles et rivales qui ont introduit tant de problèmes dans la succession au trône de Cayor.

IMPORTANCE DE LA ROYALITÉ

Le concept vitaliste

L'univers africain était géré d'une manière strictement ordonnée, métaphysiquement parlant. Les travaux de Marcel Griaule, Germaine Dieterlen et du père Tempels ont révélé ces idées fondamentales à l'Occident.

Selon le P. Tempels, l'Univers n'était gouverné que par un seul ensemble de forces hiérarchiques: chaque être, animé ou inanimé, ne pouvait occuper qu'une place spécifique en fonction de son potentiel. Ces forces étaient cumulatives: ainsi, un être vivant qui avait pour talisman le croc ou la griffe d'un lion, dans lequel le

la force vitale de l'animal était concentrée, augmentait d'autant sa propre puissance. Pour le vaincre au combat, il fallait avoir une somme de forces supérieure à la sienne plus la
 les Lions. Par conséquent, la lutte entre deux rois était avant tout une lutte magique au niveau de ces forces vitales; il a eu lieu bien avant le combat physique dans l'arène, autour du
 cruches d'eau et souches de libation installées dans le sol, pendant la nuit, dans les bosquets sacrés. Nous pouvons être sûrs que, depuis le début de l'histoire africaine jusqu'à la conquête par l'Occident, chaque roi traditionnel avant d'entrer au combat se livrait à ces pratiques, et croyait donc fermement que la victoire était sur
 son côté. L'islamisation n'a pas changé cela: elle a simplement déplacé le centre d'intérêt. Au lieu de se tourner vers les 11 prêtres traditionnels qui faisaient la médiation entre eux et les forces cachées de la
 univers, les princes sont maintenant allés au clergé musulman, les marabouts qui pratiquaient la Kabbalah orientale et leur a donné des grigris pour assurer leur victoire.

Cette métaphysique, loin de constituer un fait mineur dans la sociologie historique africaine, était un trait prédominant. Si l'explication scientifique l'ignore, tout ce qu'elle saisira sera des formes extérieures sans vie, sans lien logique apparent. Personne n'a mieux révélé la logique interne de cette société africaine que Marcel Griaule, comme l'ont souligné André LeroiGourhan et Jean Polder:

Tous travaux et activités humaines. . rappellent [mouvement universel]: poterie, élevage, danse, musique, décoration, et surtout l'art prestigieux de la forge - le Moniteur était un forgeron - dont le rythme du soufflet et de l'enclume inspira la première danse. . . Le monde est ordonné comme une vaste équation; l'animation humaine correspond à l'animation de la nature, et chaque geste remonte à ses précédents mythiques. Le monde noir africain qui paraissait si simple à certains est certes simple, mais uniquement à cause de sa logique interne. C'est très compliqué en apparence; la création prend un sens que l'on peut appeler philosophique. L'univers noir avait paru grossier; il s'avère maintenant profondément élaboré. "

Dans le cadre de cette harmonie universelle, dans laquelle chaque être a sa place, le roi a une fonction précise, un rôle bien défini: il doit être celui qui a la plus grande force vitale dans tout le royaume. Ce n'est qu'ainsi qu'il peut servir de médiateur - il est sacro-saint - avec l'univers supérieur, sans créer aucune rupture, aucun bouleversement catastrophique au sein des forces ontologiques. S'il n'est pas un roi légitime, remplissant ces conditions exactes de filiation établie, et nommé selon les rites de la tradition, toute la nature sera stérile, la sécheresse envahira les champs, les femmes n'auront plus d'enfants, les épidémies frapperont le peuple. Tant que la tradition se perpétuait indépendamment des influences extérieures, le roi remplissait une fonction dans laquelle aucun usurpateur ne pouvait le remplacer. Les obligations étaient strictes et la succession au trône était pratiquement sans incident, comme nous l'avons vu chez les Mossi. Le conseil qui s'est réuni pour investir le roi (Moro Naba) a en réalité examiné le degré de légitimité des différents revendicateurs: il ne s'agissait pas en réalité d'une élection - le terme est inapproprié - car ils ont été contraints après un examen approfondi et éclairé de chaque cas de , non pas selon leurs préférences, mais selon la tradition, celui qui avait toutes les qualités requises.

Dans le même ordre d'idées, lorsque le niveau de force vitale d'un roi même légitime a diminué, il a été mis à mort, soit en fait comme c'était apparemment le cas au début, soit plus tard, avec l'évolution, symboliquement. C'était la pratique générale en Afrique noire et en Egypte ancienne, où l'exécution symbolique coïncidait avec la fête de Zed. Par ce moyen, le roi était censé mourir et naître de nouveau, revitalisé; il a retrouvé la vigueur de sa jeunesse, il était de nouveau apte à régner. Cette même pratique se retrouve chez les Yoruba, Dagomba, Tchamba, Djukon, Igara, Songhaï, Wuadai, Haussa du Gobir, Katsena et Daoura, les Shillucks, parmi les Mbum, en Ouganda-Ruanda, dans l'ancien Méroé2. °

À Cayor, un roi ne pouvait pas régner lorsqu'il était blessé, probablement

car sa force vitale était ainsi diminuée. En tout cas, on disait que cela porterait malheur aux gens. Le roi et tous ceux qui assumé haute responsabilités, qu'il s'agisse tem- les leaders poraux ou spirituels, étaient considérés mystiquement supérieurs, d'où l'expression wolof ep *bop* (avoir plus de tête, au sens métaphysique). Cela signifiait que ceux qui pourraient aller contre leur volonté, ou qui tentaient de contester leur autorité, pourraient devenir fous en conséquence.

Le roi est véritablement garant de l'ordre ontologique, et donc de l'ordre terrestre et social. Il est remarquable qu'aucune constitution africaine ne prévoyait son remplacement pendant l'interrègne suivant sa mort pour le maintien de l'ordre matériel: chaque fois que le trône était vacant, quelle qu'en soit la raison, l'anarchie sociale s'abattait sur le peuple. Les prisons ont été vidées chez les Mossi, sans qu'aucun représentant de la loi n'intervienne pour s'y opposer. La situation était identique, peut-être pire, à Songhaï, même si elle était islamisée. le *Tarikh es Soudan* rapporte qu'Askia El Hadj (adhésion: 7 août 1582) fit emprisonner Mohammed Benkan à Kanato sur les conseils d'Amar-ben-Ishaq-Bir-Askia. Les trois fils de Benkan - Bir, Kato et Binda - sont restés cachés pendant tout le règne d'El Hadj et celui de Bano, son successeur. Mais ils ont profité de l'interrègne entre la mort de Bano et l'avènement d'Askia Ishaq II, pour sortir de leur cachette en toute impunité et faire tout ce qu'ils pouvaient pour tuer Amar, responsable de leurs malheurs. Ce dernier, prévenu à temps, s'est déguisé pour échapper à une mort certaine, qui serait restée impunie. Mais il a jeté son déguisement aussitôt après le couronnement de la nouvelle Askia, «car, la situation perturbée ayant pris fin, personne ne pouvait alors commettre

un acte de agression contre un- autre."2

Assurément, à Songhaï, c'était le vestige d'un passé religieux dont la mort n'avait pas encore été pleinement intégrée dans les institutions existantes. La fonction ontologique

du roi n'avait pas encore été oublié. Sous l'occupation marocaine, Pacha All poule Adb-el-Kader en juin 1911, a lancé une attaque surprise contre la ville de Ciaou; il a été vaincu par les habitants, qui ont saisi son trésor et sa femme. Ils ont également capturé le prince Benkan, le descendant des Askias, qui l'accompagnait. Cependant, ce dernier a été traité avec beaucoup de respect "et le peuple de Gan lui a demandé de venir vivre parmi eux, afin qu'ils puissent ainsi obtenir les bénédictions du ciel." 22

Le Fondoko Barham, «Seigneur de la Macina» (1610), pensait que toute personne investie de l'autorité royale était le serviteur et le berger de son peuple²³.

• Bien que figure majeure du pays, le roi n'était donc pas moins obligé de mener une vie strictement réglementée par la coutume. Chez les Mossi, son emploi du temps était planifié dans les moindres détails. Le Moro Naha n'avait pas le droit de quitter Ouagadougou, sa capitale, non pas à cause de l'orgueil royal, mais parce que le rituel l'interdit; ce n'est plus vrai aujourd'hui, car les traditions commencent à s'estomper. Cependant, l'empereur Mossi Nassere, qui a assiégé le Ghana et combattu Sonni All et Askia Mohammed, a dû enfreindre cette règle en raison du grand danger qui menaçait son royaume. En effet, il aurait dirigé en personne l'expédition contre le Ghana.

Il se peut aussi que cette tradition soit récente et n'ait été instituée qu'à l'apogée de l'empire Mossi.

La vie du Kaya-Magha du Ghana était aussi strictement régie par la tradition que celle du pharaon d'Égypte: chaque matin, il faisait le tour de sa capitale à cheval, suivi de toute sa cour, précédée de girafes et d'éléphants, selon Idrisi. Quiconque avait une plainte pouvait à ce moment-là s'adresser à lui et lui présenter son cas, qu'il réglait sur le

place. Dans l'après-midi, il a parcouru seul le même itinéraire et personne n'a été autorisé à lui parler. Ces rois étaient certains-fois si conscients de leur rôle qu'ils ont essayé par tous les moyens de maintenir le contact avec le peuple, d'enquêter directement sur les doléances, pour en ressentir le pouls politique et social, quel qu'en soit le prix. Ainsi, le Moro Naba s'est déguisé la nuit et a parcouru les quartiers populaires de sa capitale dans un anonymat absolu, écoutant les conversations. Certains Darnels de Cayor ont fait de même, mais il faut reconnaître qu'ils l'ont fait comme une ruse, pour sonder l'opinion publique pour des raisons personnelles: pour sauvegarder leur pouvoir et empêcher les révolutions de palais dans ce climat de rivalité dynastique, ils ont dû se tenir constamment informés. .

Cependant, le concept de royauté à Diara ou Kaniaga dans la région des Termes, non loin du Haut-Sénégal, était plutôt original. Le roi était obligé de rester dans son palais et de ne jamais le quitter. Il n'était entouré d'aucune pompe. Apparemment, les gens lui accordaient très peu d'attention, non par dédain mais parce qu'ils estimaient qu'un roi était assez grand en lui-même pour ne pas avoir besoin de tous ces signes extérieurs de majesté Ses habitants n'étaient pas des Peuls, et nourrissait contre les Peuls nomades une haine typique des peuples sédentaires. Ce royaume fut d'abord gouverné héréditairement par le Niakkate (Diakkate), puis par le Diawara. Avec son armée de deux mille cavaliers, elle dépendait d'abord du Ghana, puis du Mali. Les habitants se sont révoltés et ont assassiné le représentant du Mali. Mais on ne peut pas affirmer que leur conception de la royauté est née de cette révolte²⁴.

Les rois traditionnels gouvernaient donc avec une contrainte minimale, à l'exception des abus administratifs commis par les fonctionnaires, qui seront abordés au chapitre

VIII. Le système fiscal qu'ils ont établi n'apparaît pas comme une exploitation, mais comme la partie de ses biens et de ses récoltes que le rituel décrété doit être confiée à l'autorité sacro-sainte qui reliait les deux mondes, afin que l'ordre puisse être maintenu dans l'univers et que la nature continue d'être fructueux.

En fait, la réalité historique est moins sublime: cet ordre de choses presque divin a dû commencer à dégénérer dès le début. La description donnée ci-dessus reflète une situation idéale qui n'a pas toujours été réalisée en raison de la nécessité d'une administration dépendant d'une armée de fonctionnaires. Mais, dans les deux cas, l'évolution du système n'a jamais donné lieu à une révolution. Le Ghana a probablement connu le règne d'une dynastie corrompue entre le sixième et le huitième siècle. Kati raconte une révolte extrêmement violente des masses contre elle. Les membres de cette dynastie ont été systématiquement massacrés. Pour l'effacer complètement, les rebelles sont allés jusqu'à extraire des fœtus du ventre des femmes de la famille royale. Pourtant, cela ne constituait pas une révolution, car la monarchie elle-même n'était pas éliminée;

La filiation était matrilineaire: l'empereur Kanissa-g, contemporain du prophète Mahomet (VI^e siècle), avait choisi comme capitale non pas le Ghana mais Koranga, la ville natale de sa mère.²⁵

La pratique du matriarcat depuis le début dans la succession royale est un argument important contre ceux qui soutiennent la théorie selon laquelle le Ghana aurait pu être fondé par les Sémites, car ces derniers ne reconnaissent que la filiation patrilinéaire.

Quelle que soit notre attitude actuelle vis-à-vis de cette métaphysique des positions sociales, cette ontologie, pendant plus de deux mille ans, elle a régné de manière absolue sur les esprits et les consciences de nos ancêtres: elle explique, dans une certaine mesure, leur échec ou leur succès face aux tâches de civilisation. C'est pourquoi il ne peut pas être un facteur trop mineur dans l'explication historique; nous ne pouvons manquer de l'envisager.

Séparation des profanes et religieux

Dans l'antiquité païenne, comme dans l'Afrique traditionnelle, les pouvoirs séculiers et religieux ont longtemps été identifiés l'un avec l'autre. En raison du christianisme et de l'islam, ils ont été séparés

les deux lieux, en ce sens que le roi n'effectuait plus de services religieux même lorsque, avec l'Epin le Bref, il redevenait sacro-saint. En Arabie, l'Islam a effacé de l'esprit du peuple le souvenir même du sabaïsme: un nouvel ordre religieux, qui semblait émerger de l'absolu, se confondait avec le séculier dans l'organisation sociale. Le régime des califats a rapidement évolué vers une monarchie théocratique. Plus de roi sabéen végétant, comme un fossile, à côté de la Kaaba. Cela obtiendrait dans tous les royaumes arabes, d'Egypte, d'Afrique du Nord et d'Espagne. En Afrique noire, l'ordre social est resté pratiquement tel qu'il était avant l'islamisation; mais dans ces endroits où le peuple et le roi se sont islamisés, un fait particulier est apparu. Le roi n'exerçait plus de religieux

fonction; il était progressivement secularized, et a été vu maintenant seulement comme un simple gouverneur temporel du pays. Il n'était pas comme ces bâtisseurs d'empire islamique, propagateurs de la foi qui se sont imposés comme rois après la conquête d'un pays, devenant ainsi des êtres sacrés unissant les deux pouvoirs en eux-mêmes.

Il n'était plus un prédicateur; l'auréole de sainteté qui l'entourait allait progressivement tomber sur les épaules des représentants de la religion étrangère (un clergé musulman d'origine populaire), alors que lui, le roi, symbolisait de plus en plus le séculier avec ses implications de coercition et d'administration. impositions. Sous l'influence de la religion, il serait progressivement discrédité et considéré comme l'incarnation même de Satan. Qu'est-ce qui avait créé sa force spirituelle, était

religion traditionnelle; qui, avec la cosmogonie, justifiait sa place dans la société. Lorsque ceux-ci seront vaincus par la religion «étrangère», le même sort arrivera aux institutions auxquelles ils ont donné naissance.

Si cette analyse est correcte en ce qui concerne le roi qui a conservé sa religion et a régné sur un peuple islamisé (par exemple les Darnels de Cayor), et si elle est fondamentalement correcte dans le cas

o ceux
comme Sonni-Ali (1464) dont la conversion n'était qu'un

formalité, elle s'avère insuffisante dans le cas de prophéties comme les elliculeurs du Sénégal: El Hadj Omar, Hamadu Hamadu, etc., dont le précurseur était celui de l'histoire songhaï que l'on pourrait appeler Sa Majesté la plus musulmane Askia Mohammed, prince des croyants . Il a effectué un coup d'État en s'emparant du trône après avoir vaincu le fils de Sonni-Ali (Abubaker-Dau-March 3, 1493). Il a institué la dynastie des Askias, un terme d'étymologie peu claire. Il entretenait des relations amicales avec le clergé musulman et les savants de Tombouctou; contrairement à Sonni-Ali, il gouvernait en les utilisant, demandant leur avis sur toutes les décisions importantes. En protégeant les croyants, il a gagné leurs louanges. On peut presque le comparer au roi Clovis, protégé par l'église romane.²⁶ Il fit un célèbre pèlerinage à La Mecque, accompagné de 1500 hommes (500 calvaires et 1 000 Infanterie). Il emporta avec lui une partie du trésor de Sonni-Ali, 300 000 pièces d'or qui avaient été stockées chez le prédicateur Amar. A son arrivée, il a également fait l'aumône des villes de La Mecque et de Médine et a acheté à Médine un manoir qui devait servir d'auberge aux pèlerins du Soudan. Ce manoir devait être grand, car le coût d'entretien s'élevait aussi à 000 pièces d'or. Afrique

Donc ouvert ses des portes à interna-
vie internationale à travers ses rois musulmans.

En Terre Sainte, les Askia rencontrèrent le quatorzième calife Abasside d'Égypte (avril 1479 - septembre 1497) et lui a demandé de le désigner comme son représentant au Soudan. C'était à une désignation purement spirituelle. Le calife accepta, demandant à l'Askia pendant trois jours d'abandonner son pouvoir, mentalement parlant, et de revenir le voir. Cela fut fait et l'Askia fut solennellement proclamée par le calife son lieutenant spirituel dans les pays noirs. Il a reçu pour cela une casquette et un turban qui ont fait de lui le délégué de l'Islam. Était-ce une manière de regagner l'autorité morale que les rois africains avaient perdue depuis leur islamisation?

Ou était il une profondément reli-
acte jeux? Quoi qu'il en soit, l'Askia à son retour entreprit la

première guerre sainte importante menée par un souverain noir. L'ennemi était l'empereur Mossi Nasere (août 1497-août 1498). L'Askia remplissait toutes les conditions religieuses pour donner à son entreprise un caractère sacré.²⁷

Askia Mohammed était le monarque dont l'attitude coïncidait avec l'achèvement de l'islamisation de la monarchie Songhaï. Avant lui, un roi comme Sonni-Ali avait tenté de résister: il avait, sans aucun doute, tenté d'endiguer l'inondation musulmane qui, à ses yeux, devenait trop grave. Sa dureté envers le clergé de Tombouctou, sa manière de pratiquer l'islam, auquel il s'est théoriquement converti, doivent être considérées comme des gestes de légitime défense. Vu sous cet angle, sa conduite semble très cohérente, plutôt que de refléter un tempérament «sanguinaire». Les termes dans lesquels le *Tarikh es Soudan* les juge les deux monarques sont significatifs. L'auteur, un fervent musulman, a déclaré à propos d'Askia Mohammed:

C'est ainsi que Dieu délivra les musulmans de leur angoisse; il a utilisé le nouveau prince pour mettre fin à leurs malheurs et à leur inquiétude. Askia Mohammed a fait preuve, en effet, du plus grand zèle pour renforcer la communauté musulmane et améliorer le sort de ses membres²⁸.

En revanche, il a dessiné un portrait très défavorable de Sunni-Ali:

Quant à ce maître tyrannique, ce méchant infâme. . . c'était un homme doté d'une grande force et d'une énergie puissante. Maléfique, licencieux, injuste, oppressif, assoiffé de sang, il a fait périr tant d'hommes que Dieu seul connaît leur nombre. Il persécuta les savants et les pieux en menaçant leur vie, leur honneur ou leur réputation.²⁹

Sonni-Ali ne manquait pas d'excuses. La raison qu'il a invoquée pour le massacre de certains savants de Tombouctou était qu'ils étaient «les amis des Touaregs, leurs courtisans, et qu'il était donc contre eux».

Ainsi, comme cela a été mentionné, sa conversion était très

relative, si l'on en croit le *Tarikh es Soudan*, qui le considérait comme un monarque qui faisait la lumière sur la religion. Il avait coutume de remettre au soir ou au lendemain ses cinq prières obligatoires; quand il a décidé de les dire, il s'est simplement assis, a fait plusieurs gestes en nommant les différentes prières, puis leur a dit comme s'il s'agissait de personnes: "Maintenant divisez

tout ça parmi vous, puisque vous vous connaissez

³¹
tellement bien."

La lutte pour le pouvoir politique contre l'Islam par le clergé indigène cherchant à le discréditer a coloré toute une période de l'histoire africaine. Elle a été caractérisée au Sénégal par l'exode des marabouts de la ville de Koki dans la région de Luga Linguere (entre Dakar et Saint Louis) vers la presqu'île du Cap-Vert. Cet événement a eu lieu sous le règne du Daniel Amari N'Gone Ndella (1791-1810). Le mépris entre les pouvoirs séculiers et religieux était réciproque. Les marabouts, en particulier ceux qui ne faisaient pas partie de la cour, qui n'étaient pas responsables de la défense mystique de la dynastie par l'établissement des grigris et par d'autres moyens, n'ont fait aucun mystère de leur dédain pour tout ce qui est mortel ici sur terre. Le roi non islamisé était un autre «Kaffir», un infidèle pour eux. Et comme ils étaient souvent de sang noble, et donc imprégnés de la même fierté que le reste de l'artiste, ils prêchaient souvent la désobéissance civile, exactement comme saint Paul prêchait contre le culte de l'empereur. C'est pourquoi les marabouts de Koki ont été persécutés et contraints d'aller s'allier aux Lebous de Dakar. Il est intéressant d'analyser le type d'autorité qu'ils mettront en place sur la péninsule du Cap-Vert après le succès de leur révolution.

La «République» Lebou

// ne serait pas en dehors du cadre de notre sujet principal - le sens de la royauté - pour nous d'examiner la nature

de ce nouveau pouvoir qu'on a appelé à tort une «république». Pour ce faire, il est indispensable de retracer la genèse des événements et de retourner au village de Koki-Diop.

On ne peut pas être certain des origines des Diop elan, car, dans l'état actuel des recherches, il est difficile de retracer leur migration à travers l'Afrique en s'appuyant par exemple sur des noms totémiques. Il ne fait cependant aucun doute que certains Diops se trouvaient en Nubie (cf. carte des migrations). Étaient-ils des pêcheurs sur le fleuve Sénégal? *Thiubolo* signifie pêcheur à TUculor et Peul. Et c'était l'occupation des Diops à Futa-Toro. Compte tenu de l'idée que les Africains aiment se faire de leur naissance, une origine aussi modeste provoquerait l'indignation des Diops de Cayor qui ne considéraient les Diops du fleuve que comme un noyau isolé, réduit à la dépendance de la majorité Thenlor. Cela étant, ils arrivèrent dans cette zone déjà islamisée et fondèrent tous les villages du Sénégal appelés Koki: Koki-Diop, leur patrie près de Luga, KakiKad, Koki-Dakhar, Koki-Gouy (les seconds mandats des trois derniers noms désignent les espèces d'arbres qui poussaient autour de chaque village). Nous verrons plus loin qu'il existe de nombreux indices d'un lien entre Koki et Kukia, ce dernier mot faisant référence à une ville historique sur le Niger en aval de Gao. Dans ce cas, il faudrait se tourner vers le Dernier pour trouver l'origine des Diops, dont quelques-uns au plus auraient fait escale à Futa. En tout cas, les Diops de Koki faisaient partie des Domisokhnas (clergé musulman d'origine noble ou distinguée).

Le premier chef de l'Etat de Lebou, Dial Diop, était le fils d'un des marabouts qui avait émigré de Koki. Il a été nommé, après la victoire, malgré son origine étrangère, car c'est lui qui a osé diriger la résistance, l'organiser dans les murs de la péninsule, et tenir tête au Cayorian Damel dont les manœuvres et l'état d'esprit l'ont très bien savait et, contrairement au Lebou, n'a pas été intimidé par. Cela rend clair un fait capital, qu'il faut absolument souligner

afin de clarifier l'histoire politique de la péninsule. Par une confusion désormais habituelle, la famille Diop régnante est devenue analogue à la population générale et considérée comme étant Lebous. Mais nous avons montré que les Diops étaient originaires de Koki. Les Lebous sont un groupe à mi-chemin entre les Wolofs et les Serers. Ils sont plus proches de ces derniers, dont ils partagent les noms ethniques: peste, Faye, Ngom. Ils ont la même tradition et pratiquent les mêmes libations. Ils sont du même type ethnique. L'homogénéité des noms totémiques au sein d'un groupe humain rarement croisé en Afrique permet aux Lebous et aux Serers, ainsi qu'aux Wolofs, d'être certains que Diop n'est pas un nom typique de Serer-Lebou.

Après avoir clarifié ce point de l'histoire, passons à l'analyse de la forme de pouvoir établie. Ce n'était pas un pouvoir républicain, comme le disent tous les manuels. Il serait en effet difficile d'imaginer une république où le pouvoir passait de père en fils au sein d'une même famille depuis son origine jusqu'à nos jours:

Composez Diop, 1795-1815, Matar Diop, son fils, 18 15-1836.
 A la suite d'un différend sur une extradition qu'il refusa d'accepter, les Français intervinrent et, après de longues négociations, réussirent à le remplacer par son cousin Elimane Diop, 1830-185 Mornar Diop, fils de Matar Diop, était son successeur, 1852. - 1855; Demba Fall Diop, un descendant de Dial Diop, accéda alors au trône, 1855-1861; les Français occupèrent définitivement la péninsule pendant son règne. Dès lors, ils surveillent de près la succession au trône, essayant toujours de la faire occuper par le Diop qui leur est le plus favorable. Les choses ont continué ainsi jusqu'à l'époque du Seringe El Hadj Ibrahima Diop, chef des Lebous au début de ce siècle.

Lorsque les marabouts sont arrivés de Koki, la majorité des Lebous n'étaient pas islamisés, tout comme les Serers actuels. Ce n'est qu'au début du XXe siècle qu'il y eut conversion massive des populations de l'intérieur, provoquée par Ahmadu Barnba et El Hadj Malik Sy. Ce sont donc les Diops qui ont islamisé les Lebous et institué leur gouvernement.

ment, une monarchie théocratique identique en tout à celle fondée sur le fleuve Sénégal par les Tuculors en 1776.

caractérisé par l'existence d'une dynastie, comme dans toutes les monarchies; il est théocratique et musulman, en ce que son seul code de lois est le Coran. Il ne faut pas oublier qu'après l'islamisation, les cadis des empires du Ghana, du Mali et du Songhaï ont rendu la justice en stricte conformité avec les lois du Coran; le régime de Dakar, donc,

était non plus républicain que la gouverne-
de ces empires. Le «roi» avait le même caractère que les sultans de l'Orient arabe: il réussit à nouveau **dans** unissant en lui le temporel et le religieux.

AFRIQUE MONARCHIQUE ET TRIBALE

Les Africains n'ont donc jamais connu une république laïque, même si les régimes étaient presque partout démocratiques, avec un équilibre des pouvoirs. C'est pourquoi chaque Africain est dans son cœur un aristocrate caché, comme tout bourgeois français l'était avant la Révolution. Les réflexes plus profonds de l'Africain d'aujourd'hui sont plus étroitement liés à un régime monarchique qu'à un régime républicain. Riches ou pauvres, paysans ou citadins, tous rêvent d'être un petit ou un grand seigneur plutôt qu'un petit ou un grand bourgeois. La qualité de leurs gestes et attitudes, leur manière de voir les choses, quelle que soit leur caste, est seigneuriale et aristocratique contrairement à la «mesquinerie» bourgeoise. Il y a encore une distance de révolution entre les consciences africaines et occidentales, en termes de comportement instinctif. Ces séquelles de l'aristocratie n'auraient disparu que si l'Africain, au cours de son histoire, était devenu responsable de son propre destin dans le cadre d'un régime républicain. La colonisation occidentale, même républicaine, ne pouvait pas changer ces faits. Cela explique également pourquoi de nombreux Noirs s'adaptent parfaitement aux mœurs de l'aristocratie britannique. Il est difficile de retracer à ce facteur une certaine approche esthétique du Noir,

bien que cela semble être un trait important du caractère africain.

Ce jugement, contrairement à ce que l'on pourrait penser, est applicable à toute l'Afrique noire, à des degrés divers. Dans la période précoloniale, tout le continent était en effet couvert de monarchies et d'empires. Aucun endroit où vivait l'homme, même dans la forêt vierge, n'échappait à l'autorité monarchique.

111

reconnaissent que tous les peuples vivant sous le même régime politique n'ont pas le même niveau culturel. Certaines populations éloignées vivaient encore dans une organisation clanique à peine ébranlée ou libéralisée, alors que les nombreux habitants des villes étaient détribalisés. Les empires du Ghana, du Mali et de Songhaï en sont un exemple frappant. On peut en effet opposer, sur la base des documents restants (Al Bakri ou Khaldun), la vie urbaine grouillante de Tombouctou, Gao, Ghana, Djenné ou Mali, qui ne contenait que des individus isolés, avec la vie collective qui prévalait encore les clans périphériques des régions aurifères au sud-ouest, situées sur le Haut-Sénégal, et même plus au sud, où la détribalisation commençait à peine. Selon Idrisi,

Des Noirs qui se promenaient totalement nus, se mariaient sans dot, et étaient de prolifiques chèvres et chameaux avec des visages tatoués, vivaient à l'ouest du Mali. Les autres habitants du Ghana, plus développés, se sont livrés à la chasse aux esclaves dans cette région, qui devait couvrir une partie de la Basse-Guinée et la partie sud de l'actuel Sénégal.³³

Ces clans et tribus étaient en tout point comparables à ceux qui vivaient aux frontières de l'Empire romain au moment de son déclin et de sa chute, lorsque les Romains *étaient* déjà complètement détribalisés. Telle était la condition politico-sociale à l'époque où l'Afrique rencontra l'Occident au début des temps modernes (XVI^e siècle).

Ce qui est arrivé ensuite? Les Africains ont progressivement perdu leur capacité à décider de leur propre destin. L'autorité fédératrice locale a été dissoute, ou en tout cas diminuée et rendue

impuissant. L'évolution interne a par conséquent été déséquilibrée. Dans les villes où la détrihalisation avait déjà eu lieu, un retour dans le passé était hors de question: les individus continueraient à être unis par des liens sociaux. Mais là où l'organisation cliquante prédomine encore, là où les limites sociales sont encore déterminées par le territoire du clan ou de la tribu, il y aura une sorte de repli sur soi, une évolution à l'envers, une rétribalisation renforcée par le nouveau climat d'insécurité. La vie collective a de nouveau pris le pas sur la vie individuelle. Mais, comme il pouvait bien l'imaginer, de tels clans étaient loin d'être aussi primitifs qu'on aurait pu le croire: ils n'étaient pas sans les séquelles de l'époque impériale antérieure. Ils étaient déjà développés et complexes. C'est pourquoi les ethnologues, à leur immense surprise, mais sans exception, découvrent toujours en eux des traditions qui ne correspondent pas à ce stade de l'organisation sociale, mais qui sont plus avancées; ils n'hésitent souvent pas à attribuer cela à un phénomène de dégénérescence, à supposer que ces populations, vivant aujourd'hui dans des conditions si primitives une

état, avait dans le passé connu une grande période oubliée. Nous avons essayé ici de montrer comment ils ont atteint ce point.

En tout cas, les vestiges monarchiques étant moins proéminents dans la vie clanique, on peut procéder à ces conclusions partielles qui ont une certaine signification morale et sociale. Nous pouvons certainement voir qu'il y avait une Afrique monarchique et une Afrique tribale. Si l'on essayait d'énoncer les facteurs favorisant l'évolution dans un sens ou dans l'autre, il faudrait reconnaître que le spiritisme africain, que nous avons déjà évoqué, et l'aristocratie au sein de l'Afrique monarchique étaient des facteurs psychologiques et intellectuels défavorables à une évolution socialiste. Mais l'Africain était un collectiviste aristocratique: tout ce qui précède souligne ce qui sépare son attitude de celle d'un collectiviste prolétarien. À la lumière de sa vie politico-sociale, sa solidarité était seigneuriale; malgré cela, il ne répugnait pas à partager; les réflexes d'accumulation de la richesse matérielle

malmené très léger en lui. Par conséquent, son matérialiste

les habitudes favorisaient plutôt une évolution socialiste.

L'Afrique tribale avait les mêmes caractéristiques, à cette exception près, que le facteur aristocratique et monarchique était presque totalement absent; Le collectivisme maniaque était prolétarien. La justice était aussi plus immanente au sein du clan: la politique répressive

- l'appareil était devenu moins écrasant, sans toutefois atteindre le même degré de dépérissement que dans les tribus et clans conçus par Engels.

De telles données témoignent d'un type de développement original.

ORIGINE DU RÉGIME CONSTITUTIONNEL TI-IF

En analysant la signification de la royauté, nous avons passé en revue les cas des rois traditionnels, des rois islamisés et des rois non islamisés émigrés. Nous avons également analysé le contenu des constitutions. Le moment est venu de suggérer ce qui a pu les amener. De nombreux faits nous amèneraient à alimenter qu'au début le pouvoir royal, sacro-saint, était absolu. L'idée généralement acceptée de la royauté africaine ne permet pas de supposer qu'au tout début, son autorité aurait pu être limitée par une sorte de système constitutionnel. En revanche, il n'est pas concevable que cette autorité ait pu être exercée de manière abusive, compte tenu de son caractère religieux. Mais au sein de la cour royale, le design et la spontanéité jouent tous deux un rôle, chacun commence à servir dans le cadre de sa propre profession; une tradition est née, s'est renforcée, et a finalement pris racine avec les idées que la noblesse guerrière, liée au développement de la monarchie, avait envers le travail manuel. Ce dernier était plutôt méprisé, par rapport à l'appel militaire. Il n'aurait donc pas été possible, au Stan, qu'un prince, dans le cadre de la vie à la cour, se voit confier un travail de caractère manuel: l'écuier, le bourreau, le chef ostler, le gardien de la

le trésor, etc., ne pouvait pas être des nobles. Car les nobles, lorsqu'ils ne se battent pas, s'adonnent à leur oisiveté ou pratiquent des sports, des jeux d'adresse et de courage, de chasse ou de yote (un jeu d'échecs local impliquant la stratégie). Ces premiers professionnels, par caste, ont été les précurseurs des futurs ministres du gouvernement,

dont les fonctions, compte tenu des émoluments impliqués, sont rapidement devenues héréditaires. Par ce mécanisme naturel, il a fonctionné comme si chaque caste, dès le départ, avait été appelée à désigner son propre représentant à la cour. Ça n'existe pas. Le système n'est pas né de l'idéalisme. Seule une apparence trompeuse peut conduire à de telles conceptions: elle est née de la réalité locale basée sur le système des castes, la division du travail.

Mais, avec le temps, le conseil ainsi constitué devait prendre de l'importance, par la dialectique même des relations sociales. Aucun texte, aucune tradition n'oblige le roi à suivre ses conseils: il le fait d'abord volontairement pour gouverner plus sagement; puis, il y fut de plus en plus forcé, par l'effet d'une nécessité sociale interne. Les hommes libres, en particulier les grands du royaume, représentés par le Premier ministre, firent bientôt sentir leur poids, limitant discrètement mais efficacement le pouvoir du roi. En réalité, cette limitation ne s'étendait partout qu'à l'arrêt des abus. Le Premier ministre était celui qui pouvait engager la procédure qui, à Cayor par exemple, conduirait à la destitution du roi, si celui-ci était en désaccord avec lui, c'est-à-dire avec le peuple; si, en fait, il cessait de gouverner sagement.

Cette manière de concevoir la genèse des constitutions monarchiques est confirmée par la tradition au sein des tribunaux des marabouts africains. Les membres des masses, souvent de leur propre initiative, sans avoir été spécifiquement désignés comme devant les tribunaux des chefs temporels, exercent des activités liées à leur profession. Si cela s'avère satisfaisant, ils sont au bout d'un certain temps dûment nommés, confirmés dans leurs fonctions, sans que cela n'assume cependant un caractère familial héréditaire. Cette

c'est ainsi que cela s'est passé avec Amadu Bamba, le fondateur du muridisme au Sénégal, avec son frère Chcikh Anta, avec Cheikh Ibrahima Fall, au cours des cinquante dernières années. L'identité des apparences de la vie des chefs temporels et spirituels n'était pas sans inconvénients pour ces derniers. Le gouvernement français pensait souvent que derrière la façade religieuse se cachaient des ambitions temporelles de pouvoir. En conséquence, Amadu Bamba a été déporté au Gabon pendant sept ans et Cheikh Anta au Soudan, à Segou, d'où il n'est rentré qu'en

1935, après intervention du député Galandou Diouf.

Fustel de Coulanges a tout à fait raison de mettre en garde les chercheurs historiques contre l'erreur d'imaginer le passé en termes de présent. Mais tous les développements antérieurs relatifs à la stabilité des sociétés africaines, montrent que le danger d'aventures intellectuelles est dans ce cas négligeable.

COURONNE DU ROI ET VIE À LA COUR

Dans la mesure où l'histoire africaine, jusqu'à présent, s'est cantonnée à une succession monotone de dates et d'événements, sèchement relatés, il nous a paru important d'essayer de se représenter la couleur locale du passé, avec un maximum d'intensité, en s'appuyant néanmoins très étroitement sur la documentation disponible.

Songhai

Dans l'état actuel des recherches, nous ne savons pratiquement rien des rites d'intronisation des *Magha* du Ghana. En revanche, nous pouvons retracer les détails de ce rituel pour Songhaï. L'Askia avait un trône en forme d'estrade, peut-être inspiré de ceux d'Orient; quoi qu'il en soit, son existence ne fait aucun doute. Lorsque les frères d'Askia Mussa ont formé une coalition pour le combattre et le tuer, ils sont tous rapidement revenus pour s'emparer du trône. Le Chaa-karma Alou

trouva le Kormina-Fari déjà sur le trône: un bref combat sanglant s'ensuivit, aboutissant à la mort d'Alou et à l'avènement du Kormina-Fari, qui n'était autre que Mohammed Benkan.³⁴ Il devait ainsi son accession au soutien vigilant de son frère Otsmfm-Tinfiran.

Lors de la cérémonie de couronnement, tout un groupe de personnes, toutes également portant le burnous, entoura le roi jusque dans la salle du trône, en procession solennelle: -3-S ils étaient les *sourna*, parmi lesquels Amar, poursuivi par les fils de Benkan, s'était caché déguisé, s'habillant comme eux d'un burnous.³⁶ L'intronisation fut suivie de jurons. Les généraux, les soldats, tout le peuple, même le clergé, ont dû prêter serment sur le Coran de fidélité et d'obéissance au nouvel Askia. Il semble même que cette cérémonie était plus importante que

la réel intronisation, car il obligatoirement a eu lieu à chaque nouveau règne, alors qu'il n'était pas rare que les Askia soient investis de pouvoir dans une petite ville périphérique où, selon toute vraisemblance, il n'y avait pas du tout de trône. Le roi devait être présent à la prière du vendredi, qui était dite en son nom. Il y a des indications que ce serment n'était pas purement une question de forme, et que les masses populaires, dans la mesure où elles étaient de fervents croyants, se sentaient vraiment liées par lui.

En effet, l'Askia Ismael pensait que l'hémorragie qui l'avait frappé à son avènement était due au fait qu'il n'avait pas respecté le serment de fidélité qu'il avait prêté sur le Coran à son frère, Askia Benkan. Les audiences royales à Songhaï étaient strictement réglementées; chaque haut dignitaire avait une place fixe dans l'Assemblée, correspondant à son rôle officiel: chacun avait aussi son uniforme et son insigne distinctifs. Après la mort du Dendi-Fari Sinbalo, Askia Daud a donné ce titre au Koi Kamkoli, mais il lui a fait enlever l'insigne de son uniforme et lui a permis de ne porter que la coiffe officielle lors des réceptions. Il faut en déduire que sa nomination n'était pas permanente. Lors d'une audience peu de temps là-

après, l'Askia a affirmé avoir consulté le Tout-Puissant afin de savoir qui il devrait nommer pour diriger le peuple de Dendi, et a nommé Ali Dudo, qui avait vraisemblablement reçu l'approbation divine. Dans l'Assemblée siégeant alors devant le roi, Kamkoli était à la place du Dendi-Hari; il nota poliment, mais fermement et dignement, l'hypocrisie d'Askia Daud, puis quitta la place du Fart pour prendre celle du Kai. Bien sûr, le roi avait encore plus d'insignes et d'emblèmes qui lui étaient dûment enlevés s'il était déposé par un coup d'aat, ce qui est arrivé à Askia Ishaq.³⁸ Askia Mohammed a reçu du calife abbéside Mula'ay Abbas un turban, un calotte verte et un sabre à porter autour du cou. Depuis qu'il a inauguré le règne des Askias, ces objets ont ensuite été ajoutés à l'insigne royal,

étain-torri, qui a fait de l'Askia le maître de la terre.

L'empereur du Ghana, en plus de sa couronne qui ressemblait plus à un diadème, avait plusieurs bannières et un seul drapeau, selon Idrisi.

L'uniforme du Fart devait comprendre une tunique à double queue et un turban. Après la mort de Fari Abdallah, c'était la tenue, correspondant apparemment à ses fonctions, qu'Askia Mussa donna à son frère Ishilq; la Farina, du moins de certaines régions, avait droit à un tambour. Lorsqu'en 152.4 l'Adiki-Farma Bella, le neveu d'Askia Mohammed, fut nommé Binka-Farma, il eut droit à un tambour, dont tous ses autres frères étaient envieux. le *Tarikh es Soudan* note que la position ainsi occupée dans la hiérarchie gouvernementale était très élevée. Quand ses frères ont menacé de casser son tambour le jour de son arrivée à KAgHo, Bella a eu une réaction de défi très africaine.

Le cérémonial de la vie de cour était très strict et semble, à quelques variantes près, avoir été le même dans toute l'Afrique noire. En approchant du roi, il fallait couvrir son

la tête avec de la poussière, en signe d'humilité. Le chef, en Afrique, est par définition celui qui ne doit pas élever la voix: son rang et sa dignité l'obligent à parler très doucement, qu'il soit spirituel ou temporel. Ainsi, les Mansa du Mali, comme les Askia, et les marabouts actuels, avaient tous leurs hérauts qui transmettaient de manière audible à l'assemblée les paroles du chef. Le héraut de Songhaï s'appelait le Wanado. A l'écoute des ordres du roi, même lorsqu'il n'était pas présent, il fallait rester debout, à condition d'avoir reconnu son autorité.⁴² C'est ainsi qu'Otsmane a dû agir envers Askia Mussa, quand il a finalement reconnu temporairement son autorité, après avoir été sermonné par sa mère. » « Évidemment, on a aussi mis la tête à nu en présence du roi. Dans les monarchies africaines traditionnelles, le roi seul portait une coiffure dans les premiers temps, comme c'était le cas avec le pharaon d'Egypte; même l'héritier présumé du Ghana, le neveu de l'empereur, ne portait rien sur la tête en sa présence.

Askia Benkan (Bunkan) était celui qui embellissait la vie à la cour de Songhaï:

Le prince a maintenu la royauté de la manière la plus remarquable; il la rehaussa, l'embellit et orna sa cour de plus nombreux courtisans qu'auparavant, vêtus de tenues plus somptueuses. Il augmenta le nombre d'orchestres et de chanteurs des deux sexes et prodigua plus de faveurs et de cadeaux. Pendant son règne, la prospérité se répandit dans tout son empire et une ère de richesse commença à s'établir. "

Selon Kati, Bunkan se faisait confectionner des vêtements en tissu, parait ses serviteurs de bracelets en métaux précieux et allait accompagné de batteurs dans des canoës. Il a présenté la trompette (*fotorifo*) et le tambour aux tons profonds (*gabtanda*). Avant lui, ces deux instruments étaient la possession exclusive du roi de l'air. La literie en soie était habituellement utilisée.⁴⁵

Comme on peut le voir dans ce qui suit, le luxe de Songhaï est entré en véritable déclin, par rapport au Ghana et au Mali. Ce

expliquerait la déception de Djuder et Leo Africanus à leur arrivée à Kaoga.

La musique de cour était polyphonique, comme la musique des griots et des murides d'aujourd'hui. D'autre part, il y avait le chanteur principal (*debekat* en wolof) et le chœur (*avukat*), dont la composition peut varier. Dans les cours des chefs temporels, les chanteurs étaient de sexe différent, mais chez ceux des marabouts, ils ne pouvaient être que des hommes.

En 1706, avant l'époque des Askias, les insignes du roi de Kaoga, selon Al Bakri, étaient constitués d'un sceau, d'une épée et d'un Coran, qui auraient tous été envoyés par le souverain omeyyade. d'Espagne: la dynastie s'étant déjà islamisée, le roi a toujours été musulman. Kaoga à l'époque était composé de deux villes, le quartier du roi et un quartier musulman. Le roi s'appelait alors le Kanda, qui rappelle la Nubie.

Les gens vêtus d'un pagne et d'une veste de peau ou d'un autre tissu, dont la qualité dépend des moyens de l'individu. << Ils ne s'étaient pas encore islamisés et suivaient les croyances traditionnelles. Pendant que le roi prenait ses repas, un tambour était battu, toute activité urbaine s'est arrêtée et des danseuses noires en perruques ont dépeint des scènes de danse autour de lui. À la fin du repas, ses restes ont été jetés dans la rivière: un autre battement de tambour a informé la ville, qui a repris son activité, et les courtisans qui étaient présents Telle était la couleur locale de la vie à la cour à l'époque des Kandas, selon Al Bakri.⁴⁷

Cayor

L'intronisation du Darnel de Cayor, à l'exception du côté religieux secret de celui-ci, était plutôt rudimentaire. Le peuple s'est rassemblé, faisant un énorme tas de sable (dans ce pays plat) au sommet duquel le roi allait être intronisé, comparativement à *une*

Roi franc étant élevé sur un bouclier. C'était son élévation

au-dessus des autres, son rang élevé, ainsi rendu tangible par la construction d'un trône de sable. Son insigne distinctif était un grigri circulaire sur la cheville gauche: *réservoir ndombo'g*; à l'origine, il semblerait que ce soit une bague: *réservoir latn'u*. D'où,

laman, l'héritier, le propriétaire foncier, à Serer, et *lam Coro*, l'héritier du Toro à Tuculor. Sous Darnel Melo Tcnda de Cayor, dont le règne était heureux, la capitale provisoire de «Maka» était éclairée par des pots de graisse dans lesquels plongeait une étroite bande de tissu pour servir de mèche. Ils étaient placés à chaque coin de rue.

Ghana

Au Ghana, le luxe évident à la cour, tel que les documents nous permettent de le reconstituer en détail, n'a d'égal que celui de l'époque égéenne. L'empereur, son héritier présumé, les notables ruisselaient littéralement d'or. Les pages, les chevaux et les chiens du Tunkara en étaient également couverts. Les gens vivaient littéralement dans l'or, comme le montre un passage d'Al Bakri sur les audiences du roi qui s'appelaient à la fois Tunkara et Kaya-Magan. Selon lui, seuls le roi et le fils de sa sœur, c'est-à-dire le neveu qui est l'héritier présumé, étaient autorisés à porter des vêtements sur mesure. Tous les autres pratiquant la même religion que les Tunkara - c'est-à-dire la tradition - portaient des pagens de coton, de soie ou de brocart, selon leurs moyens. Les hommes étaient rasés de près et les femmes se rasaient la tête. Le roi' La têtère était faite de plusieurs bonnets dorés enveloppés dans des matières en coton très délicates. Lorsqu'il tenait une audience pour le peuple, pour entendre leurs doléances et y remédier, il s'assit sur un trône à l'intérieur d'un pavillon autour duquel se tenaient dix chevaux caparaçonnés dans des matériaux d'or. Derrière lui, dix pages portaient des boucliers et des épées montées en or; les fils des princes de son empire se tenaient à sa droite, vêtus de magnifiques vêtements, leurs cheveux tressés entrelacés de fils d'or. Le gouverneur de la ville s'assit par terre devant le roi et, tous les fils des princes de son empire se tenaient à sa droite, vêtus de magnifiques vêtements, leurs cheveux tressés entrelacés de fils d'or. Le gouverneur de la ville s'assit par terre devant le roi et, tous les fils des princes de son empire se tenaient à sa droite, vêtus de magnifiques vêtements, leurs cheveux tressés entrelacés de fils d'or. Le gouverneur de la ville s'assit par terre devant le roi et, tous les fils des princes de son empire se tenaient à sa droite, vêtus de magnifiques vêtements, leurs cheveux tressés entrelacés de fils d'or.

environ, étaient les vizirs, c'est-à-dire ses ministres, dans la même situation. La porte du pavillon était gardée par des chiens d'excellente race qui ne quittaient presque jamais le côté du roi: ils portaient des colliers d'or et d'argent, auxquels pendaient des cloches des mêmes métaux. Le son d'un tambour (*deba*) fait d'un morceau de bois creux a annoncé l'ouverture de la session. Les gens accouraient, applaudissaient, versaient de la poussière sur leurs têtes et présentaient leurs griefs.

À travers la description de l'un des publics de l'empereur, nous avons une idée de la façon dont le Tunkara et sa suite étaient habillés, les insignes qu'ils portaient, comment les pages étaient armées, les femmes coiffées, etc. A côté de ces audiences, ou sessions royales de justice, communes au Ghana, à Mossi, au Mali et à Songhaï, il n'y a pas eu de balades à cheval moins générales dans la capitale. Le Tunkara, comme le Moro Naba, montait à cheval, suivi de toute sa cour, à travers les différents quartiers de la ville, aussi pour entendre les doléances de ses sujets et y remédier.

C'était, dans l'ensemble, le cérémonial de la cour du Ghana, car les documents nous permettent de le reconstituer.

Il faut ajouter que l'empereur, selon Al Bakri, vivait dans un château en pierre, entouré d'un mur. » Idrisi est encore plus précis: selon lui, l'empereur vivait dans un château fortifié, construit en iiz 6, orné de sculptures et des peintures, et des fenêtres en verre. Naturellement, Delafosse était réticent à accepter ce texte trop littéralement. "

Idrisi a écrit dans *I I so*; il était l'un des meilleurs géographes arabes de son temps. En Sicile, il a rédigé les premières cartes de navigation qui devaient être utilisées à l'époque moderne. Néanmoins, il est d'usage de souligner que dans sa «Description de l'Espagne et de l'Afrique», il raconte des faits sur ce continent sur lequel il n'était pas aussi bien informé qu'Al Bakri. Quoi qu'il en soit, il est difficile de croire qu'une géographie si scrupuleuse et réfléchie

pher inventerait de toutes pièces des détails aussi précis pour décrire le château.

Mali

Ibn Battuta qui a visité le Mali en 1351-1353, en dessous de Mansa Soleiman, a laissé un témoignage qui nous permet de recréer la couleur locale du public royal. Les jours d'audience, l'empereur était assis dans une alcôve qui avait une porte menant au palais: il avait trois fenêtres en bois recouvertes d'une feuille d'argent, et en dessous de trois autres ornées de plaque d'or ou de vermeil (ce qui nous amène à conclure que le palais avait au moins deux histoires). Ces fenêtres avaient des rideaux: un mouchoir aux motifs égyptiens, attaché à un cordon de soie, était glissé à travers la grille qui les protégeait les jours d'audience. Les gens étaient convoqués par des cornes et des tambours. Trois cents soldats portant des arcs et des javelots alignés en doubles colonnes de part et d'autre de la fenêtre dans laquelle devait se trouver l'empereur. Ceux avec les javelots étaient à l'extérieur et debout, tandis que ceux avec les arcs étaient assis devant eux, les quatre colonnes se font face. Deux chevaux sellés et bridés et deux béliers ont été amenés: une coutume qui rappelle le Ghana. Près de trois

cent sujets est allé regarder pour Pouvez-dja Mussa. Les ferraris, les émirs, le prédicateur (*khatib*), et les juristes sont arrivés et ont pris place, à droite et à gauche devant les soldats, dans l'espace entre leurs colonnes. Dugha, le héraut, se tenait à la porte, portant *zerdkhanan* vêtements: sur sa tête un turban à franges, typique du pays; lui seul a eu le privilège de porter des bottes ce jour-là; il avait une épée dans un fourreau d'or de son côté; et il portait des éperons, deux javelots d'or et d'argent avec des pointes de fer. Des soldats, des bureaucrates, des pages, des messufites et tous les autres,

est resté à l'extérieur, dans une large arbre-rue bordée. Chacun des ferraris était précédé de ses subordonnés portant des lames, des arcs, des tambours et des cornes en défenses d'éléphants. L'un des instruments de musique était le halafon, qui était fait de roseaux et de gourdes et était joué avec des baguettes. Chaque Ferrari avait un carquois de flèches dans le dos et un arc à la main; il était monté, et son subor-

des dinatcs, à pied et à cheval, se tenaient devant lui. Lorsque l'empereur arriva derrière la fenêtre, Dugha servit de porte-parole, transmettant les ordres, recouvrant les doléances et les soumettant au souverain, qui donna ses décisions.

Parfois, l'audience se tenait dans la cour du palais. Puis un siège recouvert de soie, monté sur trois niveaux, fut placé sous un arbre; ce trône s'appelait *ben-bi*. Un coussin était placé dessus et le tout était recouvert d'un parasol de soie en forme de dôme, avec un oiseau doré au sommet, aussi grand qu'un faucon. La Manca sortit du palais avec un arc à la main, un carquois dans le dos. Il portait un turban de tissu doré lié par des rubans dorés se terminant par des pointes métalliques plus longues qu'une paume de main, ressemblant à des poignards. Il portait un manteau rouge, de matière européenne: le *montenfes*. Des chanteurs marchaient devant lui, tenant dans leurs mains des vases d'or et d'argent; il avança lentement, suivit

étroitement par Trois cent armé soldats, et s'arrêtait de temps en temps. Avant de prendre sa place sur son siège, il faisait tourner une neige; puis les cors, les trompettes et les tambours sonnèrent dès qu'il fut assis. Une fois de plus, les deux chevaux et le bélier ont été amenés pour chasser la malchance. Dugha était à sa place habituelle près de la Manca; le reste des gens était à l'extérieur; les ferraris ont été appelés et la séance a commencé dans les conditions habituelles, comme au Ghana.

Lorsqu'en octobre 1559, Askia Daud battit la Marie du Mali, à la bataille de Dibikarala, il épousa sa fille Nara; elle vivait alors dans un luxe comparable à celui d'Hélène de Troie.

Elle était couverte de bijoux, entourée de nombreux esclaves, hommes et femmes, et abondamment fournie avec meubles et bagages. Tous ses ustensiles de ménage étaient faits de or: assiettes, bocaux, mortiers, pilons, etc. ^{je}

Evidemment, une illustration de l'histoire africaine est possible: il y a plus de documents qu'on ne le dit généralement. Ils nous permettent

reconstituer, parfois même en détail, sur une période de près de deux mille ans, la vie politique et sociale africaine. Nous savons comment les membres des différentes classes au Ghana, au Mali, Mossi, Songhaï et Cayor étaient habillés; ce qu'ils faisaient de leur temps libre, de leurs activités quotidiennes, etc. Nous savons quelles relations sociales ont régi la société, et donc le comportement de toute une société que nous pouvons vivement faire revivre sous nos yeux, même sur scène ou dans les films. La couleur locale serait authentique.

Cette description des différents aspects de la vie africaine sera étoffée dans les chapitres suivants par l'ajout de faits non moins abondants ou détaillés, concernant l'administration administrative, juridique et militaire, ainsi que la vie intellectuelle, et ainsi de suite. Au cours de ces développements, nous pourrions mieux voir les convergences et divergences entre elles et les sociétés européennes contemporaines de la période considérée.

REMARQUES

- I. En Ethiopie, tous les prétendants au trône ont été enfermés dans une forteresse, pour attendre la décision annoncée par le Premier ministre après délibération (Baumann).
- z. Tauxier, *Etudes Soudanaises: Le Noir du Yatanga* (Paris: Ed. Emile Larose, 1917), Bk. VII, 339-360.
3. Le témoignage de Cada Mosto le confirme (1455).
4. Al Bakri, *Description de l'Afrique septentrionale* (trans. Slane) (Algiers: Typographic Adolphe Jourdan, 1913), pp. 327-330: «Description de Ghana et moeurs de ses habitants».
5. Ibn Khaldun, op. cit., p. 150.
6. Al Bakri, op. cit., pp. 327-328.
- sept. Cf. Diop, *L'Unité culturelle de l'Afrique noire*, esp. ch. III.
8. Ibn Khaldun, op. cit., p. 11 i.
9. Ibn Battuta, op. cit., pp. 13-15.
- io. Sidi, *Tarikh es-Soudan* (trans. O. Houdas) (Paris: Ed. Ernest Leroux, 1900), ch. XVIII, p. 184. (Réimprimé par A. Maisonneuve, 1981.)
- ii. *Idem.*, p. 185.

- 1a. Mahmood Kin, *Tarikh el-Fettach* (Trans. O. Hondas et M. De-
lafosse) (Paris: Ed. E. Leroux, 1913), ch. XIV, p. 274. (Réimprimé par
A. Maisonneuve, 1981.)
13. Ce terme doit être compris comme signifiant les femmes de la classe des esclaves qui étaient légalement
mariées en religion et en droit, après la première épouse, qui était généralement une (= femme. On les
appelait *Kira* inWolof.
14. Sidi, *Tarikh es-Soudan* (ci-après dénommé *TS.*), 147-148.
15. *dem.*, p. 167.
16. Cf. Kati, *Tarikh el-Fettach* (ci-après dénommé *TF*), XIV, p. 2.74.
17. *TF*, ch. I, pp. 13-44.
18. Cf. *TF*, p. 55.
19. André Leroi-Gourhan et Jean Poirier, *Ethnologie de Plinio*, : *fran-
caise*, Vol. 1, "Afrique" (Paris: Presses Universitaires de France, 1953),
p. 369.
20. Westermann et Baumann, *Les Peuples et les Civilisations de l'Afrique* LI. (trad. L.
Hamburger) (Paris: Ed. Pam., 1947), p. 328.
21. Sidi, *TS.*, ch. XVIII, p. 187-188.
22. *Idem*, ch. XXXIII, p. 359.
23. *Ibid.*, ch. XXVII, p. 2.99.
24. Cf. *TF*, ch. III, pp. 71-72.
25. *TF*, ch. IV, pp 75-77.
26. Roi mérovingien des Francs (481-51 1), converti au christianisme en 496 après JC
(Tr. Note).
27. Sidi, *TS*, ch. XIII, pages 117-122.
28. *dem.*, ch. XIII, p. 118.
29. *dem.*, ch. XII, p. 103.
30. *Ibid.*, p. 107.
31. *Ibid.*, P. t à.
32. Cf. Carte de l'Afrique de Robert Vigondy. 1795.
33. *Idrissi geograpbe* (trans. Amid & Jaubert) (Paris: Imprimerie royale,
1836), I, p. 19.
34. Sidi, *TS*, ch. XIV, p. 144.
35. Au cours des sessions ordinaires, les Askia étaient assis sur une sorte de plate-forme ou de divan
pouvant accueillir plusieurs personnes. Seul un shérif était autorisé à s'asseoir à côté de lui.
36. Sidi, *TS*, ch. XVIII, p. 188.
37. *dem.*, p. 185.
38. *Idem.*, ch. XXII, p. 2.31.
39. Kiti, *TF*, ch. XIV, p. 173.
40. *Idrissi geograpbe*, *op. cit.*, p. 17.
41. Sidi, *TS*, ch. XIII, p. 131 et ch. XIV, p. 142.
42. Aujourd'hui, les marabouts sont accueillis comme les rois, mais sans
se couvrir de poussière.

43. TS.11 135.

44. *Ibid.*, ch. XIV, p. 145.

45 • Cf. Kati, *TF*, chs. VIII — IX, pp. 158, 166. Sunni Tous avaient plusieurs résidences dences (Madugu) à Kaoga, Kabarra, Djenné. Kati vit les murs restants du dernier d'entre eux.

46. Et plus tard un pagne de "windi", soutenu par une ceinture et un bracelet en argent au poignet droit, selon Kati, *TF*, p. 189.

47. Al Bakri, op. cit. "Route du Ghana a Tademekka », pp. 341-343.

48.! *dent.* "Description de Ghana et moeurs de ses habitants, "pp.; Z7— 330.

49. Delgfosse, *Haut-Sénégal — Niger* (Paris: Ed. Larose, 1911), vol. 1, p.

alors. Ibn Battuta, op. cit., pp. 2.1-16.

51. Sadi, TS, ch. XVII, p. 170.

Chapitre cinq

ORGANISATION POLITIQUE

POUVOIR DES EMPIRES AFRICAINS

Avant d'entreprendre une analyse détaillée de l'organisation politique de l'Afrique précoloniale, nous devons montrer la puissance réelle et l'étendue des empires africains. Ces facteurs sont souvent minimisés ou laissés vagues. Dans la mesure où il existe une certaine tendance persistante à faire allusion à des conquérants blancs plus ou moins mythiques pour expliquer les civilisations africaines, il vaut la peine de rétablir la vérité strictement basée sur des faits et des documents, en ce qui concerne la relation entre les cultures blanche et noire vers la fin de le premier millénaire - quand l'histoire de l'Afrique commençait à peu près partout.

Delafosse, citant Ibn Khaldun, raconte que dès le VIII^e siècle, après la conquête de l'Afrique du Nord par les Omeyyades, les commerçants arabes ont traversé le Sahara jusqu'au Soudan.

FORCE ET ÉTENDUE DES EMPIRES

Ghana

Désormais, de nouvelles connexions, jamais interrompues, se forgent avec l'extérieur, en particulier l'Orient arabe et le monde méditerranéen. Ces premiers commerçants ont découvert que le Soudan était gouverné par un empereur noir dont la capitale était le Ghana. L'empire à son point culminant

s'étendait de Djaka à l'ouest du fleuve Niger jusqu'à l'océan Atlantique et, du nord au sud, du Sahara jusqu'au bord du Mali. La région riche en or du Haut-Sénégal, centrée autour de Gadiaru, Garentel et Iresni, appartenait à l'Empire. À l'époque de Bakri, le village périphérique d'Aluken était un territoire frontalier oriental gouverné par le fils de feu l'empereur Bessi, oncle du régnant Tunka Min.

Les populations blanches habitant alors la terre étaient sous la stricte autorité des Noirs. En 990, le centre berbère des Lemtunas, Aoudaghost, était gouverné par un *farba* qui prélevait des impôts, des droits de douane, etc., au nom de l'empereur, sur les biens et marchandises de la population de la ville, composée presque exclusivement de Berbères et d'Arabes; ces deux groupes se détestaient d'ailleurs à l'époque.

Immédiatement après l'occupation de l'Afrique du Nord, les premiers Omeyyades ont envoyé une armée pour tenter la conquête de l'Empire du Ghana. Il a été vaincu, mais ses survivants n'ont pas été exécutés: ils ont été autorisés à s'installer sur la terre et à y vivre dans les mêmes conditions que les autres. Ils étaient connus sous le nom d'El Honneihin, dont une partie s'est détachée et s'est installée dans le village de Silla, sur le fleuve Sénégal, où le dirigeant était déjà islamisé. En 1067, à l'époque de Bakri, la minorité El Honneihin avait pratiquement été assimilée à la société noire dont elle partageait la religion. Ceux qui s'étaient installés le long de la rivière s'appelaient El Faman². Peut-il y avoir un lien étymologique entre ce nom et *Laman*, *LamToro*; héritier du Toro? Est-ce là peut-être l'origine blanche souvent revendiquée par les Tuculors et, en particulier, par la dynastie dirigeante des Lam-Toros? Quoi qu'il en soit, c'est par des mariages mixtes pacifiques que cette minorité blanche a dû fusionner avec l'élément noir.

Ce n'est qu'au déclin du Ghana qu'il cessa de régner sur Aoudaghost, après les attaques des Almoravides en 1076. Alors que les Berbères restèrent vassaux de l'empereur noir du Ghana pendant des siècles, la vengeance des Almoravides sur le Ghana ne dura que dix ans; il se termina en 1087 avec la mort d'Abubeker-

Ben-Omar, tué par la flèche d'un guerrier noir à l'intérieur des frontières de l'actuelle Mauritanie. Les Almoravides ont fait preuve d'une extrême cruauté au moment de la prise du Ghana: les biens ont été pillés, les habitants massacrés. Après cette interruption de dix ans, le Ghana va de nouveau être attaqué par les vassaux du Sosso mais réussit à tenir bon jusqu'au siège de la capitale par Sundiata Keita en 1240.

L'Empire du Ghana, selon Bakri, était défendu par deux cent mille guerriers, dont quarante mille archers. Sa puissance et sa réputation, réputées jusqu'à Bagdad à l'Est, n'étaient pas une simple légende: c'était en fait un phénomène attesté par le fait que pour 150 ans, une succession d'empereurs noirs a occupé le trône d'un pays aussi vaste que toute l'Europe, sans aucun ennemi extérieur ni aucune tension interne capable de le démembrer.

La capitale était déjà une ville cosmopolite et internationale; elle avait son propre quartier arabe où l'islam existait à côté du culte traditionnel, avant la conversion de la dynastie royale et du peuple: à l'époque de Bakri, la ville comptait déjà une dizaine de mosquées situées dans le secteur arabe, avec leurs imam, muezzins et salariés "lecteurs."-; Il comptait un grand nombre de juristes et d'érudits. Dix mille repas, cuisinés sur un millier de bottes de bois, étaient servis quotidiennement. L'Empereur lui-même assistait à ces fêtes auxquelles il traitait la population devant son palais.

L'Empire s'est d'abord ouvert au monde entier par le commerce; il jouissait déjà d'une renommée internationale, qui serait héritée et étendue par les futurs empires du Mali et de Songhaï. Mais l'esclavage domestique à cette époque était monnaie courante **dans**

Société africaine: on peut vendre son prochain à un autre citoyen ou à un étranger. Ce qui explique pourquoi les marchands berbères et arabes, devenus riches depuis leur installation à Aoudaghost, bien qu'encore vassaux du souverain noir, pouvaient acquérir des esclaves noirs sur le marché libre. Certaines personnes de la ville possédaient jusqu'à un mille esclaves.

Cela montre les moyens pacifiques par lesquels le monde blanc

pouvait posséder des esclaves noirs⁴. Ce n'était pas par conquête, comme on l'a souvent affirmé. Ces empires, défendus quand cela était nécessaire par des centaines de milliers de guerriers, et ayant leur organisation politique et administrative centralisée, étaient beaucoup trop puissants pour qu'un seul voyageur, à des milliers de kilomètres de chez lui, puisse tenter une quelconque violence contre eux. La réalité de la question était beaucoup plus simple, comme en témoigne ce qui précède; pour des raisons qui seront expliquées plus tard, l'esclavage cesserait d'exister dans le monde blanc, en particulier en Europe, tout en subsistant dans le noir. On voit ici les faits complexes qu'il a souvent été très tentant d'utiliser pour obscurcir certains points de l'histoire. Toutes les minorités blanches vivant en Afrique pouvaient posséder des esclaves noirs, mais les esclaves et les maîtres blancs étaient tous les sujets d'un empereur noir: ils étaient tous sous le même pouvoir politique africain. Aucun historien digne de ce nom ne peut permettre d'obscurcir ce contexte politico-social, de sorte que seul le seul fait de l'esclavage noir en émerge.

Mali

Les frontières de l'empire du Mali s'étendaient de Kaoga (Gao) à l'Atlantique et du Sahara à la forêt tropicale. Selon Ibn Khaldun, l'empereur du Mali régnait sur tout le Sahara: ". Mansa Mussa était un souverain puissant dont l'autorité s'étendait jusqu'au désert près d'Uargla." 5

Pour Bakri, Ifrikyia (Afrique du Nord) était délimitée par une ligne parallèle à l'équateur, passant par Sijjilmessa⁶, et avait la même tendance universaliste, le même caractère cosmopolite que le Ghana. La capitale, le Mali, avait aussi son propre quartier arabe, ses mosquées et ses juristes, son cimetière musulman, etc. L'empereur, Mansa Kankan Mussa, fit un célèbre pèlerinage à La Mecque (132.4-T₃ xs). Il a échangé des ambassades avec le Maroc, maintenant des relations commerciales et diplomatiques avec l'Égypte, le Portugal et Bornou.

Il y avait des interprètes africains en Egypte. Ibn Khaldun, parlant des frontières du Mali qui s'étendaient jusqu'à l'océan Atlantique, mentionne le nom d'El Hajj Yunos, interprète tekrurien au Caire.

Les Africains avaient déjà l'habitude de voyager en Afrique du Nord, et parfois de s'y installer pour étudier. L'activité internationale du Mali s'est ainsi accrue. Delafosse avait bien raison d'être impressionné par la puissance de cette nation.

Pendant ce temps, Gao avait retrouvé son indépendance entre la mort de Gongo (Kankan) Mussa et l'accession de Suleiman Mansa, et environ un siècle plus tard, l'empire mandingue commença à décliner sous les attaques de Songhai, tout en préservant suffisamment de pouvoir et de prestige pour que son souverain pourrait rencontrer à égalité le roi du Portugal, alors au sommet de sa gloire!

La puissance de l'Empire était telle que les Arabes en faisaient parfois appel à l'aide militaire. Tel a été le cas, selon Khaldun, d'El Mamer, qui a combattu les tribus arabo-berbères de la région d'Uargla, au nord du Sahara. Il a appelé Kankan Mussa, au retour de ce dernier de La Mecque, à lui venir en aide militairement. Khaldun raconte également la taille de l'ambassade du Maroc au Mali et l'intérêt que le sultan du Maroc y a manifesté.

Le sultan maghrébin avait même préparé une sélection des meilleurs produits de son royaume et confié à Ali Ibn-Ghanem, émir des Maki', la tâche de transporter ce cadeau vraiment royal au sultan des Noirs. Une députation composée des personnalités les plus hautes de l'empire accompagnait IbnGhanem.⁹

Contrairement aux notions qui prévalent aujourd'hui, la relation existant alors entre Blancs et Noirs ne pouvait être celle de maîtres à esclaves. Un passage d'Ibn Battuta, qui a visité cet empire même du Mali, révèle clairement l'état d'esprit et la fierté des Africains de cette période (135z). Les régions frontalières de l'Empire, comme Ualata, au bord de la

Sahara, étaient gouvernés par Black *farbas* qui percevait des droits de douane et autres taxes sur les caravanes apportant des marchandises dans le pays. A leur arrivée, les commerçants devaient s'acquitter des formalités administratives avec eux, avant d'être autorisés à exercer leur métier. C'est dans de telles circonstances qu'Ibn Battuta, accompagnant l'une de ces caravanes, rencontra le *farba* d'Ualata, Hussein.

Nos marchands se sont levés en sa présence et, même s'ils étaient proches de lui, il leur a parlé par l'intermédiaire d'une troisième personne. C'était une marque du peu de considération qu'il avait pour eux et j'en étais si malheureux que je regrettais amèrement d'être venu dans un pays dont les habitants font preuve de si mauvaises manières et témoignent d'un tel mépris pour les hommes blancs. c'

Ibn Battuta était un témoin oculaire; il est difficile de le contredire sur les sentiments et les attitudes qu'il attribue au locuteur. Mais, si la fierté et la dignité du *farba* sont incontestables, les intentions méprisantes que lui attribue Battuta semblent découler de l'ignorance de ce dernier des cérémonies appropriées régissant les réceptions et les audiences de tout chef africain. Comme nous l'avons déjà vu au chapitre IV, ce dernier ne s'adresse à une foule que par l'intermédiaire d'un héraut; c'est ainsi que le *farba* doit avoir agi devant son propre tribunal à Ualata.

Les minorités blanches qui vivaient dans l'Empire à l'époque du Ghana étaient désormais, en nombre encore plus grand, sous le règne du Mali: les Ullimidden, situés au coude du Niger, la Medeza, près de Ras-el-Ma, et tous les tribus berbères vivant en Mauritanie, comme en témoigne ce passage de Mohammed Hamidullah, dans un article intitulé "L'Afrique a découvert l'Amérique avant Christophe Colomb", basé sur un texte contemporain: Il

Iban Fadallah al-Umariy (décédé en 1348) nous a laissé le récit d'une tentative de rejoindre l'Amérique depuis l'Afrique de l'Ouest. De sa volumineuse encyclopédie, *Masalik al-absiid*, seul un petit fragment a été publié à ce jour. Ce qui suit est un extrait du quatrième volume de cet ouvrage (MS. Asasafia, Istanbul, fol. rga, rgb, 2.3b):

Chapitre dix, concernant le Mali et ses dépendances. . . "Dans ces régions, personne ne mérite le nom de roi, à moins que ce ne soit le souverain de Ghanah, qui est une sorte de vice-roi de l'empereur du Mali, bien que dans son propre domaine il soit comme un véritable roi. Au nord de Mali, il y a des Berbères blancs qui vivent comme ses sujets. Ce sont les tribus Yantasar, Yantafra, Maddisah et Lamtiinah. Ils ont leurs propres cheikhs, qui les gouvernent, à l'exception des Yantasar qui ont leurs propres rois, vassaux de l'empereur de Mali. "

En réalité, loin de leur patrie, les Arabes ont souvent été conduits par leur isolement à s'adapter au milieu noir africain. Certains d'entre eux ont ainsi traditionnellement assumé le rôle de bouffons dans les cours royales africaines. Bien que jamais souligné auparavant, cet aspect des relations entre les deux cultures n'était pas moins ancien ou général. Khaldun raconte ainsi l'histoire de deux courtisans arabes, Abu-Ishac el Toneijen-El-Mamer, qui faisaient partie de l'entourage de Mansa Mussa à son retour de La Mecque.

Nous faisons partie du cortège royal et avons même devancé les vizirs et les chefs d'État. Sa Majesté a écouté avec plaisir les contes que nous lui avons racontés et, à chaque halte, il nous a récompensés avec plusieurs sortes d'aliments et de sucreries¹².

Cette tradition s'est étendue même aux plus petites cours de Cayor, où elle est très vivante. Il explique l'existence dans cette région de Maures qui ont adopté à bon escient des noms totémiques de princes africains régnants. Beaucoup de citoyens blancs de Mauritanie sont nommés Fall et Diagne, parce que le Damel de Cayor devait toujours être un Fall, tandis que les Diagnes étaient les propriétaires terriens de l'époque antérieure. Khaldun souligne la position convoitée qu'Es Sakti a dû occuper à la cour du Mali, en plus de la rémunération qu'il a reçue pour la construction de la «mosquée» de Kaoga (Gao) pour Mansa Mussa.

Songhaï

L'Empire Songhaï s'étendait de l'est du fleuve Niger jusqu'à l'océan Atlantique et "des frontières du

le pays de l'Indoko jusqu'à Teghezza et ses dépendances "13 sous Askia Mohammed. L'effectif de l'armée élevée à la hâte pour combattre Djuder était de 12 500 cavaliers et 30 000 fantassins.

Songhaï a hérité de la renommée internationale du Mali. De Kankan Mussa à Askia Mohammed, le souvenir des voyages des princes africains est enregistré dans les annales de l'Orient, où l'étonnement exprimé devant la puissance des empires africains est indescriptible.

Dans leurs annales, les peuples d'Orient racontaient le voyage du prince; ils ont noté leur étonnement devant la puissance de son Empire, mais ils n'ont pas dépeint Kankan Mussa comme un individu ouvert et magnanime. Car, en effet, malgré l'étendue de ses possessions, il n'a donné en aumône dans les deux villes saintes qu'une somme de vingt mille pièces d'or, tandis qu'Askia-El-Hajj Mohammed leur a accordé cent mille pièces d'or.⁴

Sonni AR, 15 également connu sous le nom d'Ali Tier ou Ali le Grand, a chassé les Touaregs qui avaient tenu Tombouctou après les Mandingues, de 1434 à 1468. Le chef touareg, Akil, s'est enfui à Biro (Ualata) sans combat à la vue de Sonni Ali; il emmena avec lui tous les juristes et membres du clergé favorables à la domination touareg. Les Touaregs avaient commis les pires excès pendant les trente-quatre années de leur domination. En réalité, ils ne s'étaient jamais installés définitivement dans la ville; l'administration antérieure était restée: la ville était toujours gouvernée par un Tombouctou-Koi qui percevait des impôts en leur nom. Ce n'est qu'après une série d'humiliations, de pillages et de massacres que Tombouctou-Koi a appelé Sonni Ali à l'aide pour libérer la ville. Sonni Ali y entra le 30 janvier 1468. Les Touaregs s'étaient contentés de rester nomades, faisant des incursions périodiques à Tombouctou; leur domination ne s'était jamais étendue jusqu'à la rive droite du fleuve, selon Sadi. Les Touaregs ne devinrent alors pas des mercenaires mais des vassaux des Askias de Kaoga, jusqu'à la chute de l'Empire. Sonni Ali a conquis Bara,

le pays berbère Senhajja-Nu gouverné à l'époque par la reine Bikun-Kabi. Il s'empara de toutes les régions montagneuses où campaient les Berbères, ainsi que du Kuntaland¹⁶. Les Berbères conquis furent assimilés et intégrés dans l'organisation politico-administrative noire; les Askia ont fait de leurs chefs tribaux des Kois qui devaient un tribut périodique spécifié. Ainsi, le Maglicharen-Koi et le Andassen-Koi étaient chacun

obligé de fournir 24 000 soldats en cas de guerre. Les Touaregs étaient alors loin de se considérer comme membres de la même communauté politique que les Arabes. C'est avec ces forces, 24 000 Touaregs, plus ses autres hommes, qu'Askia Dam 'fit campagne contre les Arabes de Bantanba en mai 1571. La loyauté des vassaux résista à toutes les épreuves; même pendant la guerre contre le Maroc, les Andassen-Koi sont restés fidèles aux Askia, jusqu'à sa mort. Quand Askia Ishaq I, arrivé au pouvoir en 1539, reçut un jour une invitation de Mulay Ahmed, roi du Maroc, à lui céder les salines de Teghezza, il répondit:

"L'Ahmed qui a écouté [de tels conseils] ne pouvait pas être l'actuel empereur du Maroc, et quant à l'Ishaq qui l'écouterait, il n'est pas né; ce 'shag n'est pas encore né." Puis il envoya deux mille Touaregs à cheval leur ordonnant de saccager tout l'extrémité de la région du Dra'a vers Marrakech, de ne tuer personne, puis de revenir sur leurs pas.

L'ordre a été scrupuleusement exécuté; le marché du Beni-Asbih a été pillé, ainsi que toutes les richesses de la région du Drâa. L'Askia démontra ainsi sa puissance au sultan, qui ne réagit d'aucune façon.

Cette invitation posait déjà implicitement la question des frontières de l'Afrique noire, au moins sur le plan politique. Tout ce qui précède nous permet de montrer que, pendant plus de mille ans, les gouverneurs noirs ont administré les régions frontalières de Teghezza sur le tropique du Cancer, Ualata et Aoudaghast. La ceinture du désert située entre le Tropique et une ligne passant par le Draa et la Sijilmesa, a toujours été un *no man's land* appartenant également aux deux pays; il n'a jamais été soumis à une autorité politique précise d'un côté ou de l'autre. Une zone non administrée, il était dangereux de traverser à cause de la Messufa

Berbères, certains de qui fait ne pas hésiter d'attaquer les caravanes ne voulant pas les payer pour servir de guides. L'un des derniers Teghezza-Mondzos, au service des Askia, y mourut en 1557: il s'appelait Mohammed

Ikoma⁹. »Le caractère universel et l'esprit cosmopolite à l'étranger dans cet empire ne sont nulle part aussi bien affichés que dans la prière attribuée à Konboro, roi de Djenné, lors de sa conversion à l'islam; il a prié, entre autres:

(1) que celui qui, chassé de sa propre terre par l'indigence et la misère, pourrait venir dans cette ville, devrait en échange découvrir ici, par la grâce de Dieu, la richesse et l'abondance de manière à lui faire oublier son ancienne patrie; et (2) que la ville soit peuplée d'un nombre d'étrangers supérieur à celui de ses citoyens²⁰.

L'Europe aryenne pendant l'Antiquité a connu le patriotisme égocentrique de la cité-état; il a connu l'universalité dans l'Église du Moyen Âge; il s'est terminé plus tard par le nationalisme et la formation d'États nationaux modernes. L'Afrique noire devait rester au niveau de cette conscience universelle politiquement et sociologiquement parlant, jusqu'à sa rencontre avec l'Occident. Puis, ayant subi les effets d'un nationalisme conquérant et expansionniste, il tenterait de riposter avec les mêmes armes; ainsi le nationalisme africain ne sombrerait jamais dans le chauvinisme de base: il consisterait tout au plus en un développement de valeurs culturelles, éthiques et matérielles qui donnent force aux peuples et assurent leur survie dans le monde actuel, une libération de la volonté latente de transformation. dans la conscience commune.

ORGANISATION ADMINISTRATIVE

L'Empire du Ghana a précédé de cinq cents ans celui de Charlemagne, qui a été couronné empereur dans l'année 800. Du démembrement de l'Empire romain au IV^e siècle jusqu'à cette date, l'Europe n'a été que chaos, sans organisation comparable à celle de l'empire africain. Avec Charlemagne commença le premier effort de centralisation; mais on peut dire sans exagération que, tout au long du Moyen Âge, l'Europe n'a jamais trouvé une forme de

organisation politique supérieure à celle des États africains. Il y a accord sur le fait que la variété africaine d'organisation est indigène: elle ne pouvait pas provenir de la Méditerranée aryenne ou sémitique. S'il fallait absolument la rattacher à certaines formes antérieures, la centralisation administrative de l'Égypte pharaonique, avec ses *nomes*, pourrait être soulevé. Chaque gouverneur de province d'Afrique noire était une image du roi, avec sa propre petite cour. Tous les éléments nécessaires étaient apparemment présents pour donner naissance au féodalisme. On peut donc se demander pourquoi, jusqu'à leur disparition au contact de l'Occident, les empires africains n'ont pas évolué vers une féodalité politique par l'émancipation progressive de ces gouverneurs de province. Pourtant, chez les Mossi, une fois qu'un gouverneur avait été nommé, ayant rang de ministre, le roi qui l'avait ainsi désigné selon la tradition ne pouvait pas le révoquer. On peut citer quatre explications à cette cohésion si remarquable, si l'on excepte les sécessions périodiques de certaines provinces périphériques; mais, dans ces derniers cas, il s'agit moins d'une province se détachant par la révolte de son gouverneur que d'un ancien petit État, récemment annexé, mais pas encore suffisamment assimilé à l'Empire, trouvant assez de caractère pour se dissocier à la moindre faiblesse de l'organisation centrale. Ce fut le cas des États sénégalais vis-à-vis du Ghana: Djoloff, El Feruin, Silla, et même Djara.

(A) L'une des explications est d'ordre religieux. Il semble hors de doute que, dans les monarchies traditionnelles, telles que les Mossi et les Uadai dans l'est du Tchad, la constitution a été respectée par tout le peuple. Les responsables avaient une conception religieuse de leurs fonctions, ce qui les empêchait de profiter des faiblesses internes de l'organisation politique. Nous avons vu que, parmi les Mossi, il n'y avait qu'une seule série de lutte politique interne, et cela est arrivé très tard.

(B) Dans les empires islamisés, tels que Songhaï, la tradition a cédé la place à un contrôle administratif strict qui a laissé très peu de

possibilité de tendances féodales ou possibilité de manœuvres sécessionnistes. Tout est venu des Askia et tout s'est terminé avec lui. Le *Tarikh es Soudan* raconte qu'Askia Mohammed a soumis tous les peuples «jusqu'à Teghezza, par le feu et l'épée», et qu'il a été docilement obéi dans les divers États comme dans son propre palais. »2.3

Les gouverneurs de province n'étaient que de simples fonctionnaires, révocables à tout moment, à Songhaï; mais ils pouvaient rester en fonction plus de dix ans, en fait à vie, tant qu'ils ne nourrissaient pas visiblement des ambitions au-dessus de leurs postes, et que leur administration était correctement menée.

(C) Au Moyen Âge évolua dans l'histoire européenne une situation qui n'a pas d'équivalent en Afrique: les invasions barbares. Bien sûr, depuis la préhistoire, tous les continents ont été envahis par des peuples d'autres races; mais, au cours de l'histoire enregistrée, nous ne connaissons pas d'invasions de l'Afrique noire comparables en soudaineté et en intensité à celles que l'Europe a connues au dixième siècle. La nouvelle société européenne, née de la fusion des gallo-romains avec les barbares qui ont envahi au quatrième siècle, était déjà établie. Il avait déjà développé ses premières structures politiques, sa première tentative de centralisation administrative à l'époque de Charlemagne. Après sa mort, l'Europe a finalement été divisée en trois royaumes distincts, gouvernés par ses petits-fils. Il a ensuite été envahi à nouveau par les Scandinaves au Xe siècle. Comme l'a montré Andre Kihard, l'insécurité qui prévalait alors dans les zones rurales poussait les paysans à s'organiser autour d'un protecteur fort, un seigneur, dont l'autorité sur ceux sous sa protection devenait de jour en jour plus significative, tandis que celle du roi, vivant dans un quasi-isolement dans sa capitale, était de plus en plus symbolique. C'est ainsi, sous la menace d'un danger extérieur contre lequel une protection à tout prix était nécessaire, que la féodalité européenne est née et s'est développée parallèlement à la saisie et à l'occupation des terres par les seigneurs.

On a beaucoup parlé des invasions arabes de l'Afrique: elles

se sont produits dans le Nord, mais en Afrique noire, ce sont des produits de l'imagination. Si les Arabes ont conquis l'Afrique du Nord par la force des armes, ils sont entrés paisiblement en Afrique noire: le désert a toujours servi de bouclier protecteur. Depuis les premiers revers omeyyades au VIII^e siècle, aucune armée arabe n'a jamais traversé le Sahara pour tenter de conquérir l'Afrique, à l'exception de la guerre du Maroc du XVI^e siècle. Pendant la période de notre étude, du III^e au XVII^e siècle, aucune conquête n'a jamais été lancée par le Nil: celle du Soudan,

accompli avec la Aidez-moi de Fr-
glante, n'est venu qu'au dix-neuvième siècle. Il n'y a jamais eu non plus de conquête arabe du Mozambique ou de tout autre territoire d'Afrique de l'Est. Les Arabes de ces régions, devenus de grands chefs religieux, sont arrivés comme partout ailleurs individuellement et se sont installés pacifiquement; ils doivent leur influence et plus tard leur acceptation aux vertus spirituelles et religieuses. Les conquêtes arabes chères aux sociologues sont nécessaires à leurs théories mais n'existaient pas dans la réalité. À ce jour, aucun document historique fiable ne corrobore de telles théories. Nous aborderons la question de l'occupation marocaine ultérieure de Tombouctou au chapitre VII. Et nous verrons que le caractère limité de ce phénomène n'a pas pu provoquer l'éclatement de la panique générale comme celle qui a eu lieu en Europe, qui aurait été nécessaire à la naissance de la féodalité africaine. Selon Ibn Khaldun,

A côté d'eux [les Demdem], se trouvent les Abyssins, la plus puissante des nations noires; ils vivent sur la côte ouest de la mer [Rouge], dans les environs du Yémen. C'est de leurs terres que fut lancée l'expédition qui, à l'époque de Du Nuas, traversa la mer pour s'emparer de Yenien²².

Ceci est très probablement une allusion à l'expédition éthiopienne qui a eu lieu à l'époque de la naissance de Mohammed, qui est mentionnée dans le verset du Coran intitulé «Le chef d'éléphant».

(D) Alors qu'au Moyen Âge, toute la féodalité

Le système devait être basé sur la possession de la terre par le dépouillement progressif des habitants protégés - créant la noblesse foncière - ni le roi ni le seigneur en Afrique noire ne se sont jamais vraiment sentis possédés. La possession de la terre n'y a jamais polarisé la conscience du pouvoir politique. Nous avons vu les facteurs religieux qui s'y opposaient. Le roi et le petit seigneur local savaient qu'ils possédaient des esclaves et qu'ils gouvernaient tout le pays, dont ils connaissaient parfaitement l'étendue, et dont les habitants leur payaient un impôt déterminé. Pourtant, ils n'ont jamais senti qu'ils possédaient la terre. La situation du paysan africain était donc diamétralement opposée à celle du serf attaché à la terre et appartenant, avec la terre qu'il cultivait, à un seigneur et maître. Les conditions dans lesquelles les tout premiers «maîtres du sol», comme les Serer Lamans, les parcelles cédées n'étaient en rien comparables à celles en vigueur à l'époque féodale: elles ne pouvaient jamais entraîner la perte de liberté pour un non-esclave. Sous les pires d'entre eux, ils ont réclamé un loyer annuel garanti par accord verbal,

pouvez-

cellable à la fin de chaque saison. Même le pauvre ouvrier, le *navetane*, qui ne possédait que la force de ses propres bras, ne pouvait pas être réduit à l'esclavage. Le matin, il travailla pour le Laman, et l'après-midi pour lui-même, sur le même terrain qui lui avait été accordé.

Le sentiment aigu de propriété privée que l'on ressent aujourd'hui chez les Lebou du Cap-Vert est un phénomène récent lié au développement et à l'exploitation de Dakar depuis le gouvernement de Pinet-Lapradc (1857). C'est lui qui a effectué le premier lotissement du terrain et délivré les autorisations de construction. Le développement économique du port de Dakar a très vite donné une valeur particulière à l'ensemble des terres de la presqu'île, si bien que les propriétaires terriens lebou, jusque-là peu concernés, en sont venus à apprécier la valorisation de leurs terres.

Telles sont les quatre causes qui semblent expliquer l'absence de régime féodal de propriété foncière dans l'histoire de l'Afrique noire.

RESSOURCES DE LA ROYAULTÉ ET DE LA NOBILITÉ

Les impôts

De quoi vivait donc cette noblesse non-proprétaire? Quelles étaient en particulier les ressources matérielles et les finances du roi? Nous avons vu que l'institution d'un impôt, conçu d'abord comme une dîme, une déduction rituelle sur la richesse de tous les sujets, était présente dans tous ces empires. Comme partout ailleurs, il a d'abord été collecté sous forme de paiement en nature, puis plus tard, à Songhaï et au Mali, en monnaie d'or.

Le litige qui opposa Tombouctou-Koi au chef Th areg, Akil, qui aboutit à l'intervention d'Ali Tier, découle de la répartition des impôts perçus. C'était la coutume pour un tiers des impôts d'aller aux Koi, mais Akil a refusé de lui donner une seule pièce d'or sur les trois mille *mitkds* Il a rassemblé²³. Il semble qu'Askia Ishaq I ait pratiquement écrasé les marchands de Tombouctou avec des impôts. Un ancien chanteur, Mahmud-Yaza, était son agent de recouvrement. Soixante-dix mille pièces d'or ont été récupérées après la mort d'Ishaq.²⁴ Ces deux faits prouvent l'omniprésence de la fiscalité et de l'utilisation de la monnaie d'or à Songhaï.

Douane

La deuxième source importante de revenus pour le roi était constituée par les droits de douane. Un système douanier strict a été mis en place dès la période ghanéenne; il fut conservé par les empereurs du Mali et de Songhaï; les droits étaient perçus à la fois sur les importations et sur les exportations. Selon Bakri, le Tunkara du Ghana a perçu une redevance d'un dinar d'or pour chaque mulet chargé de sel entrant dans son pays, et de deux dinars d'or pour chaque chargement de sel exporté. Pour une charge de cuivre, le taux était de cinq *mitkais*, et dix pour un chargement de marchandises diverses.²⁵

Mines d'or

La principale source de revenus pour les souverains d'Afrique noire, de l'Antiquité aux temps modernes, de l'océan Indien à l'Atlantique, c'est-à-dire de la Nubie d'Hérodote et de Diodore Sic, au Ghana de Bakri et au Mali d'Ibn Battuta et Khaldun et les Songhaï de Sadi et Kati, était de l'or extrait des mines. D'après une anecdote fournie par Hérodote, l'abondance de l'or en Nubie était telle que même les chaînes des prisonniers étaient forgées de ce métal. Bien sûr, ce genre de conte ne peut être pris à la lettre; néanmoins, il symbolise une réalité économique, une société dans laquelle l'or semble plus répandu que tous les autres métaux. Les faits établis se conforment assez bien à cette légende: on dit que l'étymologie de la Nubie signifie «l'or». Historiquement, la Nubie était le pays d'où l'Égypte a acquis tout son or.

L'or du Ghana s'est accumulé, selon Bakri, dans la ville fortifiée de Ghiaru, à dix-huit jours de la capitale sur le Haut-Sénégal. L'abondance de ce métal était telle que le roi laissait au peuple toute la poussière d'or qu'il pouvait extraire des mines de l'empire. Le roi, cependant, gardait pour lui toutes les pièces d'or indigène trouvées; sans cette précaution, raisonne Bakri²⁶, l'or serait devenu si abondant qu'il n'aurait pratiquement plus de valeur dans la terre. Ainsi, au lieu du produit total de toutes les mines de l'empire, le Tunka n'a gardé pour lui que la part du métal trouvé formé en morceaux.

Un de ces morceaux, selon Khaldun, pesait quinze livres; il avait été hérité et appartenait au Mansa du Mali; il a été vendu à certains marchands égyptiens par Mansa \square jata, le petit-fils de Mansa Mussa, qui a épuisé le Trésor royal.

Le Mali a ainsi hérité des mines ghanéennes situées à Barnbuk, ces mêmes mines qui étaient connues des Carthaginois et explorées par les Romains après la destruction de

Carthage par Scipio Africanus Minor (Bambuk = le Bambutum romain) .28

La région de Gao à l'est du Niger a également produit une grande quantité de poussière d'or et Bakri estime qu'elle a en fait été le premier pays à produire ce matériau²⁹.

Cet or, qui a toujours été abondant au cours de l'histoire des États africains, a été la monnaie indispensable au commerce international, d'abord avec l'Orient arabe, puis avec l'Europe méditerranéenne (Portugal, Espagne). Il a fortement contribué à la prospérité économique du pays; cela signifiait très certainement que les souverains n'avaient pas à accabler leurs peuples respectifs d'impôts et de tarifs. **Dans** pour saisir la distinction entre les conditions économiques, les situations monétaires des classes inférieures de l'Europe médiévale et de l'Afrique noire, il faudrait imaginer le roi et les seigneurs féodaux, en 1067, accordant aux serfs et aux paysans le droit d'accumuler des richesses équivalent à celui de cette poussière d'or africaine issue des ressources naturelles de leur propre pays. **II** Il est donc très important de garder à l'esprit ce facteur économique pour expliquer l'aspect particulier de l'évolution sociopolitique de l'Afrique.

Trésor royal

Le trésor du souverain contenait ainsi à la fois des pièces d'or et des morceaux d'or à l'état brut. Il y avait des lofts contenant des impôts en nature tels que les céréales et des magasins pour les produits manufacturés: selles, épées, harnais, tissus, etc. leurs positions étaient traditionnellement des hommes honnêtes: ce trésor existait bel et bien, car c'est là qu'Askia Mohammed, après son coup d'État et son avènement, trouva l'argent pour son pèlerinage à La Mecque.

Butin

Les expéditions à l'étranger étaient également rentables. Que ce soit pour sécuriser les frontières existantes ou pour agrandir la taille de leurs pays, les souverains entreprennent des expéditions militaires, hors des territoires habités par leurs propres sujets, qu'ils doivent protéger. Il y avait une occasion favorable lorsque deux États contigus n'étaient pas alliés: les frontières étaient alors surveillées avec vigilance et parfois un réflexe défensif pouvait déclencher un conflit. Les propriétés des perdants seraient alors appropriées. Ainsi, en mars 1513, El Hajj Askia Mohammed a mené une expédition à Kashena; en février 1514, il entreprit une campagne contre El-Odala, le sultan d'Agadez, qui se termina le 15 février 1515. Cependant, comme il ne donna aucune part du butin à ses vassaux, l'un d'eux, Kotal, le chef Liki, dit aussi Konta, révolta contre lui: une bataille s'ensuivit au terme de laquelle les Askia ' Les troupes de s n'étaient pas en mesure de vaincre de manière décisive celles de Konta. Le dernier

Donc libéré lui-même de la Askia au-
la rigueur. Cette situation devait durer jusqu'à la fin de Songhaï. Une tentative
infructueuse de reconquête s'est déroulée du 5 février 1516 au 24 janvier 1517.³⁰

Il faut noter trois faits. Contrairement à ce qui est parfois suggéré, ces expéditions étaient par principe dirigées contre des territoires étrangers, pour les raisons déjà exposées, et non contre les propres sujets du souverain vivant dans son royaume. Cette erreur politique majeure n'a été que très rarement commise en désespoir de cause, par quelques rois mineurs émigrés. Ce fut probablement le cas de certains Damels de Cayor, qui étaient confinés dans un pays relativement petit et pauvre, au-delà des frontières duquel se trouvaient des royaumes puissants et hostiles qu'il aurait été hors de question d'attaquer.

Le butin ainsi acquis était en effet une source de revenus.

Enfin, Konta, le chef qui a gagné sa liberté, n'était ni un fonctionnaire ni un chef d'armée qui aurait pu

mutiné, mais le roi mineur d'une région étrangère qui avait été annexée et ainsi retrouvé son indépendance.

L'Askia était le centre du système administratif, dont tout le fonctionnement lui était familier. Nous avons vu qu'il prenait des rendez-vous dans tous les bureaux, dont certains pouvaient aller à son fils. Il a nommé le *cadi*, les généraux, etc. Il demandait parfois à un fonctionnaire promu à une fonction supérieure de nommer son propre successeur. L'Askia El Hadj (accession: Au-

rafale sept, r 5 8z), après avoir réprimé une révolte de palais, a élevé la *kala-cha* Denkelko, qui lui était resté fidèle, au bureau de *hi-koi*; à la place de Bokar, qui l'avait trahi. À la plus grande satisfaction du *kala-cha*, il lui a alors demandé de nommer son successeur: le nouveau *salut-kol* n'a pas hésité à choisir son propre fils.

Frais liés aux bureaux administratifs assumés

Les nominations aux divers offices, dans les royaumes traditionnels, impliquaient le paiement d'une redevance coutumière, pas nécessairement au roi. Ainsi, chez les Mossi, le «gardien du sable» a confirmé chacun dans sa charge respective, y compris le roi, en lui remettant, selon un rituel religieux, un morceau de sable provenant d'un trou spécialement préparé à cet effet: l'assigné alors devait le récompenser avec quelque chose de valeur, variant avec l'importance du bureau. On retrouve ici encore cet aspect de la structure sociale africaine, cet aspect du système des castes: la richesse matérielle a souvent contourné les chefs et les notables pour passer aux mains d'hommes de castes, ouvriers qualifiés. Aucune comparaison avec le système féodal dans lequel le seigneur gardait tout. Plus tard, avec la profanation de la fonction royale, sa sécularisation, cette taxe reviendrait au roi. Ainsi, à Songhaï, au moment du conflit avec le Maroc, un Fondoko sur rendez-vous était obligé de retourner deux mille vaches³².

GOVERNEMENTATION ET ADMINISTRATION

Otages

Tous les souverains du Soudan trouvèrent politiquement et administrativement sage d'exiger des enfants de leurs vassaux une durée variable de service dans le palais. Certains de ces jeunes princes y restèrent toute leur vie comme une sorte de pages, évidemment traitées selon leur rang, tandis que d'autres retournèrent dans leurs provinces respectives après plusieurs années passées en otages. Sidi a fait remarquer que cette coutume a duré de l'époque du Mali jusqu'à son propre jour, et était générale dans tout le Soudan

. 33

Ainsi, Ali-Kolon, le futur Sonni Ali, fut le premier otage du Mansa du Mali à l'époque où sa patrie, Songhaï, était un vassal du Mali. On sait que, malgré les précautions prises par le suzerain de son père, il dut réparer son évasion pour fonder le véritable royaume de Kaoga, dont les frontières, avant son avènement, ne dépassaient pas les faubourgs de cette ville. Le plan nourri et exécuté par Sonni Ali prouve, s'il en était besoin, que les mesures prises par les rois soudanais n'étaient pas nécessaires. Pendant cette période d'élevage des fils de leurs vassaux, ils espéraient les amener à partager leurs propres idées, à les amener à s'identifier étroitement aux intérêts du royaume, afin qu'ils

non plus long ressentir SE étrange

ers obligés de les combattre par dévotion filiale. C'était la poursuite clairvoyante d'une politique de renforcement des liens entre les différentes provinces et le berceau de la *domaine*, un effort d'intégration après l'annexion d'une province. Exactement de la même manière dans une période antérieure, les pharaons égyptiens ont agi envers les fils des princes asiatiques qui étaient leurs vassaux à partir de la dix-huitième dynastie, après la conquête de Thoutmosis III. Ce processus d'assimilation n'était donc pas le moindre des les facteurs dans les méthodes gouvernementales et administratives africaines.

Songhaï

Les généraux de Songhaï n'étaient pas nécessairement des esclaves; ils pouvaient être des hommes de n'importe quelle classe; de même, les fonctionnaires. La carrière d'El Amin illustre éloquemment ce fait. Sous l'Askia Mohammed, il n'était qu'un simple hôte, un membre du cortège royal, un de ceux qui, à leur tour, étaient appelés à seller le cheval du roi. Askia Ismael l'a promu chef des piétons, ou chef de route; il poursuivit ces fonctions jusqu'à l'arrivée au pouvoir d'Askia Daud, lorsque ce dernier le nomma Djenné-Monzo ou chef de la ville de Djenné. Passer de la position d'hostler à celui de gouverneur de l'une des plus grandes villes commerçantes de l'empire, peut vraiment être appelé à venir dans le monde.³⁴

Les barrières précédemment établies au sein du système des castes, par la division du travail, avaient maintenant partiellement cédé; on a l'impression que l'on peut donc aspirer à n'importe quelle position rendue possible par la chance, l'intrigue et le mérite. Il faut se rappeler que le fondateur de la dynastie Askia, appelé Mohammed le Grand, le Prince Croyant, n'était qu'un lieutenant de Sonni Ali qui a usurpé le trône après avoir vaincu son fils, Bekr Dan (3 mars 1493). Une notion importante semble avoir disparu: celle de la légitimité³⁵. Tout chef victorieux est légitime, comme le prouvent les faits: les nombreux coups d'État tout au long de l'histoire de Songhaï. Le peuple a immédiatement reconnu son autorité; ils n'avaient aucune rancune envers lui. Une branche royale est ainsi née et s'est développée à partir d'une souche commune très modeste; au bout d'une génération, elle avait acquis à peu près le même prestige que les autres familles royales déjà existantes. On assiste ainsi au développement parallèle de plusieurs dynasties, rivales dans la mesure où elles se cantonnent à certaines familles relativement distinctes: situation exactement identique à celle du Cayor au XVIIe siècle, qui aurait pu être héritée des Songhaï. L'existence de la secte kharejjite de l'islam n'est peut-être pas étrangère à cet état de fait; cette secte se caractérise par son refus de reconnaître toute autorité suprême. L'existence de la secte kharejjite de l'islam n'est peut-être pas étrangère à cet état de choses; cette secte se caractérise par son refus de reconnaître toute autorité suprême. L'existence de la secte kharejjite de l'islam n'est peut-être pas étrangère à cet état de fait; cette secte se caractérise par son refus de reconnaître toute autorité suprême.

la rigueur pour tous Isl^{suis, un} New York *calife*, toute sorte de pape musulman, et par le fait que tout croyant, si modestes que soient ses origines sociales, peut être élevé au rang de roi s'il possède autrement les qualités requises. Sonni Ali appartenait nominalement à cette secte.³⁶

Divers ministères

La hiérarchie des bureaux à Songhaï était inflexible. Le pays était divisé en provinces, cantons, villages, grandes villes à caractère commercial comme Djenné et Tombouctou, zones frontalières qui étaient des bastions comme Teghezza, Ualata, Nema, etc. Un sultan ou *Pet* régit certaines provinces, tout comme un *chit* : il y avait le Dendi-fari, le Kormina-fari, le Kala-cha. UNE *farba*, une *mondzo*, ou un koi gouvernait des villes de différents types et leurs environs immédiats. Il y avait le Tombouctou-kof, le Hi-koi, le Dirma-koi, le Hombori-koi, etc. Le gouverneur de la zone frontalière d'Ualata, avec ses dépendances, était un *farba* au temps du Mali: le terme équivalent pour *farba* à Songhaï était *farma*. La zone frontalière de Teghezza sur le Tropicque était régie par un *mondzo*. le

balama était une sorte d'agent d'approvisionnement; le titre lui-même était plus ancien que celui d'Askia, selon Kati.

le *assara-mundio* était une sorte de commissaire de police: à savoir, le *assara-mundio* de la ville de Djenné ou de la ville de Tombouctou.

le *anfara-kuma* était le juge traditionnel à l'époque préislamique. C'était une charge héréditaire toujours détenue par des membres du clan Kuma. Ils étaient *anfaras*, ou juges, d'où le terme *anfara-kunta* qui est venu pour signifier le *cadi* dans Songhaï. Kati insiste sur le fait qu'il s'agit de l'adaptation inévitable de l'expression traditionnelle pour un terme arabe équivalent après l'islamisation.

le *kan-fari* ou *kormina-fari*, était un nouveau bureau créé par Askia Mohammed et occupé pour la première fois par son propre frère, Amar Komdiago, qui était *tondi-farma* sous Ali

Ber: il correspondait à une véritable vice-régence avec Tendirma comme capitale.

le *tunkoi*, *kuran*, et *soira* étaient des positions militaires subalternes qui pourraient exister dans une ville comme Djenné.

le *Djenne-koi*; *Bani-koi*; et *Kora-koi*, étaient les chefs administratifs et militaires des villes et des régions; ils avaient donc sous leur commandement une garde territoriale.

le *Guirni-koi*, ou *Gumei-koi*; était le directeur du port. le

Salut-koi était responsable des navires et des petits bateaux. le

Yobu-koi était en charge du marché. le *Bari-tia* selles réparées. le *berhuchi-mu* ou *mondzo*, était l'administrateur chargé des affaires concernant les Arabes bérabiques.

le *kara-handa mundio* était un administrateur de banlieue d'une ville.

le *barei-koi* était le chef de l'étiquette et du protocole. le *uanei-farma* était le ministre de la propriété. le *sao-farma* était le surintendant des forêts. le *lari-t* était le surintendant des voies navigables. le *kord-farma* était en charge des affaires concernant les minorités blanches habitant le pays.

le *tara-farnta* était le chef de cavalerie. le *tari-mundio* était l'inspecteur de l'agriculture.

Certains postes peuvent être occupés en même temps: l'un peut être *fari-mondzo*. le *Pet* était au-dessus du *koi* ;; la *Hi-koi*; AN Dudu, nommé provisoirement *dendi-fari*, a été obligé de retourner à son ancien siège à l'Assemblée lorsqu'il a perdu ce titre (comme nous l'avons déjà vu). Mais le *koi* ét au-dessus du *cha*; nous avons observé que nommer un *kala cha* au poste de kW »correspondait à une promotion. Nous ne répéterons pas la description des insignes et uniformes officiels liés à ces bureaux. L'identité des termes désignant les bureaux administratifs du Soudan occidental témoignerait, si nécessaire, de l'unification administrative antérieure de cette région.

Unité administrative

Delafosse a souligné que

dans de nombreuses régions du Soudan, les termes suivants étaient et *sont* en usage: Fari, Fatima, Farhama, Fama (Mande), Faran (Songhaï), Fara (Haussa), Far- \$ a (Wolof), qui peuvent tous dériver de la racine *Loin*, signifiant sommet, sommet, chef, prince, de qui dérive aussi le titre des pharaons, -

37

Dans Wolof, en fait, il existe à côté du terme *farba* celui de *fari*, qui est un éphithète impérial: *bur* signifiant roi; *bur-fari* *signification* le roi suprême, l'empereur, celui dont la puissance et la grandeur ne peuvent être surpassées. Le terme égyptien n'est pas étymologiquement ce que suggère Dalafosse; il est formé du pluriel de *per*: le mur de la maison, et par extension la maison du pharaon. Le sens de *par* en wolof moderne est identique à celui de *per* en égyptien ancien. En wolof, les mots commençant par *p* forment leurs pluriels en altérant *f*: *Peul*

bi - les Peuls; *Feulyi* - thc Peuls; *par mi* - le mur; *fer yi* - murs thc; d'où *fari*. nous rappelons que si Pharaon était dérivé du pluriel égyptien de *par*, c'était parce que le roi était habituellement identifié avec le nom de sa maison, qui était une maison double. Cela suggérerait-il alors que les créateurs des premiers États ouest-africains se souviennent d'une organisation politique antérieure qui, via la Nubie, nous ramène en Égypte? L'omniprésence de ce terme dans toutes les langues africaines, les explications étymologiques qui peuvent être proposées laissent peu de place au doute. Si tel était le cas, un éclairage nouveau serait jeté sur cette période initiale de l'histoire africaine; il ne s'agirait plus d'un commencement absolu, mais plutôt d'une continuation après l'émigration; il n'y aurait alors rien d'étonnant à ce que ces monarchies soient constitutionnelles d'emblée: leurs initiateurs, au lieu d'être créateurs *ex nibilo*,

aurait bénéficié d'une expérience politique antérieure. Ainsi, il serait également compréhensible que les formes de

l'organisation sociopolitique des États africains ne se rattachait qu'à ceux de l'Égypte pharaonique, et ne pouvait finalement être comprise qu'en termes d'eux.

Aucune objection insurmontable n'est soulevée en supposant qu'il serait matériellement impossible de gouverner un empire de la taille de l'Europe ou de l'administrer sans un minimum de bureaucratie. Il est difficile de se rendre compte que, pendant quinze cents ans, les Tunkas, les Mansas et les Askias ont simplement émis des ordres verbaux et obtenu des comptes rendus verbaux et des rapports en retour. Les activités douanières des zones frontalières, sur la base de ce que nous venons de dire, supposeraient une sorte de comptabilité précise, tout comme le paiement des taxes et autres frais semblerait impliquer l'émission de reçus, en particulier aux marchands péripatéticiens sur les marchés de Tombouctou, Djenné, etc. Il en va de même pour les relations de toutes sortes entre l'autorité centrale et les différentes provinces, pour permettre la coordination administrative. Nous verrons, au chapitre VII, que l'écriture faisait déjà depuis longtemps partie de la vie quotidienne et que l'activité intellectuelle avait atteint un niveau à peine conjecturable aujourd'hui. La correspondance épistolaire était courante: lors de l'arrivée au pouvoir d'Askia Mussa, il écrivit deux lettres, l'une à son frère Otsman, l'autre à la mère de ce dernier, afin d'éviter tout conflit éventuel. "Les Askias, qui entretenaient ainsi une correspondance privée, ont fait comme beaucoup sur le plan administratif et politique. Sac: 1i et Kati nous permettent d'en être sûrs. Le concept de documentation et d'archives existait clairement dans la conscience du peuple: l'auteur du *Tarikh es Soudan* souligne qu'il a vu l'original du document adressé par le sultan du Maroc à Askia 'shag II, concernant les mines de sel de Teghezza.³⁹ Il était d'usage d'accompagner ces missives d'un signe d'authenticité, si elles ne portaient pas un sceau inimitable : ainsi, lorsque Tombouctou-Koi a décidé d'ouvrir les portes de sa ville à Sonni Ali, il s'est assuré d'envoyer une de ces bottes avec le messager afin que Sonni Ali puisse avoir une preuve positive de l'authenticité et de la sincérité du

mission.⁴ ° L'existence d'archives africaines sera confirmée par des données complémentaires lorsque nous parlerons d'éducation et d'éducation des enfants.

ORGANISATION MILITAIRE

En mentionnant ci-dessus le nombre d'hommes dans les armées du Ghana et de Songhaï, nous n'avons montré que la taille des forces impériales. Le moment est venu d'analyser la structure de ces armées, leurs composants, leurs armes, leur stratégie et même leurs tactiques.

Structure

Au Mali et à Songhaï, nous le savons avec certitude, le roi qui a nommé les généraux était lui-même commandant en chef de l'armée et dirigeait personnellement les opérations militaires, comme le feraient plus tard les Dornes de Cayor. le *Tarikh es Soudan* souligne qu'Askia El Hadj n'a jamais pu entreprendre une expédition pendant tout son règne, car au moment de son accession, il a contracté une maladie qui l'a empêché de monter à cheval. // était une exception, contrairement à tous les autres Askias.⁴ 1

Dans chaque royaume, chaque nation, l'armée était divisée en plusieurs corps affectés à la défense de différentes provinces, bien que sous le commandement de l'autorité civile. Ainsi, chaque gouverneur de province avait à sa disposition une partie de cette armée à laquelle il pouvait assigner des tâches sous les ordres d'un général dont les pouvoirs étaient purement militaires. Au niveau inférieur, au-dessous du roi, dans les affaires politiques ou administratives, la distinction entre pouvoirs civils et militaires était donc très nette. Le roi du Mali, quand il a conquis Songhaï, Tombouctou, Zagha,

Mima, la Baghena, et les environs de cette région dans la mesure où l'Océan Atlantique, avait deux généraux sous ses ordres.

L'un était responsable de la défense de la partie sud de la

empire, à la frontière Mossi, l'autre de la partie nord au bord du désert. Leurs noms respectifs étaient SankarZutna et Faran-Sura. Ce sont les titres correspondant à leurs fonctions militaires. Chacun d'eux avait sous ses ordres un certain nombre d'officiers et de troupes.⁴² Les frontières occidentales de l'Etat de Djenné, avant la conquête de la ville par Sonni Ali, étaient défendues par les commandants de douze corps d'armée déployés dans le pays de Sana : ils étaient spécifiquement affectés à la surveillance des mouvements du Mali. Le Sana-faran était leur général en chef. On connaît même les noms de famille de certains des officiers sous ses ordres: Yausoro, Soasoro, Matigho, Karimu, etc. De même, douze commandants de corps d'armée ont été affectés à l'est du Niger vers Titili.⁴³

Chez les Mossi, les Moro Naba à qui la tradition interdisait de quitter sa capitale ne pouvaient pas diriger personnellement les expéditions militaires: en conséquence, cela devenait la tâche des généraux actifs. Les Mossi ont enrôlé tout le monde. Le danger passé, chaque citoyen rentrait chez lui, son village; l'armée a ensuite été démobilisée, à l'exception de quelques unités de sécurité.

A Songhaï, à partir du règne d'Askia Mohammed, une distinction a commencé à être faite entre le peuple et l'armée. Au lieu d'une conscription de masse, une armée permanente a été créée; les civils qui n'en faisaient pas partie pouvaient vaquer à leurs occupations. Sous le règne de Sonni Ali, tous les ressortissants valides étaient sujets à l'enrôlement. "Les principales divisions de l'armée étaient: les chevaliers, la cavalerie, les fantassins, les corps auxiliaires des Touaregs, les régiments d'infanterie d'élite, la garde royale et une flottille armée. .

Chevaliers

Les princes d'Afrique noire qui pouvaient se permettre de s'équiper d'une armure complète ou partielle comme celle des chevaliers du Moyen Âge occidental. Après l'adhésion de

Askia El Hadj, la *korm* dans un -*fari* El Hadj, le février ary 13,

1584, a déclenché une révolte avec l'intention de prendre le pouvoir. Mais il a échoué:

l'Askia, bien informé, lui fit décoller le

boubous fluide qu'il portait; sous h

nous portions

un manteau de

mail.⁴⁵ Quand *balama* Mohammed es-Sadek s'est révolté contre Askia Mohammed Bano et en mars 1588 a tenté de marcher sur Kaoga, les Askia, qui sont venus le défier au combat, portaient une cuirasse de fer.⁴⁶ Comme il faisait extrêmement chaud et que l'Askia était très gros, il est mort des effets de son armure.

Le balama rebelle portait un casque de fer; quand OmarKato lui a lancé un javelot à la tête, il a ricoché sur le casque.⁴⁷

Un autre sultan du Maroc, Mulay Ahmed, en décembre 1589 - janvier 1590, renouvela la demande d'un de ses prédécesseurs au sujet des mines de la Teghezza. Isha'q II, qui était alors Askia, a réagi violemment et, en signe de défi et de démonstration de force, a envoyé au sultan une lettre offensive, des javelots et deux bottes de fer. "

L'armure de chevalier complète était donc en usage, comme on l'a vu: cotte de mailles et cuirasse en fer, casque, bottes, javelot

. tout. Les princes africains de Songhaï étaient armés comme des chevaliers. Cette pratique n'était certainement pas aussi répandue qu'en Europe, ne serait-ce qu'à cause du climat, comme le montre la mort d'Askia Bano, morte d'étouffement. "L'explorateur Barth a vu de tels chevaliers dans le royaume de Bornu plus récemment, 1850. Il est probable qu'une telle armure provienne d'Europe, comme certains tissus; mais aucun document n'existe pour le prouver. Elle aurait pu venir d'Espagne en Afrique. On peut supposer que les forgerons africains ont fait des répliques de ces modèles, mieux adaptées à la climat, qui pouvait être porté soit à l'intérieur, soit à l'extérieur des vêtements.L'utilisation des armures de fer était courante au Bénin, les sujets apparaissant sur les bronzes de l'époque comme décoration étaient en premier lieu de véritables armures.

Cavalerie

Tous les autres soldats montés de naissance et de fortune plus modestes formaient la cavalerie. Ils étaient armés de boucliers et

javelots. La cavalerie était terriblement puissante, si l'on en juge par la panique que le choc de ses armes a provoqué dans les rangs marocains lors de la guerre contre le Maroc (juin 1609).

Ce qui effraya le plus les Marocains dans cette rencontre, c'était le bruit des boucliers battant contre les jambes des chevaux au galop. Toute l'armée marocaine, chefs et soldats, a fui jusqu'au lac Debi, où les hommes étaient plongés jusqu'aux cuisses. Mais ayant reconnu la cause de leur terreur, ils ont quitté l'eau après avoir connu la plus grande terreur et la plus extrême peur.

Infanterie

Les fantassins étaient principalement armés d'arcs et de flèches. L'infanterie comprenait un corps d'élite spécial, qui se distinguait par le port de bracelets en or. Quelle que soit la fortune de la guerre, les membres de ce corps d'élite n'ont pas pu tourner le dos à l'ennemi: c'est ce qui s'est passé à l'issue de la première bataille que Djuder, sous les ordres du Sultan du Maroc, a combattu contre Askia Daud à gauche, rive du fleuve Niger. L'armée de Songhaï a été vaincue parce qu'elle n'avait pas d'armes à feu. La totalité

élite corps permis lui-même à être décapité plutôt que de fuir.

Là aussi périrent ce jour-là un grand nombre de personnes importantes parmi les fantassins. Quand l'armée fut vaincue, ils jetèrent leurs boucliers à terre et s'accroupirent sur ces sortes de sièges, attendant l'arrivée des troupes de Djuder, qui les massacrèrent dans cette position sans aucune résistance de leur part; ceci parce qu'ils ne devaient pas fuir en cas de déroute. Les soldats marocains ont pris les bracelets en or de leurs bras.

L'armée avait un orchestre composé de tambours, de trompettes (*kakaki*, cf. *Tarikh el Fettach*, p. 136) et des cymbales. Quand El Hadj s'est révolté, il a marché sur Kaoga au son de ces trompettes. «Il avait mis un cuirasse et laissé les trompettistes, les batteurs, etc., marcher devant lui.»

Le tambour de guerre du Darnel de Cayor s'appelait DjungDjung. Il a été utilisé pour battre le *bur dakha djap rendi*, une marche signifiant: «Le roi suit [l'ennemi], l'attrape, le tue».

Le corps auxiliaire des vassaux touareg était composé essentiellement de chameliers; il devait aussi y avoir une infanterie armée de longs javelots, marchant devant les chameaux et combattant selon la technique berbère, telle que décrite par Bakri. Les Touaregs portaient des pantalons bouffants, une tunique, un turban et un litham.

Flottille

Il existait sur le Niger une flottille entière sans doute composée de petits bateaux équipés de tangons - donc non capsulables - comme ceux que l'on trouve aujourd'hui sur le lac Tchad, le lac Victoria et d'autres grands lacs d'Afrique centrale. En cas de guerre, cette flotte était utilisée à des fins militaires; le directeur du port de Tombouctou ou d'un autre endroit où la bataille a eu lieu a alors joué un rôle de premier plan. Au moment de la guerre contre le Maroc, il devait cacher les bateaux pour que les soldats marocains ne puissent pas traverser le fleuve.

Mahmud [chef de l'armée marocaine] a alors décidé de marcher contre le shag d'Askia. Il se mit d'abord à se procurer des bateaux, puisque le directeur du port, Mondzo-El-Fa-uld-Zerka, les avait tous emmenés avec lui lors de son vol vers Binka, quand Askia Ishaq avait exigé l'évacuation de la ville de Tombouctou. "

C'étaient les différents corps qui composaient l'armée africaine de Songhaï. Il leur manquait une arme essentielle, les armes à feu; ils n'ont pas eu le temps d'en acquérir parce que les personnes mêmes qui auraient pu les leur vendre, qu'ils soient industriels (européens) ou intermédiaires (arabes), en ont profité.

cette faiblesse majeure pour tenter de conquérir l'Afrique noire. Les premières armes à feu vendues aux Africains ont explosé entre leurs mains.

garde royal

Le roi était entouré d'un très grand corps de gardes dans lequel les fils des princes vassaux servaient côte à côte avec d'autres membres de la noblesse.

Au sein de cette armée, où régnait une mentalité seigneuriale et aristocratique, le rôle du griot prenait toute sa signification sociologique. À travers ses chansons, qui étaient des récits vivants de l'histoire du pays en général et des familles dont il s'adressait aux membres, il a aidé, il a même forcé le guerrier indécis et craintif à agir courageusement, et les courageux à agir comme des héros, à faire des miracles. Sa contribution à la victoire était très importante: sa bravoure et souvent sa témérité étaient incontestables, car lui aussi était aussi exposé au danger que les guerriers dont il célébrait les exploits; même au plus fort de la bataille, ils avaient besoin d'entendre ses exhortations qui remontaient leur moral. Les griots n'étaient donc pas des êtres superflus; leur utilité était évidente: ils avaient une fonction sociale «homérique» à remplir. La division du travail était donc valable à tous les niveaux de la société. La conquête européenne a atténué l'intérêt à trouver dans le caractère du griot, mais il est impossible de rendre compte historique de la mentalité des armées africaines précoloniales sans apprécier sa part. Dans une certaine mesure, il tenait même le sort des princes entre ses mains. Après avoir été sermonné par sa mère, Otsman avait renoncé à toute idée de révolte et était de nouveau déterminé à obéir à son frère devenu Askia Daud; il chargea même des bateaux de vivres, pour aller lui rendre hommage à la tête de ses troupes. Mais les sentiments d'orgueil réveillés par le chant de son griot alors qu'il se mettait en marche étaient plus forts que son sens de la discipline: il ne jugeait plus nécessaire de se frotter la tête de la poussière en signe d'obéissance à quiconque: La conquête européenne a atténué l'intérêt à trouver dans le caractère du griot, mais il est impossible de rendre compte historique de la mentalité des armées précoloniales africaines sans apprécier sa part. Dans une certaine mesure, il tenait même le sort des princes entre ses mains. Après avoir été sermonné par sa mère, Otsman avait renoncé à toute idée de révolte et était de nouveau déterminé à obéir à son frère devenu Askia Daud; il chargea même des bateaux de vivres, pour aller lui rendre hommage à la tête de ses troupes. Mais les sentiments d'orgueil réveillés par le chant de son griot alors qu'il se mettait en marche étaient plus forts que son sens de la discipline: il ne jugeait plus nécessaire de frotter la poussière sur sa tête en signe d'obéissance à quiconque: La conquête européenne a atténué l'intérêt à trouver dans le caractère du griot, mais il est impossible de rendre compte historique de la mentalité des armées africaines précoloniales sans apprécier sa part. Dans une ce

Mais presque aussitôt, alors que son griot se mit à chanter, il entra dans une telle fureur qu'il faillit éclater de rage, et s'adressa à son entourage en criant: «Déchargez tout sur les bateaux. Sur ma vie, celui qui vous parlera ne sera pas mettre plus de poussière sur sa tête pour quiconque. "54

Stratégie et tactique

La stratégie et les tactiques étaient assez différentes d'un pays à l'autre; il y avait différentes manières de combiner les attaques de la cavalerie et de l'infanterie. L'utilisation des scouts et des campements

avec des tentes était courant.

Vendredi 18 du mois de Djomada First [avril

15, 1588], Balama Mohammed es-Sadeq campa avec ses troupes à Konbo-Korai.

Après la mise en place de sa tente, le Balama est entré à l'intérieur et la première personne qui est venue les attaquer était Marenfa-El-liadj.⁸⁸

Les Askia Daud ont également campé devant les murs de Tombouctou. "A son retour, Askia Daud est passé par Tombouctou et a campé dans cette ville sur la place derrière la mosquée." ⁵⁶

Ils menèrent de longs sièges, qui durèrent des années, avec une technique consommée, pas moins experte que celle d'Agamemnon avant Troie. Ce fut le cas lors du siège de la ville de Djenné par Sonni Ali. Les villes étaient fortifiées par un système de remparts, avec un nombre variable de portes gardées. Une ville fortifiée s'appelait un *tata*. "Djenné est entouré d'un rempart à onze portes. Trois d'entre eux ont été scellés par la suite, de sorte qu'il n'en reste plus que huit aujourd'hui. »⁵⁷

Pour conquérir une ville ainsi fortifiée, qui n'avait jamais été subjuguée auparavant, si l'on en croit la *Tarikh es Soudan*, Sonni Ali a posé un siège qui a duré sept ans et quelques mois. Son camp a été installé à Zoboro, ancien site de la ville; il en sortait chaque jour se battre devant les murs jusqu'au soir. Ces scènes de bataille se sont déroulées quotidiennement pendant toute la saison des basses eaux. Lorsque l'eau monta, entourant les murs de la ville, la rendant inaccessible, il se retira avec ses troupes sur le lieu qui porte aujourd'hui son nom: NibkatuSonni, ou Sonni's Hill. En attendant que l'eau se retire, les troupes cultivent le sol pour produire leur propre nourriture. Les choses ont continué ainsi jusqu'à ce qu'au bout de sept ans, Djenné se rende, principalement faute de ravitaillement. Pendant ce temps, le roi était mort et son jeune fils l'avait remplacé.

Sonni Ali a traité ce dernier avec bienveillance et a épousé sa mère. «Après sa mort, la ville de Djenné devait conserver les ornements de son cheval dans une sorte de musée comme des reliques.

Selon Kati, cependant, le siège n'a duré qu'environ six mois, avec quelques batailles la nuit. Djenné était bloqué, rapporte-t-il, par quatre cents navires de guerre. Puisque Sonni Ali n'a régné que vingt-sept ans, la durée du siège indiquée par Sidi paraît excessive. Peut-être que la vérité se situe quelque part entre ces deux extrêmes (six mois et sept ans). Des recherches plus poussées nous permettront de nous rapprocher de la vérité historique.⁵⁹

Les effets de surprise et de missions secrètes étaient d'usage courant. Le zi août, 1563, Askia Daud a ordonné au farimondzo Bokar d'aller combattre Bani, un chef rebelle en terre Barka. Bani était très intelligent et avait par le passé donné beaucoup de mal au pouvoir central. L'Askia résolut de garder secrète la mission qu'il avait confiée au fari-mondzo. La période de l'année la plus défavorable à une telle manœuvre a été choisie de manière à vaincre la vigilance de Bani, qui n'aurait jamais pu se douter que tant d'obstacles seraient rencontrés pour l'atteindre. La direction de la marche était également improbable: les troupes monteraient dans les montagnes, d'où elles descendraient ensuite, à la grande surprise de l'ennemi qui aurait tout au plus pu s'attendre à les voir s'aligner à l'horizon habituel. le

tarifs troupes étaient conservé complètement igno-
diatribe du but et de la destination de l'opération. Même le fils de l'Askia, qui participait à l'expédition, ne put apprendre le secret connu du seul général, le fari-mondzo. Ainsi, Bani a été vaincu. °

Des manifestations militaires ont également été utilisées. Askia Daud, pour sa part, a déployé ses forces jusque dans le pays Mossi et Lulami sans s'engager dans la bataille ou le pillage, dans le seul but d'impressionner ses voisins et de leur enlever tout désir de s'aventurer à l'intérieur de ses terres. "

le *Tarikh el Fettach* souligne également le développement de la science militaire à Songhaï. Son auteur souligne les diffi-

les cultes de l'expédition des kurmina-fari contre Tenidda (Tengella, Tia-N'Della), roi de Futa. Tendirma, le point de départ, était à deux mois de marche; même ainsi, l'expédition a été victorieusement achevée avec une grande armée. L'ennemi vaincu a été mis à mort et les troupes sont revenues avec un

beaucoup de butin (8 mars 1513) .62

Bien que les Cayoriens soient de redoutables guerriers, leur tactique militaire, jusqu'à l'avènement de Lat Dior, ne semble pas avoir été aussi bien réglementée qu'à Songhaï.

Les chevaliers chargeaient dans une anarchie totale, chacun quand il en avait envie, après s'être soigneusement «plâtrés» loin derrière; ils ont estimé que leur noble poste était incompatible avec l'idée d'un commandement organisé, surtout quand il était dirigé par un généralissime esclave, le *diaraff bunt ker*. Le fait est qu'ils se sont souvent arrangés pour laisser les fantassins prendre les premiers coups de feu, les seuls qui étaient généralement mortels, les armes à feu que les Cayoriens possédaient à la fin de la période Darnel étaient chargées de poudre, d'éclats de poterie et d'autres petits fragments de fonte. Il est facile d'imaginer que lors d'une bataille, les soldats n'avaient pas souvent le temps de remplacer de telles charges. Donc, après les premiers tours, ce qui a suivi n'était que des feux d'artifice, provoquant au plus de légères brûlures superficielles. Plus d'un brave chevalier a choisi un tel moment pour entrer dans la mêlée, cherchant parmi les

ennemi chevaliers une Célibataire personnel adversary il pourrait vaincre; il n'a tiré son arme qu'en vue de cet ennemi. Il avait juré de le faire à la veille de la bataille au moment des «Khas»: c'était un rituel, souvent organisé la nuit, dans lequel tous les vaillants guerriers, plongeant leurs lances à plusieurs reprises dans un tas de sable qu'ils avaient entouré, proclamèrent leurs exploits prévus pour le lendemain.

C'est Lat Dior qui a probablement introduit la guerre mobile à Cayor. Avant la supériorité technique de Les armées de Faidherbe, les Damel, qui avaient accepté les enseignements de l'école française, savaient s'adapter à la situation. Au lieu de mettre en avant l'essentiel de son armée, il l'a divisée en petits

corps, posté aux points stratégiques; c'était donc une guerre de harcèlement

ment, une guerre de guérilla qu'il a menée contre Faidherbe. Ses hommes ont même creusé des trous individuels dans le sol, entièrement recouverts, avec une seule ouverture par laquelle viser une arme: une salve surprise salua ainsi l'arrivée de l'ennemi sur les lieux; c'était la tactique appelée *guedjo* (trou individuel). Cette période de guerre mobile s'appelait le "Temps du Werwerlo" (tourbillon). Lat Dior traquait les troupes de Faidherbe qui traquaient les siennes: on se demandait donc, avec une pointe de dérision, qui poursuivait qui.

ORGANISATION JUDICIAIRE

Dans l'empire traditionnel, la justice était inséparable de la religion. C'était une punition compensatoire administrée rituellement à celui qui offensait l'ordre social.

Avec l'islamisation, la situation se complexifie: elle devient de plus en plus laïque, bien que son fondement reste religieux, au point que le Coran est partout adopté comme code civil: Ghana, Mali, Songhaï.

Cependant, il y a toujours eu au cours de l'histoire deux types de justice: la justice royale et la justice du cadî. Le cadî était le juge musulman nommé par le roi; il travaillait principalement en common law

délits, des disputes entre citoyens, ou entre citoyens et étrangers. Telles étaient les affaires relevant de la juridiction du cadî du Ghana ou de Tombouctou. Un tribunal a été construit pour rendre justice. Au Ghana, les procédures utilisées pour faire avouer l'accusé étaient assez rudimentaires; en cas de meurtre, ou d'autres crimes, ou de dettes, le prévôt usait de l'épreuve par l'eau: l'accusé était amené devant lui plutôt que le roi. Un tribunal a été construit pour rendre la justice. L'épreuve de l'eau⁶³ consistait à faire tremper un morceau de bois spécial dans une quantité donnée d'eau qu'on faisait ensuite boire à l'accusé: s'il vomissait cette bière amère, il était innocent. L'épreuve de l'eau n'était qu'une variante de l'épreuve du feu pratiquée jusqu'à nos jours en Afrique noire, bien qu'interdite par la loi française; le plus

Un cas récent que je connais s'est produit vers 1936: c'était à Djurbel, au Sénégal, dans le Baol. Il consistait à chauffer à blanc chaud une fine lame de métal, généralement une sorte de vieille pointe polie dans la terre, que chacun des accusés devait à son tour lécher: les coupables étaient ceux qui avaient la langue enflée ou fendue le lendemain; une méthode vraiment barbare, comparable en tout point à celles employées au moyen âge, principalement dans le système judiciaire germanique. Les coupables, bien sûr, ont parfois avoué à temps; mais combien d'innocents ont dû être victimes! Le fait le plus extraordinaire à ce sujet est que plusieurs accusés ont indéniablement subi cette épreuve avec succès. Cela ne peut s'expliquer que par une forte dose d'auto-suggestion, due à la conviction religieuse mystique répandue parmi les gens ordinaires, selon laquelle les innocents "

Avec l'afflux de marchands à Tombouctou et le développement du caractère international de la ville, il a finalement été jugé nécessaire de nommer un autre juge, outre le cadî, de caractère nettement plus profane, qualifié exclusivement pour régler les différends entre étrangers ou entre étrangers et locaux. L'un d'entre eux temporairement nommé était Mohammed Baghoyei, un homme d'origine wankoré, sous Askia El Hadj.⁶⁴

Le niveau intellectuel des cadîs était très élevé, leur sens du devoir très aigu. Un fait concernant le règne d'Askia [shag le prouve. Les Askia ont en vain offert à deux reprises le poste de cadî au juriste Abu-Hafs Omar, qui l'a refusé. Un autre juriste, Takonni, a conseillé à l'Askia de menacer Abu-Hafs qu'il nommerait un homme ignorant à ce poste, auquel cas, ayant si obstinément refusé cette fonction, Abu-Hafs serait responsable devant Dieu de l'incompétence de tous les juges. actes rendus. Ce n'est que réduit à cet extrême qu'il a accepté et pris ses fonctions le 1er février 1585.⁶⁵

La maison d'un juge et une mosquée étaient des sanctuaires inviolables.

béliér. Le *cadi* pouvait impunément avertir le roi; pour les princes, il était l'intercesseur respecté dont les paroles étaient entendues. Lorsque Said Mira fut banni de la société par Askia El Hadj, il parvint jusqu'à la mosquée, où il se réfugia, implora et obtint l'intercession du *cadi* auprès du souverain, et obtint un pardon.

Un crieur public a annoncé les décisions du *cadi* ou du roi lorsqu'elles affectaient la population dans son ensemble. Les châtiments courants étaient l'incarcération (il y avait des prisons à Kanato, à Kabara près de Tombouctou et ailleurs), la confiscation de biens et le bastinado, qui pouvait accidentellement se révéler fatal. L'oncle maternel d'El Hadj, qui avait organisé une révolte contre les Askia en faveur de son neveu, est mort de cette manière.

Les crimes de lèse-majesté et de haute trahison étaient sous la juridiction du roi. Ainsi, Askia El Hadj a insisté pour juger lui-même tous ceux qui avaient participé à la conspiration visant à le renverser du trône; les châtiments qu'il infligeait aux coupables, comme il l'a lui-même souligné, étaient basés sur le degré de leur implication dans la révolte et le rang de leurs positions sociales. La même chose était vraie sous Askia Ishaq II, qui a condamné le Hombori-koi à être cousu vivant dans une peau de taureau et enterré de cette manière.⁶⁶

Avec Askia El Hadj, on voit comment la justice royale a banni une personne de la société. Said Mara devait être conduit dans toute la ville, tandis qu'un crieur annonçait sa mise hors la loi: cela signifiait que n'importe qui pouvait désormais le tuer en toute impunité, puisqu'aucune loi ne protégeait plus sa vie. C'est alors qu'il était remis à la foule qu'il s'est réfugié dans la mosquée, sous la protection de l'imam.⁶⁷

En terre de Mossi, les Nakomse (nobles) ne pouvaient être jugés que par leurs pairs, pour ainsi dire: les Moro Naha seuls étaient qualifiés pour le faire.

Quand le roi était sur son trône pour rendre justice, en tout partie de l'Afrique, il était le seul autorisé à porter des couvre-chefs, symbole de dignité et de sagesse. Le pharaon d'Égypte en

la même position a été appelée *Atef*, bien que les égyptologues aient été incapables de trouver un terme exact pour traduire ce mot. si *A mangé* était un verbe égyptien révisé, *Atef* aurait

signifie en égyptien «il juge», en supposant que cette racine signifiait «juger». Il est intéressant de noter que *Atef* en wolof signifie «laisser un juge». Malgré leur très grande importance, les cadis étaient dépendants du roi. Tandis que le *Tarikh es Soudan*

nous fait comprendre que celui de Tombouctou était le plus important de tous, que tous les autres lui étaient subordonnés et qu'il pouvait les retirer, le *Tarik el Fettach* est plus catégorique: c'est Askia Mohammed qui nomma tous les cadis de son royaume: «C'est ainsi qu'il nomma un cadi à Tombouctou, un cadi dans la ville de Djenné, et un cadi dans chaque ville de son territoire qui en avait un, du Kanta au Sibiridugu.¹⁶⁸

L'utilisation de documents notariés était répandue. L'auteur du *Tarikh es Soudan*, par exemple, il a été demandé de dresser un inventaire notarié des biens appartenant à un condamné, un Salti, lorsqu'il est allé en prison, pendant la guerre avec le Maroc:

Mardi, lorsque nous sommes entrés dans la prison, nous avons trouvé la malheureuse Salti dans un état pitoyable. Je lui ai lu le registre de l'inventaire, et comme il déclarait que c'était bien là toute sa fortune, nous l'avons attesté par écrit sur le registre pour attester de son authenticité⁶⁹.

L'auteur était accompagné d'un autre notaire.

Ibn Battuta a décrit l'esprit de justice immanente dans le peuple et la sécurité qui couvrait les étrangers et leurs biens, deux faits dignes d'une société déjà ouverte aux affaires internationales.

Les actes d'injustice sont rares parmi eux; de tous les peuples, ils sont les moins enclins à en commettre, et le sultan (le roi noir) ne pardonne jamais à quiconque en est reconnu coupable. Sur tout le pays, règne une sécurité parfaite; on peut y vivre et y voyager sans crainte de vol ni de rapine. Ils font

ne pas confisquer les biens des hommes blancs qui meurent dans leur pays; même s'ils peuvent être d'une immense valeur, ils ne les touchent pas. Au contraire, ils trouvent des administrateurs pour l'héritage parmi les hommes blancs et le laissent entre leurs mains jusqu'à ce que les bénéficiaires légitimes viennent le réclamer. "

Ainsi écrivit Battuta en 1352-53, au moment de la guerre de Cent Ans, relatant le bien qu'il trouvait dans le comportement des Noirs.

Dans certaines villes saintes dominées par le clergé, comme Tombouctou, Diaba au Mali, Kundiiro à Diaba, le *cadi* avait le droit de grâce ou de punition (à vie ou à mort) sur l'accusé. Si l'on en croit Kati, le Mansa du Mali ne pourrait pas entrer dans la ville sacrée de Diaba même si son fils s'était réfugiée là-bas, parce que c'était la cité de Dieu, où le salut était garanti à tous les fugitifs⁷¹. Tel devait être le cas de N'Diare. la ville sainte de la N'Diaye au Sénégal.

Les juges ont souvent dû être impopulaires pour des raisons tout à fait humaines; cela explique les nombreux refus de rendez-vous liés par Kati et Sadi.

REMARQUES

1. Leroi-Gourhan, *op. cit.*, p. ZOO.
- z. Al Bakri, *op.cit.* "Route de Cabana A Gharou », p. 34-36.
3. *Idem.* "Description de Ghana et moeurs de ses habitants, "pp. 3z8. z7-
4. *Wein.* "Route du Dera au pays des Noirs, "pp. 309-318.
5. Ibn Khaldun, *op. cit.*, p. zi z.
6. Al Bakri, *op. cit.* "Route de Tademekka a Gandames », p. 341.
7. Ibn Khaldun, *op. cit.*, p.
8. Delafosse, *Les Noirs de PAfrique* (Paris: Ed. Payot, p. 6z.
9. Ibn Khaldun, *op. cit.*, pp. 114-115.
- ro. Ibn Battuta, *op. cit.*, p.
11. *Présence Africaine* magazine, n ° XVIII — XIX, février-mai 1958, pp. 176-177.
- z. Ibn Khaldun, *op. cit.*, p. 1 i3.

13. Sadi, *TS*, ch. XIII, p. 121. 14. *Idem.*, III, 14.
- est. Il fut le premier à prendre le titre de Dali, qui, dans la tradition africaine, est l'équivalent de César.
16. Sadi, *TS*, XII, 164. 104. 17. *Idem.*, XVII, 178. 18. *Idem.*, XVI, 164.
19. (*dem.*, XVII, 174. 20. *Idem.*, V, 24. 2.1. *Idem.*, XI11, 12:
22. Ibn Khaldun, *op. cit.*, p. 107. 23. Sildi, *TS*, VII, 40.
24. *je dém.*, X VI, 164.
25. Al Bakri, *op.cit.* "Description de Ghana et moeurs de ses habitants," P. 330.
26. *Idem.*, p. 330. 2.7. Ibn Khaldun, *op. cit.*, p. 1 15.
28. Kaarta pourrait-il dériver de Carthago? (Voir carte p. 000.)
29. Al Bakri, *op. cit.*, p. 334. 30. Sidi, *TS*, XIII, 129-130.
- 31.1 *dém.*, XVIII, : 93. 31. *Mem.*, XXVII, 298. 33.1 *Dém.*, II, 10-II.
34. (*dem.*, XVII, 171-172. 35. *Mem.*, XIII, 1 16-117.
36. *Idem.*, II, 12, 37. Delafosse, *Haut-Sénégal-Niger*, *op. cit.*
38. Sidi, *TS*, XIV, 134-135. 39. *Idem.*, XXI, 2.16.
40. *Idem.*, VII, 40. 41. *Idem.* „XVIII, 185. 42. *Mem.*, IV, zo.
- 43.1 *dém.*, V, 25. 44. *Idem.*, XIII, 18. 45. *Idem.*, XVIII, 190-192 ..
46. *Idem.*, XIX, 199. 47.1 *dem.*, XX, 204. 48. *Idem.*, XXI, zr6-2,17.
49. Cela est également arrivé aux croisés sur les routes de Palestine.
50. Sidi, *TS*, XXVIII, 301-302. 51.1 *Dém.*, XXI, 219-220.
52. I *bosse*, XVII, 191. 53. *Idem.*, XXI, 226. 54. (*dem.*, XIV, 136.
- 55.1 *dém.*, XX, zo3. 56. *Idem.*, XVII, 178. 57.1 *dem.*, V, 23.
58. *Idem.*, V, 26-2.7. 59. Cf. Kati, *TF*, ch. V, 94-aussi.
60. Sidi, *TS*, XVII, 175. 61. *Idem.*, XVII, 179. 62. Kati, *TF*, III, 74.
63. Al Bakri, *op. cit.* "Route de Ghana a Ghiarou », p. 335-336.
64. Sadi, *TS*, XVIII, 190. 65.1 *dem.*, *loc. cit.* 66. (*dent.*, XX, 2.05.
- 67.1 *Dem.*, XX, 207-108. 68. Kati, *TF*, VI, : 15.
69. Sidi, *TS*, XXXIII, 360-361. 70. Ibn Battuta, *op. cit.*, pp. 19-2.0.
71. Kati, *TF*, XVI, 314.

Chapitre Six

ORGANISATION ECONOMIQUE

L'Afrique, aux yeux des spécialistes, est dépeinte comme une terre qui avant la colonisation n'était qu'au niveau d'une économie de subsistance: l'individu, pratiquement écrasé par la force de la nature, ne pouvait produire que ce dont il avait absolument besoin pour survivre. . Aucune création, aucune activité reflétant une société libérée des contraintes matérielles ne pourrait y être trouvée. Les relations d'échange étaient régies par le troc. Les notions d'argent, de crédit, de bourse, d'épargne ou d'accumulation de richesses par les individus appartiennent à un type de commerce lié à une organisation économique supérieure: elles n'auraient pas pu être trouvées au niveau présumé de l'économie africaine.

Rarement une opinion a été aussi peu fondée sur des faits. Celui-ci est né d'une idée préconçue des sociétés africaines: elles devaient être spécifiquement primitives, donc dotées à tous égards de systèmes caractéristiques d'une telle condition.

TROC

Indéniablement, à la périphérie des royaumes africains, certaines tribus arriérées, comme les Lem-Lem dans le sud-ouest du Ghana, peut-être sur les rives de l'actuelle rivière Falerne, pratiquaient le troc depuis la période carthaginoise. Hérodote en témoigne. Cette situation est restée inchangée jusqu'au XIIe siècle, comme le corroborent les récits de voyageurs arabes, par exemple Ibn Yakut. Pour ces

peuples, comparables en tout point aux barbares encore non assimilés qui erraient aux abords de l'empire romain, la notion de marchandise au sens moderne était probablement inconnue: le troc était le fondement de toute leur activité commerciale. Après avoir traversé le désert séparant le Ghana du Haut Sénégal, les Arabes atteignirent les rives de la Faleme, déchargèrent leurs marchandises en petits paquets (produits variés de l'Orient), donnèrent un signal, puis se retirèrent; **la**

Les Africains sont alors sortis et ont placé devant chaque paquet la quantité de poussière d'or qu'ils jugeaient valables, puis se sont retirés. Les Arabes revenaient et récupéraient l'or s'ils trouvaient les montants satisfaisants; sinon, le cycle a été répété, toujours sans contact direct. Les sociologues et ethnologues s'accordent à dire que le commerce mené dans de telles conditions exclut toute connaissance de la marchandise: l'or dans ce cas n'est même pas de l'argent, mais un produit local qui est échangé contre des marchandises ou d'autres matériaux non originaires du pays.

Ces tribus vivant dans une société pratiquement fermée avaient beaucoup moins besoin des boules orientales scintillantes pour améliorer leurs conditions de vie que les marchands carthaginois et arabes pour l'or qu'ils «récoltaient». On peut donc supposer, du fait même qu'ils étaient dans un état moins développé, que l'honnêteté régissant ces échanges venait d'eux; ils l'ont imposé, dès le début. S'ils étaient escroqués, ils pourraient, sans perdre l'essentiel de leur vie, suspendre leurs relations avec un groupe donné de commerçants ainsi identifié.

Telle était la nature du commerce le long des frontières du royaume. Ce n'est qu'en l'appliquant, dans une généralisation malavisée, à tout le reste du continent, que l'on pourrait atteindre les théories susmentionnées.

COMMERCE DE TYPE MODERNE

En réalité, il y avait une autre forme d'activité commerciale, de type déjà moderne, beaucoup plus étendue,

couvrant tous les royaumes. Elle était menée par les éléments les mieux organisés et les plus dynamiques de la société, par ceux, en un mot, déjà détribalisés. Il y avait déjà

. Toutes les classes marchandes de l'empire du Ghana et de Songhaï. le *Tarikh es Soudan* fait allusion à leurs activités dans les centres déjà internationaux de Tombouctou et Djenné.

La densité du trafic fluvial Niger entre ces deux villes à cette époque ne pouvait jamais être suspectée aujourd'hui. Kabara était le véritable port militaire et commercial par lequel toutes les marchandises étaient exportées de Tombouctou, vers Djenné, le Mali et le Haut Niger en général, ou Tirekka, Gao et Tademekka, Kukia et le pays Dendi, c'est-à-dire Dahomey (Bénin). Selon le *Tarikh el Fettach*, des groupes entiers étaient consacrés au commerce:

Si vous demandez quelle différence il y a entre les Malinke et les Uangara, sachez que les Uangaras et les Malinkes partagent la même origine, mais que Malinke est utilisé pour désigner les guerriers, alors qu'Uangara sert à désigner les marchands qui font du commerce d'un pays à l'autre. un autre.;

Bakri nous informe également que les Nungh, amarta étaient un groupe de commerçants qui exportaient de l'or d'Iresni, dans le Haut-Sénégal, vers tous les pays. Cette ville est très proche du bastion aurifère de Ghiaru, mentionné précédemment.⁴ Après la destruction de Carthage par Scipion Africanus Minor, l'expédition romaine qui a poursuivi les Carthaginois en fuite pour découvrir d'où ils tiraient leur or, a atteint ce point, la source du Bambuk (le nom donné par les Romains au fleuve Sénégal).

L'existence de groupes entiers voués au commerce (les ancêtres des actuels Djula et Sarakolle) étant confirmée, il reste à définir le type d'échange qu'ils pratiquaient. On y décelait déjà les caractéristiques de l'activité économique moderne: l'existence de monnaie, un système tarifaire bien défini et des centres commerciaux cosmopolites dans chaque pays. En plus des deux précédemment

villes mentionnées, Tombouctou et Djenné, connues en Asie et en Europe, il y avait Biru, Soo, Nclob, Pokes, etc. Dans tous ces centres, les ressortissants étrangers avaient leurs propres quartiers dans lesquels ils pouvaient vivre dans la plus grande sécurité avec leurs biens, tout en poursuivant leurs affaires.⁶ Pour la plupart, il s'agissait d'Arabes d'Afrique du Nord, d'Égypte et du Yémen, et d'Européens, en particulier d'Espagnols. Certains d'entre eux étaient même étudiants à Tombouctou, comme on le verra plus loin. L'Afrique noire était hospitalière aux étrangers. On sait déjà que le roi de Djenné souhaitait qu'il y ait plus d'étrangers que d'indigènes dans sa capitale, mais son dernier vœu - le dernier des trois - était «que Dieu laisse tous ceux qui n'étaient venus que pour colporter leurs marchandises, afin que ennuyés de rester dans cet endroit, ils pourraient vendre leurs produits de mauvaise qualité à des prix défilant toute concurrence,

DEVISE

Les préoccupations économiques existaient à tous les niveaux. La vente de marchandises était strictement réglementée: il y avait des jours de marché fixes. L'officier économique de la ville prélève alors des impôts au nom du roi; ils peuvent être payés en marchandises ou en espèces, en particulier à Tombouctou. Comme indiqué précédemment, un droit approprié était imposé à la frontière sur toutes les marchandises importées ou exportées.⁸

La monnaie utilisée se composait de sel, de cauris ou d'or en poussière ou en morceaux (de monnaie étrangère ou locale). À première vue, il peut sembler étonnant que des blocs ou des morceaux de sel de différentes tailles constituent une monnaie. Il faut se souvenir à cet égard que certaines substances comme le sel et le cuivre étaient aussi rares en Afrique à cette époque que l'or était abondant; en effet, dans certaines régions, les bijoux en cuivre étaient plus prisés que ceux de l'or; dans l'Antiquité, l'or était moins cher que le cuivre en Nubie, c'est-à-dire au Soudan, dont Khartoum est la capitale actuelle. Selon Bakri, le sel était

vaut son pesant d'or parmi les peuples qu'il appelle El Feruin, qui se trouveraient dans le nord du Sénégal à proximité du lac de Guiers⁹. La valeur attribuée à toute substance est toujours en termes de rareté. Ainsi, les cauris venus de l'océan Indien via la Perse, selon Leo Africanus, pourraient servir de monnaie. Il ne s'agissait donc pas de peuples arriérés incapables de concevoir et de produire des pièces d'or ou d'autres métaux, car, comme nous le verrons, cette monnaie était très répandue en Afrique noire à l'époque.

Quant à la poussière d'or, une quantité conventionnelle d'environ 4,6 grammes (probablement plus souvent mesurée que pesée) constituait ce qu'on appelait le *mitkal* de poussière d'or; c'était l'étalon-or, au sens moderne le plus strict du terme, sur la base de laquelle étaient échangées des pièces de monnaie (dont la composition pouvait être frelatée avec des métaux non précieux), ainsi que des cauris. le *mitkcil*, selon les taux de change, valait entre 500 et 3000 cauris, les documents disponibles nous informent.¹ °

Évidemment, tout cela était relatif aux conditions existantes. Un étalon de poussière d'or a été utilisé car sous cette forme, le métal était plus difficile à adultérer.

Des poids identiques d'or ou plus lourds ont été effectivement transformés en pièces de monnaie avec des motifs en relief à la menthe, à des fins d'échange commercial, comme en témoigne ce passage d'Idrisi, sur la collecte d'or chez les Lem-Lem:

Lorsque la rivière retourne à son lit, chacun vend son or. La majeure partie de celui-ci est achetée par les habitants de Wardjelan dans l'actuelle Libye] et par ceux de la pointe de l'Afrique de l'Ouest, où cet or est transporté jusqu'aux monnaies, frappé en dinars et échangé contre des marchandises. C'est ainsi que cela se passe chaque année. C'est le principal produit du pays des Noirs; grands et petits, ils en font leur gagne-pain. Dans le pays des Uangara il y a des villes florissantes et des forteresses renommées, ses habitants sont riches; ils possèdent de l'or en abondance et reçoivent les produits qui leur sont apportés des autres parties les plus reculées de la terre. Ils les habillent

moi en robes et autres types de vêtements; ils sont tout à fait noirs.¹¹

Une remarque faite par Bakri à propos des Berbères de Tademekka indique que les pièces sans marques doivent avoir été plutôt rares en Afrique. Après avoir décrit le type de prostitution coutumière parmi eux (les femmes saisissant des étrangers), il se promène pour évoquer le type d'argent qu'elles utilisaient: «Les dinars qu'ils utilisaient étaient en or pur et étaient appelés

sanglot [chauve] parce qu'ils ne portaient aucune empreinte. »¹²

Ainsi, ces documents permettent d'être sûrs de l'utilisation en Afrique noire de pièces d'or imprimées, sans pour autant pouvoir savoir si ces empreintes étaient des effigies d'empereurs ou de rois locaux, ou de savoir s'il y avait une monnaie impériale généralisée frappée à part. du *mitkal* la norme. La situation devait être comparable à celle des cités-royaumes gréco-latins après l'invention de la monnaie par les Lydiens au VI^e siècle. AVANT JC; entre autres particularités, chacune de ces villes avait son propre système de mesures et, par conséquent, sa propre monnaie urbaine estampillée des armoiries de la ville; il n'existait aucune relation acceptée de la valeur d'échange de ces monnaies. Selon le *Tarikh el Fettach*, Askia Daud "a été le premier à construire des dépositaires financiers et même des bibliothèques." 13

Il existait donc en Afrique de l'Ouest toute une gamme de devises utilisables en fonction de la valeur des biens achetés. Il y avait même une curieuse sorte de monnaie sous forme de carrés de tissu (quatre travées de chaque côté) fabriqués dans le centre textile de Terenka, dans le Haut-Sénégal, selon Bakri; ces carrés, appelés *chigguiya*, étaient en usage à Silla, également sur le Sénégal, avec d'autres devises telles que le sel, les anneaux de cuivre et *Dora*, une céréale. "

le *Tarikh es Soudan* mentionne, en décrivant la pauvreté résultant de l'occupation marocaine de Tombouctou, l'existence d'une "bourse" dans cette ville: "Le taux de change est tombé à Sao cauris ..." 15

Une remarque d'Ibn Haukal atteste de l'utilisation de la reconnaissance de dettes par écrit et donne en même temps une idée de l'énorme richesse du pays: il a vu un texte dans lequel un habitant de Sijilmasa reconnaissait sa dette envers un citoyen d'Aoudaghost en la somme de 40 000 dinars. Ib l'auteur de *Le livre des routes et des royaumes*, un tel événement était unique dans le monde commercial du dixième siècle. Même à Bagdad, la capitale de l'Orient, on ne pouvait rien trouver de tel.¹⁶ L'Afrique se distinguait donc dans le monde par sa richesse légendaire qui conduisit les Arabes à dire: «Contre la gale des chameaux, utilisez du goudron, et contre la pauvreté faites un voyage au Soudan. »

IMPORTER / EXPORTER

Les matières exportées étaient l'or, le fer, l'étain, etc. Sur le plan intérieur, le commerce des noix de cola, des céréales telles que *Dora*, et le millet à partir duquel une sorte de bière était fermentée était actif; il en est de même pour l'armement: lances, javelots, flèches, arcs, etc. Quant à la fabrication, on peut citer l'industrie du verre qui a fait des progrès extraordinaires au Bénin. Le commerce entre l'Afrique de l'Est et l'Inde et la Chine n'était pas moins actif aux Xe et XIe siècles. Dans cette région, contrairement à commun opinion, le stade tribal était dépassé: la terre était unie en une seule grande monarchie sous le Monomotapa. Les métaux, l'or, l'étain, le cuivre étaient largement exploités à son profit personnel, selon des procédures bien établies. L'organisation des travaux était très avancée. Les experts ont estimé la quantité d'étain extrait à Rockpoort à environ trente mille tonnes. Les experts se sont rendus en Orient et en Extrême-Orient chinois via le port de Sofala. Il y avait toute une classe de marchands; ses conflits avec les immigrants arabes sont décrits dans un livre de Burueg Bin Shariya intitulé *Of la fierté nationale des nègres et leurs disputes avec les blancs*

Hommes. Tous ces faits concernant l'Afrique de l'Est sont tirés d'une étude de MA Jaspán¹⁷.

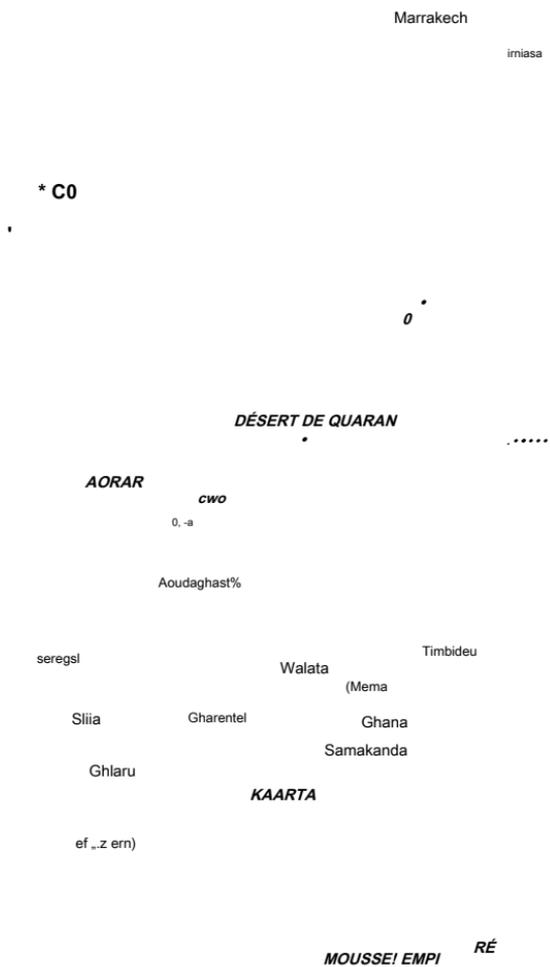
En Afrique de l'Ouest, les produits importés étaient le blé, les raisins secs, les figues, le sel saharien, les cauris, le cuivre, les dattes, le henné, les olives, les peaux tannées, la soie, le tissu, le brocart, les perles et miroirs vénitiens, etc. Le tabac a probablement été introduit en Afrique occidentale musulmane à cette époque. "D'autres produits tels que la gomme, le mimosa gummifère, les cucurbitacées et les euphorbes ont été ajoutés au commerce. Bakri raconte l'histoire d'une étrange plante qui existait à l'époque: elle donnait une sorte de laine ignifuge qui a été tissée dans les vêtements; il a été appelé *turzi*. Mais parmi les Berbères, il y avait une pierre possédant les mêmes propriétés lorsqu'elle était ramollie. On peut donc bien conclure que cet étrange produit était de l'amiante, plutôt qu'une plante.

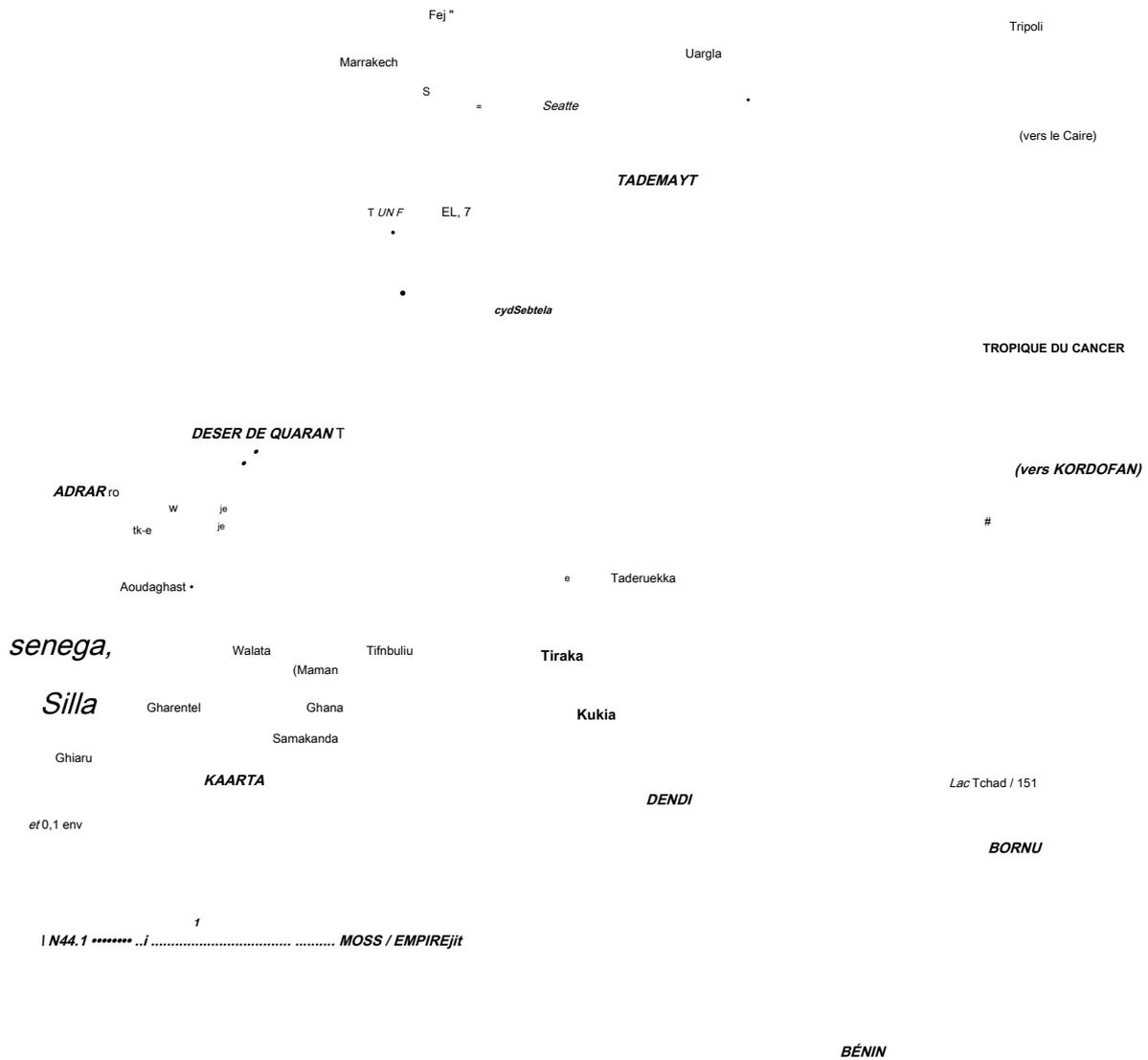
le Berbères de la Région de Tadmakka et les Noirs de Bornu ont extrait localement une sorte d'agate qui a été vendue aussi loin que le Ghana: au Soudan, elle est transformée, jusqu'à nos jours, en colliers et pendentifs de taille impressionnante. Le long du fleuve Sénégal, selon Bakri, des fouets de renommée mondiale étaient faits de peaux d'hippopotame. " 9

MOYENS DE TRANSPORT, ROUTES

Le moyen de transport habituel à l'intérieur de l'Afrique noire était un âne, un bœuf, un chameau ou un cheval «bâtard», où il n'y avait pas de voies navigables. La connexion à la Méditerranée et à l'Égypte, à travers le Sahara, s'est faite par des caravanes de chameaux. Il est important de souligner que cette initiative commerciale a été prise par des Arabes et non par des Africains, qui ne faisaient du commerce que sur les marchés intérieurs de Djenné, Tombouctou, Waleta, Aoudaghost, Gao, etc. Il semble que la richesse du continent ait toujours rendu inutile pour ses habitants de risquer les dangers de la haute mer ou des grandes routes internationales à des fins commerciales. De même, dans les temps anciens, les Éthiopiens et les Égyptiens n'ont pratiquement jamais quitté leur pays d'origine.

Routes commerciales entre la région méditerranéenne et l'Afrique au XIe siècle.





Uargla

TADEMA VT

TROPIQUE DE CANCER

(vers KORDOFAN)

Tadeniekk

Nraka

Gao

• Kuki.i

DENDI

lac Tchad

BORNU

BÉNIN

Régions, villes et peuples de l'Afrique
précoloniale (onzième
à XVIe siècles).

L'Égypte possédait tous les moyens techniques et les ressources matérielles pour assurer sa maîtrise des mers; mais tout au long de son histoire, elle la laissa à sa cousine Phoenecia. À l'exception de quelques navigateurs solitaires, mentionnés dans les contes et légendes, ce n'est qu'à la dix-huitième dynastie qu'elle construisit une flotte sur la mer Rouge. L'Égypte est née et est restée une puissance essentiellement continentale. Ni elle ni la Nubie ne sont jamais devenues des nations commerçantes.

On pourrait supposer que, pendant la période précoloniale, l'Afrique de l'Ouest n'était pas technologiquement capable de prendre la mer, et tenter d'expliquer ainsi l'absence de commerce maritime africain créé par l'initiative locale. Certains documents que nous citerons ci-dessous prouvent que ce point de vue n'est pas acceptable. Même si c'était le cas, rien n'empêchait en aucun cas les peuples des empires africains d'établir des caravanes de chameaux, comme le faisaient les Arabes, et de transporter leurs marchandises sur les rives de la Méditerranée. Toutes les conditions technologiques requises pour que les Africains développent des caravanes et deviennent des commerçants internationaux en traversant le Sahara étaient réunies. Mais ils ne l'ont jamais fait, car l'abondance économique et leur propre structure sociale ont évité cette nécessité. Le dromadaire est donc resté jusqu'à ce jour à l'usage des seuls commerçants arabes; c'est l'animal idéal pour traverser le désert. C'est pourquoi: non seulement il peut supporter la soif, mais il est capable de stocker dans son corps des centaines de litres d'eau qu'il peut, le cas échéant, remettre dans un état plus ou moins potable en abattant la bête. De cette façon, les chameliers ont avec eux une réserve de viande et d'eau.

Selon Ibn Battuta, les routes de l'intérieur de l'Afrique étaient absolument sûres: «Ayant décidé de visiter cette dernière ville [Mali], je n'ai embauché qu'un seul Messufite pour me servir de guide car il n'est pas nécessaire de voyager en caravane, car les routes sont aussi sûres. "2 °

A partir des documents laissés par Bakri, nous pouvons décrire le réseau de routes qui reliait l'Afrique noire à la Méditerranée.

la Méditerranée et l'Orient, ses complexités et les conditions de déplacement des caravanes. Le long de la plupart des itinéraires, il y avait peu de puits d'eau potable: il fallait plusieurs jours de voyage pour en atteindre un. On peut voir sur la carte que deux routes principales reliaient le Sahara du Sud à l'Afrique noire: l'une d'elles allait de Wadi Draa à Aoudaghast; l'autre a commencé

de Sijilmasa et est allé à Tatnedelt et qui était un carrefour de toutes les routes menant à l'Afrique noire. Il a fallu cinquante et un jours de Sijilmasa à Aoudaghast. Les puits le long d'eux étaient, pour les premiers, Tezamet, Bir el Diem = lin et Nalili; et pour ces derniers, Puits des chameliers ou Bir el Djemmelin. . . Le voyage a duré deux semaines d'Aoudaghast à la capitale impériale du Ghana; du Ghana à Silla, le long du Haut Sénégal, les caravanes ont duré vingt jours; du Ghana à Gao, deux semaines; du Ghana à Augham, probablement cinq jours; de là à Ras Etna, quatre jours; de ce centre à Tiraka, sur le Niger, six jours; de Gao à Tademekka, neuf jours ont été nécessaires; de là à Ghadames à travers le désert, quarante jours; de ce carrefour à Tripoli, onze jours; et enfin, de Ghadames on est allé à Kairouan.²¹

RICHESSE ÉCONOMIQUE

Du point de vue économique, l'Afrique est caractérisée par l'abondance. Les voyageurs de l'époque précoloniale n'y rencontraient aucune pauvreté; selon le *Tarikh el Fettach*, L'empereur du Ghana, assis sur une «plate-forme d'or rouge», traitait quotidiennement les habitants de sa capitale pour dire mille repas.²² Un tel confort matériel se traduisit par une augmentation de la densité démographique à peine imaginable aujourd'hui: dans la seule région de Divine, il y avait 7 077 villages.

Le fait suivant suffit à nous donner une idée de la proximité de ces villages entre eux. si le sultan, par exemple, souhaite convoquer une personne habitant un village situé

envoyé aux environs du lac Debo, son messenger choisi se rend à l'une des portes des remparts et, de là, crie le message qu'il a été chargé de transmettre. Les gens, de village en village, réitérèrent cet appel et le message parvient immédiatement à l'intéressé qui se rend à la convocation qui lui est envoyée. Pas besoin de démonstration supplémentaire pour montrer à quel point ce territoire est densément peuplé.²³

Sous l'Askia El Hadj, un recensement effectué par un groupe d'étudiants qui a duré trois jours a établi que Gao se composait de 7,62,6 blocs de maisons de construction solide (en terre cuite?), Sans compter les huttes de paille.²⁴

On estime que la traite des esclaves a englouti de cent à trois cent millions d'individus, morts ou expédiés en Amérique. Donc, sans l'esclavage, le chiffre total de la population noire sur le continent aurait probablement été quatre fois ce qu'il est maintenant: il aurait été aux alentours de quatre

cent million. le *Tarikh es Soudan* souligne à quel point la pauvreté était exceptionnelle en Afrique noire en décrivant celle causée par l'occupation marocaine de Tombouctou:

Le coût élevé de la nourriture à Tombouctou était excessif; un grand nombre de personnes moururent de faim et la famine était telle que les gens mangèrent les cadavres d'animaux de trait et d'êtres humains. Le taux de change est tombé à 500 cauris. Puis la peste vint à son tour décimer la population et en tua beaucoup que la famine avait épargnés. Ce coût élevé de la nourriture, qui durait deux ans, ruinait les habitants, qui en étaient réduits à vendre leurs meubles et leurs ustensiles. Tous les anciens étaient unanimes pour dire qu'ils n'avaient jamais vu une telle calamité et qu'aucun des anciens avant eux ne leur avait jamais rien dit de tel.

COMPARAISON DES STRUCTURES SOCIO-ÉCONOMIQUES EN AFRIQUE ET EN EUROPE

Le moment est venu d'examiner le passage de_

..... 4.
J la production féodale à la production capitaliste en Europe, à se

si un tel développement, une telle transformation s'est produite dans l'économie africaine de la période correspondante. et si non, pourquoi pas?

Karl Marx a montré à Das *Kapital* que l'organisme féodal
 zation dans le campagne et corp raisons dans le villes pour une
 longtemps gardé le capital-argent, résultant de l'usure et
 commerce au Moyen Âge, d'être tra nsfor med dans
 capital industriel. Le bouleversement qui donner naissance à
 le capitalisme moderne, selon le même auteur, a commencé à
 à la fin du XVe siècle et se développa avec une intensité croissante au XVIe,
 surtout en Angleterre. La royauté et le parlement sont entrés en guerre contre
 les seigneurs féodaux pour tenter de reconquérir l'autorité centrale. Dans des
 circonstances de plus en plus difficiles, les seigneurs se sont successivement
 débarrassés de tout ce qui était superflu dans leur vie; cela signifiait la
 liquidation des «entourages seigneuriaux» et l'abandon de la pompe à la cour.
 Puis vint le premier exode des paysans vers les villes. Du jour au lendemain, il
 s'est ainsi créé un prolétariat sans foyer ni foyer, dont le nombre ne cesserait
 d'augmenter *même*

plus pour d'autres raisons. Contre la violente répression du roi et du parlement, les
 seigneurs ont réagi en confisquant progressivement les terres de tous les paysans
 qui labouraient la terre sous «régime féodal»: le servage n'était plus. Ceux qui
 étaient autrefois liés au sol étaient désormais des paysans indépendants, payant
 tout au plus un tribut fixe au seigneur. Puis ces paysans furent à leur tour chassés
 dans les villes. Le mouvement d'expropriation s'est étendu aux domaines
 ecclésiastiques communaux par un système de «clôture», qui consistait purement et
 simplement à annexer les terres attenantes au domaine du seigneur en les
 entourant d'une clôture. Les seigneurs avaient en effet constaté qu'en raison du
 développement prodigieux de la fabrication de lainages en Flandre, il était
 désormais plus rentable de transformer toutes les terres arables en pâturages pour
 l'élevage de moutons laineux.

Plus tard, certains domaines des Highlands écossais être
 transformé en forêts de chasse, pour le profit. "Des villes et des villes

... tirait downe pour des promenades en moutons et pas plus que les seigneuries qui s'y trouvaient maintenant... Je pourrais dire un peu. 26

Les conditions propices à la naissance du capitalisme avaient été créées. Pour que ce système apparaisse, comme le dit Marx, il doit y avoir une séparation entre le travail et les conditions de travail, faisant une véritable classe de salariés, au sens moderne du terme. Avant l'expropriation, la famille paysanne qui labourait le sol en même temps exerçait toute une gamme d'activités artisanales, constituant une artisanat: elle tissait ses vêtements avec le lin qu'elle récoltait et fabriquait la plupart des choses dont elle avait besoin. En devenant salarié, le paysan n'avait plus que la force de son travail à vendre aux industriels urbains ou aux paysans: il ne pouvait plus pro-

puiser chez lui les choses dont il avait besoin pour son usage domestique, mais il dut les acheter comme produits manufacturés sur le marché intérieur que le circuit capitaliste avait établi entre la campagne et la ville.

Un homme qui, au départ, héritait ou pouvait emprunter assez d'argent, pouvait aller à la campagne et sous-louer au seigneur une partie de sa terre: il devenait un fermier à qui la terre était «louée». Son capital était tout ce avec quoi il avait à travailler. Dans un second temps, il peut engager des mains pour travailler sa terre: il devient le capitaliste rural fournissant les matières premières pour nourrir les industries des villes. De lui, le fabricant obtenait le lin pour son tissage; l'un et l'autre ont trouvé dans leur intérêt de payer le salaire le plus bas possible pour la plus grande quantité de travail: peu importe que les conditions de travail puissent être inhumaines, les travailleurs

devenir «aliéné». Ce forme de éco- l'activité économique serait constamment dominée par l'objectif du profit et du superprofit. Il ne faudrait pas longtemps pour que l'importance de la main-d'œuvre soit minimisée par l'introduction de la machine. Le système capitaliste apparaît ainsi mieux adapté au développement de la science appliquée que ne l'avait été celui basé sur l'économie domestique qu'il venait de détruire. L'utilisation de machines était limitée et inutile dans ce dernier, car il n'y avait aucun souci de profit et de productivité dans

le capi sens taliste du terme. Donc il semblerait que ce soit plus
 judicieux d'expliquer dans le développement de la mécanisation par le
 besoins de la production capitaliste, plutôt que de justifier le système
 comme conséquence de l'utilisation de machines. Les besoins
 du nouveau marché domestique ainsi créé, avec sa structure particulière
 ture, et ceux du marché mondial, résultant de la grande
 voyages de découverte, stimuleraient constamment
 activité des pays européens: le mo dernier type de trad ing
 le pays avait ainsi été créé, le type même dont la richesse exclut celle du
 peuple.

Bien entendu, le prolétariat nouvellement créé n'était pas entièrement et
 automatiquement absorbé par l'industrie; mais il était soumis à la loi de l'offre et
 de la demande. Le chômage qui en résulta transforma un grand nombre
 d'individus en vagabonds, voleurs ou vagabonds, comme on les appelait. Ce flot
 toujours croissant de chômeurs effraya enfin les maîtres de l'industrie, bien qu'ils
 l'eussent d'abord vu comme une heureuse intervention divine destinée à faire
 prospérer l'économie. Les parlements des différents pays européens
 commencèrent bientôt à le considérer comme le germe de futurs troubles
 révolutionnaires. Il n'y avait pas encore d'expérience des révolutions modernes:
 on n'avait pas encore suffisamment compris que pour être révolutionnaire, il ne
 suffisait pas d'être nombreux et mécontent, mais que l'organisation et l'éducation
 étaient nécessaires. Alors une panique, aussi répandu que non admis, s'est
 emparé des législateurs parlementaires et les a amenés à adopter des lois si
 terribles, si contraignantes qu'il nous est difficile de les imaginer aujourd'hui. En
 1530, en Angleterre, sous le règne d'Henri VIII, un vagabond ramassé pour la
 seconde fois fut fouetté et eut une demi-oreille coupée; pris pour la troisième fois,
 il devait «être exécuté comme un criminel endurci et ennemi du bien commun»
 27. Soixante-douze mille vagabonds furent ainsi exécutés pendant ce règne. Au
 temps d'Édouard VI (1- 5 47), " si quelqu'un refuse de travailler, il sera condamné
 comme esclave de celui qui l'a dénoncé comme un paresseux. "28 Le propriétaire
 d'un tel esclave pourrait le fouetter, l'enchaîner et le marquer sur la joue et le front
 avec une lettre S (pour

Esclave), s'il a disparu pendant deux semaines. S'il s'enfuyait une troisième fois, il était exécuté.

Le maître peut le vendre, le léguer, le louer comme esclave, comme tout autre bien ou bétail personnel. Si les esclaves tentent quoi que ce soit contre les maîtres, ils doivent également être exécutés. Les juges de paix, sur information, doivent chasser les coquins
vers le bas.²⁹

Un oisif pris sur l'autoroute était marqué sur la poitrine d'un **V** (pour Vagrant) et retourna dans sa ville natale, dont il devint l'esclave, effectuant des travaux municipaux sans salaire, tenu aux fers. S'il donnait le nom d'une fausse ville, il n'était pas moins fait son esclave, marqué d'un **S**. Les habitants de ladite ville étaient autorisés à prendre possession de sa progéniture, présente et future, et à les garder

comme apprentis jusqu'à la âge de vingt-quatre pour les garçons et vingt pour les filles. Si ces derniers essayaient prématurément de prendre leur liberté, ils devenaient automatiquement les esclaves de leurs patrons, qui les fouettaient et les enchaînaient. Ils avaient le droit de souder sur le cou, le bras ou la jambe de l'esclave un anneau de fer, comme marque distinctive pour l'empêcher de s'échapper. Les esclaves des villes ou des paroisses subsistèrent jusqu'au XIXe siècle, sous le nom d'hommes de ronde, comme le souligne Marx.

Les mêmes lois sont restées en vigueur sous le règne d'Elizabeth (157z). Un vagabond de dix-huit ans, arrêté pour la deuxième fois, devait être exécuté «à moins que quelqu'un ne les mette en service pendant deux ans...». Sous le règne de la reine Bess, "les voleurs ont été ligotés rapidement, et en un an

... trois ou quatre cents l'étaient. . . dévoré et mangé par la potence. »³ La situation était exactement la même sous Jacques Ier: les oisifs étaient marqués de la lettre **R** (pour Rogue) sur leur épaule gauche.

Seulement dans 1715 était ce législation abolie en Angleterre. Des lois similaires existaient en France. Jusqu'au début du règne de Louis XVI,

tout homme en bonne santé de 6 à 6 ans, si sans
moyens de subsistance mais ne pratiquant pas un métier, est d'être sen
galères. De même nature sont le statut de Charles Quint pour la
Pays-Bas (octobre 15371, le premier édit de la St
ates

Utah
t à la

et les villes de Hollande (1er mars 1614), le "Plakaat" des Provinces-Unies (6 juin 1649), etc. 31

En raison de toutes ces expulsions d'origine européenne, il peut affirmer sans exagération que l'Amérique d'aujourd'hui n'est peuplée en partie que par des citoyens d'esclave (ou sous contrat) d'origine, qu'ils soient blancs ou noirs.

Pour conclure, il faut rappeler les terribles conditions dans lesquelles le travail des enfants était exploité, la législation unilatérale sur les salaires qui était constamment destinée à favoriser l'employeur.

Ainsi, la propriété capitaliste des moyens sociaux de production par quelques-uns était la négation et le remplacement de la «propriété naine» de l'économie domestique antérieure. Selon Marx, dans ce dernier, en raison de la diffusion excessive des moyens de production parmi un nombre infini d'individus, il n'y avait aucune possibilité de coopération dans la production à grande échelle, ni de la

division du travail dans chaque processus de production séparé, le contrôle et l'application productive des forces de la nature par la société, et le libre développement des forces productives sociales. Elle n'est compatible qu'avec un système de production et une société évoluant dans des limites étroites ou plus ou moins primitives. La perpétuer serait, comme le dit à juste titre Pecqueur, «décréter la médiocrité universelle». 12

Les accidents de l'histoire européenne qui ont conduit à l'expropriation systématique des paysans ne sont pas des lois générales. Mais sans ce phénomène d'expropriation, le capitalisme n'aurait pas vu le jour. On voudrait donc connaître les lois sociologiques immuables qui expliquent le passage nécessaire du stade de l'économie domestique au capitalisme, dans toutes les sociétés; savoir pourquoi l'Inde et la Chine sont restées pendant des millénaires en relative stagnation, malgré la terrible pauvreté qui existait dans ces pays; pourquoi la population industrielle du Japon, avec sa grande densité qui nécessitait une microculture, ne

subissent une évolution identique; pourquoi le politico-socialisme balancé de l'Afrique n'a été rompue qu'au contact d'une influence. Dans quelle mesure la superstructure idéologique

constituent, pour certaines structures sociales, un collier de fer équivalent à un poids immense qui maintient la société pendant une période imprévisible, dépassant ainsi pendant longtemps des facteurs matériels tels que la pauvreté?

Le capitalisme moderne, où qu'il se trouve, est une exportation européenne et non le résultat d'une évolution naturelle locale. On peut donc regretter qu'il n'y ait pas de réponse précise à ces questions dans *Das Kapital*. Ce dernier indique seulement que lorsque ce régime industriel de petits producteurs indépendants atteint un certain stade de développement,

il produit les agents matériels de sa propre dissolution. A partir de ce moment, de nouvelles forces et de nouvelles passions surgissent au sein de la société. . . Il doit être anéanti; il est anéanti. Son anéantissement, la transformation des moyens de production individualisés et dispersés en moyens de production socialement concentrés, de la propriété pygmée du plus grand nombre en propriété immense de quelques-uns. . . cette expropriation effrayante et douloureuse de la masse du peuple est le prélude à l'histoire du capital.

Aucun écrivain jusqu'à cette date n'a jamais tenté d'évaluer correctement le «stade» après lequel les agents matériels de dissolution sont engendrés pour que la transformation historique nécessaire puisse avoir lieu. L'industrie domestique est la thèse, le capitalisme est l'antithèse, mais le lien dialectique, le chemin menant inexorablement de l'une à l'autre, n'a pas été reconnu et décrit de façon satisfaisante pour toutes les sociétés. En tout cas, il va sans dire, certaines sociétés peuvent aujourd'hui être épargnées par la phase capitaliste.

L'Afrique précoloniale était alors au stade de la «propriété pygmée». La famille paysanne tissait ses propres vêtements; Bakri nous dit que chaque maison avait son propre fileur. De toute évidence, la division du travail reflétée par le système des castes ne permettait pas de fabriquer tout ce qui était nécessaire: tout ce que l'on pouvait faire était de travailler dans l'artisanat autorisé pour sa caste. Pour tout *autre*,

ils devaient se tourner vers le marché libre, parfois par troc, mais en général par achat effectif contre de l'argent. Ce système qui

interdit la concurrence avec d'autres dans leurs professions constituait un véritable monopole: chaque caste monopolisait une écoité, sanctifiée par la tradition. Le même cadre de activité nomique esprit se trouvait dans les corporations ou guildes européennes du moyen âge. Cependant, il semble qu'ils n'étaient pas allés jusqu'à former des associations internationales de défense des groupes professionnels. Les intérêts: la tradition vivante suffisait amplement à garantir cela. Par conséquent, pas de séparation entre l'industrie domestique et l'agriculture, condition préalable à l'apparition du capitalisme.

Nous avons vu que le terme «propriété» impliquait des réalités différentes de l'Europe à l'Afrique, en ce qui concerne l'appropriation de la terre. En Afrique, il serait plus précis de parler d'utilisation de la terre, même dans les domaines dits royaux. L'accent était plutôt mis sur le «domaine humain» du roi exploitant ces terres; l'énumération des différentes familles de captifs était ce qui exprimait la richesse d'un personnage. Le roi d'Afrique, si puissant soit-il, était facilement persuadé que le sol ne lui appartenait pas; ceci est particulièrement applicable aux rois émigrés: ils ont facilement accepté l'autorité sacrée des occupants d'origine, même si ces derniers étaient actuellement sans aucun pouvoir matériel. Ceci explique la déférence du puissant roi de la Macina envers l'un des princes locaux de la région de Mima, le Tilkifiri-soma.

Avant lui, le roi de la Macina devait rester debout, se couvrir de poussière en lui jurant fidélité, et enlever son boubou pour s'y draper; ... Le titre de ce prince a survécu jusqu'à ce jour, mais celui qui le porte maintenant est tombé du pouvoir et ne peut que marcher, n'ayant pas de coursier; son autorité a disparu, mais son titre demeure. . . Le roi de la Macina va encore visiter ce personnage, affirmant que cela lui porte bonheur; il le consulte et lui demande de prier pour lui; il descend pour le saluer et lui rend visite à l'endroit où se trouvait sa capitale en ruine. "

Ce personnage singulier ainsi décrit est l'ancien souverain, toujours maître du sol, au sens rituel de ce

terme; c'est lui qui attribue des terres aux nouveaux venus, sans consulter d'abord le roi. Il a reçu la terre en fiducie; il

ne le vend jamais - il n'oserait pas le faire pour des raisons religieuses - il n'en attribue que l'usage. La vente de terres, à proprement parler, semble avoir été inconnue dans l'Afrique précoloniale traditionnelle. Pour saisir les particularités historiques du pays, il faudrait imaginer un Julius victorieux César

montrant une déférence similaire à Vercingétorix, le prince autochtone vaincu, l'occupant original de la terre. Nous pourrions aller encore plus loin et constater qu'en vérité, le problème de la propriété foncière semble n'avoir jamais existé en Afrique. Au lieu que la terre ait constitué une richesse hors de portée de certaines catégories sociales, elle était à la portée de tous, sans qu'il soit nécessaire de renoncer à sa liberté, comme le serf lié au sol, pour en faire usage, pour la « posséder ». L'esclave avait sa propre parcelle de terrain; l'étranger qui vient de venir au village ce matin aurait aussi le sien. L'expropriation du genre de celle observée dans l'Europe du XVI^e siècle était impensable en la histoire de l'Afrique précoloniale. C'est peut-être la vaste étendue de terres arables qui a protégé l'Afrique de ce problème social. L'Afrique n'a donc jamais eu le capitaliste rural qui était le ferme-

propriétaire agissant en tant qu'intermédiaire entre le véritable propriétaire de la terre et le salarier agricole exproprié.

NAVÉTANISME

La catégorie des paysans appelée *Navetdnes* en wolof ne constitue une classe: ses membres ne se connaissent pas, ne sont liés par aucune solidarité de groupe traditionnelle; ils sont mobiles car, pour la plupart, ce sont de jeunes célibataires qui partent chercher du travail pour accumuler une dot avec laquelle ils peuvent retourner se marier dans leurs villages et s'installer définitivement. Le navétanisme est donc une étape transitoire dans la vie d'un jeune homme: il s'en va avec l'intention permanente de rentrer un jour chez lui. Il n'est pas l'esclave d'aucun homme, pas de contr

acte

liez-le de façon permanente à la terre de n'importe quel seigneur. La racine du mot en wolof signifie, littéralement, "passer l'hiver", c'est-à-dire, le "Saison des pluies"; les contrats prennent fin automatiquement avec cette saison et sont renouvelables uniquement par accord.

La sécheresse et l'épuisement progressif du sol sont les principales raisons qui poussent les jeunes hommes d'un village particulier à passer la pluie saison dans une région avec moins d'eau, pas encore épuisé par la cultivation, en un mot, mieux doté par la nature. Puisque le désert s'infiltré en Afrique noire du nord au sud au-dessus de l'équateur, ces pérégrinations suivent la même direction. C'est la sécheresse qui a entraîné la dispersion des habitants de l'ancienne capitale du Ghana et de toute la région du Ouagadougou. Elle a également provoqué les retraits successives sur la rive gauche du fleuve Sénégal. De nombreux habitants des régions de Djambour et Cayor, aujourd'hui à moitié désertiques, se sont retirés vers le Baol, tandis que les habitants de cette région, en particulier les paysans, sont partis en direction du Sine-Saloum, de la Gambie britannique et de la Casamance, toutes régions situées plus au sud et décidément plus humide. Seule la puissante attraction du pôle économique de Dakar a pu faire basculer cette marée vers l'ouest, en ce qui concerne le Sénégal. Les paysans qui ont ainsi échappé au rythme saisonnier dur et monotone de la vie économique locale, ont fini par s'installer dans les faubourgs de cette ville, même si ce n'était pas leur intention initiale: ils étaient venus avec l'idée de rentrer chez eux comme d'habitude. Une fois installé là-bas, sous

la modification des conditions de vie, ils ont perdu leur attitude paysanne en trouvant du travail sur les quais ou dans diverses industries urbaines, et cela a finalement fait des paysans conscients du fait qu'ils étaient des travailleurs. Ainsi, un phénomène de prolétarianisation croissante.

LE TAALIBE

L'état d'esprit du *taalibe* (le croyant) dans les communautés Murid, Tidiane et autres ne portaient aucune semence de

bouleversement, car le croyant n'était pas lié au marabout contre sa volonté. Il s'était volontairement soumis pour entrer dans le Paradis auquel il croyait; il pouvait à tout moment rompre le lien spirituel qui le liait au marabout. Cet acte de désaffiliation relativement rare s'appelait, en wolof, *vudet*. Le corps de ces croyants était regroupé dans la communauté (Mira), dans laquelle tous les moyens de production étaient concentrés. Le croyant évitait les possessions. Il sentait que son propre pouvoir de travailler (apparemment la seule chose qui lui restait) ne lui appartenait pas: c'était au service du marabout avec lequel il avait passé un contrat métaphysique lui assurant un 'dentel

au paradis après la mort. Ainsi, même le système marabout précolonial ne pouvait pas conduire à des révolutions sociales, car le croyant ignorait qu'il était exproprié et exploité.

MAIN-D'ŒUVRE ESCLAVE: CONCENTRATION

La fin du Moyen Âge et toute la Renaissance en Europe se caractérisent par un degré d'esclavage aussi intense et plus détestable que ce que l'Afrique avait connu. Cela deviendra plus clair par ce qui va suivre. Il est d'usage de considérer l'esclavage comme un phénomène spécifiquement africain, mais nous venons de voir que jusqu'à la fin de la période susmentionnée, les hommes blancs avaient l'habitude de réduire leurs propres semblables en esclavage. Le serf du Moyen Âge était aussi totalement sous l'emprise de l'esclave africain (Fustel de Coulanges l'appelait l'esclave rustique). Ainsi, cette institution était caractéristique de toute l'humanité, quelle que soit sa couleur. Il est erroné de croire que l'esclavage européen, en particulier à l'époque moderne, n'était qu'un phénomène social exceptionnel et fragmentaire. Après son contact avec l'Afrique,

Noir esclavage. Après la con
tact avec l'Europe, le sort des esclaves de l'Afrique a soudain empiré

Il est alors devenu possible pour eux d'être vendus à des personnes depuis que je
 wo uld les exporter, avec toute la chaîne de qui
 maux
 impliqués dans ces traversées forcées.

L'esclavage est certainement la grande faille dans la société africaine ou-
 ganisation; mais le d ocuments disponibles prouvent que les des esclaves
 qui n'ont pas été déportés en général, jouissaient de conditions de vie
 tions incomparablement supérieurs à ceux des esclaves blancs en Europe
 corde. Esclaves des rois du Mali et des Askias o f Gao a apprécié
 liberté totale de mouvement. Ainsi, un esclave ordinaire du
 Askia Daud, originaire de Kanta, a pu effectuer un pèlerinage à La Mecque
 à l'insu de son maître; à son retour, au lieu d'écouter les paroles hypocrites
 de son
uandu (herald), qui tenta de l'inciter contre l'esclave, le roi lui pardonna ainsi
 qu'une centaine de membres de sa tribu.³⁵ Les tribus Diam-Uali, Diam-Tene
 et Sorobanna, tout en étant esclaves des Askia, occupèrent tout un territoire
 dont ils cultivaient le sol pour leur propre compte, ne donnant qu'une part
 prédéterminée de leurs récoltes au souverain. Lorsque ces derniers en ont
 fait cadeau à un érudit musulman du nom de Mohammed Tule, ils sont restés
 sur leurs terres sans entrave: leur vie n'a en rien changé et leur nouveau
 maître, selon la tradition, a simplement continué à obtenir la même part des
 récoltes de leur part. 0,36

Quand Askia Mohammed a vaincu Sonni Baro Dau, le fils de Sonni Ali,
 il a repris quelque vingt-quatre tribus d'esclaves qui lui appartenaient. le *Tarikh*
el Fettach donne des détails sur la vie sociale de ces tribus et, en
 particulier, sur le système de partage qui leur était applicable. Avant
 d'appartenir aux Songhaï, eux aussi avaient d'abord été la propriété des
 roi du Mali; à partir de Sonni Madogo, ils ont changé de maîtres impériaux.
 Les trois premières tribus étaient de Bam-
 d'origine bara et n'avait probablement pas encore été convertie à l'islam, si
 l'on en croit Kati; en d'autres termes, l'esclave peut être d'une religion autre
 que celle de son maître. Le roi du Mali a choisi parmi eux ses domestiques.
 Quand l'un des

les hommes voulaient se marier, le roi fournirait une dot de quarante mille cauris

aux beaux-parents du marié, afin d'empêcher la femme ou les enfants de revendiquer leur liberté, et afin de s'assurer qu'eux-mêmes et leur progéniture resteraient toujours la propriété du

Malli-koi. Aux jours de la *Malli-kois*, et depuis que ces tribus leur appartenaient pour la première fois, elles avaient été obligées de payer un tribut annuel de quarante coudées (de terres cultivées) par

couple, homme et femme; il en fut ainsi jusqu'au moment où ces tribus furent remises aux chis.³⁷

Avec ces récoltes, le roi nourrissait son armée; s'ils étaient insuffisants ou de mauvaise qualité, une nouvelle taxe compensatoire était prélevée sur les tribus pour avoir été responsables d'une mauvaise gestion agricole. Sous Askia Mohammed, cependant, les parts prises sont devenues plus raisonnables, plus humaines; ils étaient perçus de la manière suivante: un impôt progressif, en nature, était prélevé sur chaque couple au moment de la récolte. Après avoir évalué les biens de chaque famille, le percepteur du roi prenait dix mesures de farine à quiconque ne pouvait fournir que cela, vingt à ceux qui n'en pouvaient plus, et trente à tous les autres, même s'ils étaient capables de fournir mille. Cette limite, en effet, ne devait jamais être dépassée, quelle que soit la richesse individuelle de l'esclave. Une ombre sombre trouble cette image presque trop belle:

La quatrième tribu, les Tyindiketas, a été dispersée de Gao jusqu'à Sibiridugu. Personne n'a essayé d'arrêter les pérégrinations de ces gens; lorsque l'Askia rencontrait l'un d'eux en cours de route, à un point fort ou dans un village, il ne pouvait dire que par le nom ethnique de l'individu qu'il était l'un de ses esclaves.

Il pourrait

puis faites avec lui ce qu'il veut. De la période du Mali

jusqu'à celui de Gao, la seule sorte de taxe imposée à cette tribu était de^s

fournir la nourriture nécessaire aux chevaux du roi; les hostlers

étaient également meublés et les adultes avaient besoin de bateaux

transporter le foin, au moins pendant le règne

de l'As kias. La taxe a donc pris un caractère de plus en plus fonctionnel
 caractère r: sa profession ou son statut économique était la base pour le
 imposé à lui. impôt

Les Zendji (la cinquième tribu, s'étendant de Kanta à Sibiridugu), qui vivaient de la pêche, payaient leur taxe en poisson séché lorsque l'eau était basse: elle variait de une à dix parcelles de poisson séché, selon les moyens. Le maximum de dix paquets ne devait jamais être dépassé. Cette tribu a également fourni les bateaux et les équipages nécessaires à certains types de transport. La sixième tribu, les Arbis, était exonérée de la taxe puisque, sous les Askias, c'était d'eux que venaient tous les domestiques et les émissaires spéciaux confidentiels. Les femmes servaient les épouses du roi, tandis que les jeunes accompagnaient le roi dans ses sorties pacifiques ou en guerre. Les septième, huitième, neuvième, dixième et onzième tribus étaient des forgerons d'origine étrangère. Leur ancêtre mâle avait été l'esclave forgeron d'un maître chrétien vivant quelque part sur une île de l'Atlantique: une des îles Canaries ou du Cap-Vert? Nous ne savons pas. En tout cas, cet esclave se serait échappé et se serait réfugié à Kukiya, sous le règne de Sonni Mohammed Fari. Nous avons remarqué qu'en général, les hommes des castes ne pouvaient être considérés comme des esclaves. Si cette règle a été enfreinte, c'est peut-être parce que l'individu en question était d'origine étrangère. Il était déjà entré dans le pays esclave. Quoi qu'il en soit, ses descendants, au lieu d'être concentrés en un seul lieu, ont été dispersés afin d'éviter toute coalition entre eux. Kati observe que ces extraterrestres c'était peut-être parce que l'individu en question était d'origine étrangère. Il était déjà entré dans le pays esclave. Quoi qu'il en soit, ses descendants, au lieu d'être concentrés en un seul lieu, ont été dispersés afin d'éviter toute coalition entre eux. Kati observe que ces extraterrestres c'était peut-être parce que l'individu en question était d'origine étrangère. Il était déjà entré dans le pays esclave. Quoi qu'il en soit, ses descendants, au lieu d'être concentrés en un seul lieu, ont été dispersés afin d'éviter toute coalition entre eux. Kati observe que ces extraterrestres

suivi filiation à travers la pater-
 ligne finale, contrairement aux coutumes africaines. Les impôts imposés depuis des temps
 immémoriaux à ces cinq tribus s'élevaient à «une centaine de
 dred lances et cent flèches par famille chaque année. »

La douzième tribu a occupé le territoire entre Gao et
 Nni.

Selon Kati, l'Askia Daud avait des plantations sur tout le territoire, de
 l'Erei, du Dendi, du Kulane, etc. Il estime la récolte annuelle totale à quatre
 mille sacs

de céréales, qui, d'après les calculs actuels, ne semblent pas beaucoup. Le travail sur ces plantations a été soigneusement organisé et effectué par des esclaves. Chaque plantation était gérée par un *fanfa*, qui pourrait avoir sous lui cent, soixante, cinquante, quarante ou vingt esclaves; le nom signifie à la fois le maître esclave et le maître du navire.

La plantation d'Abda, dans le territoire de Dendi, employait deux cents esclaves avec quatre *fan fas*, le tout sous une autre tête nommée Missakullallah; il en a donné mille *Sunus* de riz: *Sunus* étaient des sacs en cuir d'une contenance d'environ 250 litres. Les semences et les sacs étaient fournis par les Askia. Dix bateaux ont été utilisés pour transporter les céréales. Au moment de la récolte, l'agent envoyé pour le ramasser apporté des Askia à la tête *fanfa*, selon la coutume, un bloc entier de sel, mille noix de kola, un boubou noir et un pagne noir pour sa femme. La richesse personnelle de cette tête

fanfa, qui était néanmoins un esclave, pouvait facilement dépasser en céréales seules mille *sunus*. Sa situation n'était donc en rien comparable à celle d'un membre de la plèbe de l'Antiquité ou d'un serf du moyen âge lié au sol.

Cette richesse agricole était stockée dans des greniers d'argile utilisés à des fins d'ensilage. Il arrivait parfois qu'une telle plantation, avec tous ceux qui y travaillaient, soit offerte en cadeau à un chérif, un savant ou tout autre ami du roi. C'est ainsi que la plantation de Djangadja fut donnée à l'alfa Kati, un savant indigène: les récoltes revinrent ensuite à un nouveau maître, mais la situation sociale des ouvriers resta inchangée.

Une institution d'Askia Daud semble indiquer que les soldats devaient être pour la plupart d'origine esclave:

C'est lui qui a inauguré le système selon lequel le roi était héritier de tous les biens de ses soldats, car, disait-il, ils étaient ses esclaves; avant cela, il n'en avait pas été ainsi, et le roi n'a hérité que du cheval, du bouclier et des javelots du soldat, rien autre. Quant à la coutume des rois de prendre les filles de leurs soldats et les utiliser pour leur propre plaisir, il était une coutume déplorable qui existait avant son règne. "

Un esclave affranchi avait droit à un acte de manumission
 tiré sous une forme juridique appropriée. C'était le cas d'un ancien
 femme w ho faisait partie de l'héritage du *diango* Mussa
 Sagansaro, qui, selon Kati, a été libéré par Askia Daud.³⁹

Les faits mentionnés dans ce chapitre constituent des
 informations sur le ^{org} anisation de l'administration civile et
 la main d'oeuvre; on peut voir en général comment les impôts ont dû être
 prélevés. La condition sociale des esclaves a été clairement démontrée: leur
 traitement n'était pas inhumain, pour l'époque, tant qu'ils sont restés dans la zone;
 ils étaient, de plus en plus, des sortes de «sujets» du roi. Leur malheur résidait
 dans le fait affreux et odieux qu'ils pouvaient à tout moment être vendus. De ce
 point de vue, leur situation était identique à celle de l'esclave européen blanc de la
 même période. Au-delà, ils étaient mieux lotis, comme nous venons de le montrer.

RETRIBALISATION

Nous pouvons voir à l'œuvre ici le phénomène typiquement africain de la
 rétribalisation apparente. Kati nous donne les noms de famille ethniques des
 premiers esclaves à l'origine des vingt-quatre tribus appartenant aux empereurs du
 Mali et de Gao; c'étaient des individus ordinaires que le souverain permettait de
 fonder une maison qui proliférerait en progression géométrique à travers les
 générations. Ces familles nombreuses, qui comptaient des milliers de membres au
 bout de peu de temps, avaient toutes les apparences extérieures d'un clan ou
 d'une tribu, quant au nombre, à l'identité du nom et aux relations collatérales.
 Pourtant, ils manquaient totalement de la structure sociale et de l'organisation du
 clan. Leurs membres

étaient simplement un juxtaposition d'individu
 als intégrés dans une société monarchique déjà très développée et qui ne sont
 au plus conscients de leur degré de parenté que par les noms ethniques
 figurant dans le recensement.

ACCUMULATION PRIMITIVE

Nous avons maintenant une idée générale des forces productives, des moyens de production, d'accumulation et de disposition, et à qui elles appartenaient. Il n'y avait pas, d'une part, une minorité sociale possédant ces moyens et les accumulant dans quelques magasins et, d'autre part, une masse d'expropriés contraints de vendre leur force de travail à cette minorité. **dans** afin de vivre. D'après les analyses ultérieures de Marx et Engels, l'Afrique se trouvait donc au stade de «l'économie naturelle», caractérisée par la production de ce qui est à peine nécessaire à l'existence. Une telle économie est un obstacle à l'apparition du capitalisme. Cependant, en examinant les choses de plus près, nous voyons que ce n'était pas exactement de cette façon; sur les marchés de Tombouctou, Diéne et ailleurs, il y avait des gens qui produisaient dans le seul but de les revendre; et, comme le souligne Rosa Luxembourg, c'est la condition principale de l'apparition du capitalisme. Néanmoins, si l'on considère la durée de cette période d'«économie naturelle» en Afrique, il faut se rendre compte que le processus d'«accumulation primitive», c'est-à-dire la séparation du travail et des conditions de travail,

quand par rapport à la principal réaction. Il semble que ce soit le collectivisme africain décrit dans le chapitre précédent, la sécurité morale et matérielle qu'il assurait à chaque individu, qui rendaient inutile, sinon superflue, l'accumulation de richesses excessives; même les richesses du roi ne semblent pas énormes selon les normes modernes. La thésaurisation, l'usure et toutes les formes de concentration excessive de la richesse individuelle ne sont que le reflet de l'angoisse sociale, de l'incertitude sur demain, une sorte de bouclier pour soi et ses proches

contre un destin cruel. C'est dans une société individualiste que l'on voit la grande croissance d'un tel phénomène: c'était vrai

F

Ouest tout au long de son histoire. L'individualisme indo-aryen, datant de la plus haute antiquité, et le sentiment d'insécurité sociale

iry inhérent à lui, a développé l'esprit de lutte pour la vie plus que
 ailleurs. Quand l'histoire des sociétés est écrite, elle on le verra
 un
 que, de la période égéenne à nos jours, que
 de l'ue la
 individu lutte de fourmis,
 de peur qu'il ne dise ^{apparaître.} **Bien sûr, le stru** ^{masque pour} la vie est une loi de la nature,
 mais cela s'applique là-bas plus qu'ailleurs. Sans aucune marge de sécurité,
 celui dont les moyens donnent des évier devant les yeux indifférents des
 autres. Cette froideur sociale s'étend bien au-delà de la période du capitalisme
 moderne pour couvrir l'histoire de l'Europe depuis l'époque d'Athènes jusqu'à
 aujourd'hui. Aucune éducation politico-sociale n'a jusqu'à présent radicalement
 changé l'esprit occidental à cet égard. Le progrès technique et intellectuel dû à
 une occupation constante et nécessaire, l'énergie avec laquelle il faut
 imperturbablement amasser toujours plus de richesses, les formes particulières
 que ces activités prennent et leur répercussion sur l'ordre social, le
 développement du mercantilisme, tout cela semble couler, en grande partie, à
 partir d'un même principe initial. Même un certain amour du risque résulte de
 cette nécessité: pour échapper à l'esclavage en Europe, on l'a vu, il fallait avoir
 un moyen de subsistance rémunérateur; la même raison sociale expliquait la
 recherche d'un héritage ou d'un crédit pour s'installer comme
 agriculteur-employeur dans le pays ou commander un navire et tenter sa chance
 en haute mer. L'essor et le développement du commerce maritime sont restés,
 pendant très longtemps, une affaire privée, avant d'être repris par les différents
 pays européens.

De l'époque d'Homère à la nôtre, en passant par Athènes, Rome et le
 Moyen Âge, il serait difficile de trouver une période avec une économie
 proprement «naturelle». Le mercantilisme hérité des Crétois et des
 Phéniciens a continué et s'est renforcé, à l'exception de quelques moments
 de déclin. Deux facteurs semblent avoir stimulé le commerce: la petite taille
 et surtout la pauvreté relative de la métropole, d'une part, et d'autre part,
 une certaine faiblesse numérique de la

la population qui a éliminé tout espoir de faire fortune par la force des armes, par la conquête d'autres pays. L'activité commerciale apparaît souvent comme une forme d'adaptation économique des minorités. Ce fut le cas des Phéniciens, à côté de la puissante nation égyptienne; tel fut également le cas pour Gênes et Venise jusqu'à la destruction de Constantinople par

Mohammed II; et les Lebano-Syriens et les Israélites à notre époque; tel semble avoir été le cas pour certains groupes noirs africains, comme les Djula, entre autres. L'activité commerciale d'Athènes doit avoir été stimulée par le contexte géographique et la pauvreté de la Grèce. De nombreux et puissants peuples vivant dans des régions sous-dotées, comme le germanique, à travers l'histoire ont été des conquérants. Dans les temps modernes, avec des esprits aussi universels et pacifistes que Goethe, la poussée germanique du nord au sud a pris un tournant littéraire:

"Kennst du das Land wo die Zitronen bluehn?" (Le faites vous savoir la terre où fleurissent les citronniers?) 4 ° Dans la mesure où le collectivisme africain et l'individualisme européen naissent des conditions matérielles d'existence, les considérations précédentes se fondent sur une base objective.

REMARQUES

1. Voir la position de Kaarta sur la carte, p. 138-139.
- z. Sidi, *TS*, XXXV, 387.
- s. Les deux derniers d'entre eux se trouvaient au Sénégal (Cayor).
6. Voir les citations d'Ihn Battuta.
7. Sidi, *TS*, V, 24.
8. Voir p. 85 ci-dessus.
9. Al Bakri, *op. cit.*
- à. Kati, *TF*, XVI, 319 et Sadi, *TS*, XXXI, 338.
- rt. *géographe Idrissi, Op. Cit., VOI*. Moi, p. 18.
12. Al Bakri, *op. cit.*, p. 340.
13. Kati, *TF*, XI, 177.
- i4. Al Bakri, *op. cit.*, 324-316.
15. Sadi, *TS*, XXXI, 338-
16. Ibn Haukal, *Des routes et des royaumes*.
17. MA Jaspán, «Negro Culture in Southern Africa Before Europe Conquest», *Science et société*, vol. XIX, non. 3, été 1955, pp. 193-118, traduit par Thomas Diop comme "La Culture Noire en Afrique du Sud avant la conquête européenne", *Présence Africaine*, non. XVIII - XIX, Février-mai 1958, p. 143-165.

- Est. Kiti, TF, XVI, **32,0**. 19. IA Bakri, op. cit., pp. 32,4-327.
- 2.0. Ibn Battuta, op. cit., p. 14. Kati, TF, IV, 21. Voir carte, p.
77. 2.3. Sidi, TS, V, **2,4-2,5**. **24.** Kati, TF,
XIV, 262 ..
Sidi, TS., XXXI, 338.
26. Karl Marx, *Capital: une critique de l'économie politique*, trans. par Samuel Moore et Edward Aveling, éd. par Frederick Engels, révisé et amplifié selon la quatrième édition allemande d'Ernest Untermann (Chicago: Kerr, 1915), Vol. I, partie VIII, ch. XXVIII, p. 790, citant la «Description de l'Angleterre de William Harrison, préfixée à la Chronique de Holinshed» (1577).
27. *Idem.*, p. 806. 2.8. *Ibid.* 2.9. *Idem.*, 806-807.
30. *Ibid.*, fn. p. 808, citant les *Annales de la Réforme de Styne et Établissement de la religion et autres événements divers dans le Église d'Angleterre pendant le règne heureux de la reine Elizabeth*, Deuxième éd., 1725, vol.
31. Marx, **op. cit.**, p. 808. 32 .. *Idem.*, XXXII, 835. 33.! *dem.*, loc. cit.
34. Kiti, TF, V, 81. 35. *Mem.*, XI, **204-207**. 36.! *dem.*, 1, 52-53.
37. *Idem.*, V, 108. 38.! *dem.*, XI, **211**. 39. *Idem.*, XI, 192-193.
40. Goethe, *Wilhelm Meisters Lehrjahre*, III, i.

Chapitre sept

IDÉOLOGIQUE SUPERSTRUCTURE: L'ISLAM EN AFRIQUE NOIRE

L'analyse des conditions de réussite de l'islam en Afrique nous amènera à voir le rôle qu'il a également joué dans la civilisation du pays.

Ce n'est que pendant le mouvement almoravide de la première moitié du XI^e siècle que des Blancs, des Berbères, ont tenté d'imposer l'islam à l'Afrique noire par la force des armes. Yahia ben Ibrahim, chef des tribus Lemtuna et Djoddala, qui occupent respectivement les régions mauritaniennes du Tagant et de l'Adrar, est à l'origine de ce mouvement. A son retour de La Mecque, vers 1035, il fit venir un prédicateur, Abdallah ben Yasin, pour convertir les membres des tribus sous sa juridiction. Le premier résultat a été un échec total. Le prédicateur était sur le point de partir, lorsque Yahia réussit à le convaincre, c'était une bonne idée pour eux de prendre une retraite dans un monastère fortifié, sur une île à l'embouchure du fleuve Sénégal, et de mener une vie ascétique. , qui par leur exemple pourraient attirer certains disciples. *el Morabbatin*, signifiant «vivre dans un monastère»): «Almoravide» en

tour dérive, par altération, de *el Morabbatin*. Selon Ibn Khaldun, lorsque le nombre de disciples atteint mille, Yassin leur dit:

Un millier d'hommes ne peuvent pas être facilement battus; donc devons-nous travailler maintenant à rester ferme en vous tenant à la vérité obligez, le cas échéant, tout le monde à le reconnaître. Laissez-nous partir place et accomplir la tâche qui nous est imposée.

nd
ce

PEAC PÉNÉTRATION EFUL

Les Almoravides ont assiégé Aoudaghost et le Ghana. C'était la seule fois où les troupes blanches tentaient d'imposer l'islam par la violence.

L'un des disciples de Yasin, le roi Uardiabi, convertit une partie du Tuculor sur le fleuve Sénégal: ils devinrent des alliés zélés des Arabo-Berbères dans les guerres saintes, à partir du XIe siècle.

La poussée almoravide poussa vers le nord à travers le désert, à travers Sijilmasa et le Maghreb, pour atteindre une partie de l'Espagne. Il ne s'est pas répandu, en Afrique de l'Ouest, à l'est et au sud: la conversion de ces régions devait être l'œuvre de marabouts autochtones.

La principale raison du succès de l'islam en Afrique noire, à une exception près, tient par conséquent au fait qu'il a d'abord été propagé pacifiquement par des voyageurs arabo-berbères solitaires à certains rois noirs et notables, qui l'ont ensuite diffusé à leur sujet à ceux qui sont sous leur juridiction. . Ce fut le cas, selon Bakri, du roi du Mali, qu'il appelle El Mussulmani, et qui devait être nul autre que le roi mandingue Baramendana Keita (1050 dont parle Khaldun. Un voyageur mahométan demeura longtemps quand la sécheresse a balayé le pays; la légende raconte qu'il l'a fait pleuvoir par ses prières. Le roi, qui a pris cela pour un miracle, s'est ensuite converti à la nouvelle religion. Ce qu'il faut souligner ici, c'est le caractère pacifique de cette conversion , quelle que soit la légende qui l'entoure.

LE RÔLE DES CHEFS AUTOCHTHONES

La seconde période d'islamisation a été marquée par la conversion du peuple, que ce soit par imitation automatique de leurs chefs, ou par une action violente de ces chefs, dépassant parfois leurs frontières et devenant

véritables guerres saintes: toutes ces guerres saintes ont été menées par des chefs noirs. Le roi de la ville de Silla, au XIe siècle, menait déjà la guerre sainte contre les habitants de Kalenfu², tout comme Askia Mohammed contre l'empereur Mossi Nasere, Amadu Sheiku contre le Darnel de Cayor, et La Dior Diop contre Koki en 1875.

Ousman Dan Fodio (1801), El Hadj-Omar (1850) et Ahmadu Ahmadu (1884) furent les grands conquérants religieux du Soudan au XIXe siècle.

Avec le sultan de Dienne, Konboro, on assiste au phénomène d'imitation automatique du souverain par le peuple; ils ont adopté la foi de l'Islam immédiatement après la conversion du roi. Le *Tarikh es Soudan* place cet événement au VIe siècle de l'Hégire (XIIe siècle)³. Sidi omet de mentionner le nom du savant musulman qui doit avoir exercé une influence religieuse sur le roi de Dienne: mais le fait semble indéniable; lorsqu'il décida de changer de religion, il convoqua tous les oulémas vivant dans le pays, et renonça à la foi traditionnelle en leur présence. Cet exemple confirme les idées déjà exprimées. Ces oulémas, ces marabouts solitaires, non seulement n'ont pu entreprendre aucune action militaire pour convertir leurs souverains, mais ont absolument besoin de leur protection et de la bonne volonté des milieux politico-sociaux, pour vivre en toute sécurité dans le pays pendant la période de transition avant la conversion de le roi.

De telles conversions royales étaient d'ailleurs mal prises par le peuple et il fallait tout le prestige du souverain pour qu'elles soient acceptées. Il arrivait parfois qu'un roi converti dissimule le plus longtemps possible ses nouvelles convictions religieuses à son peuple. Ce fut le cas de Kan-Mer, le fils de Bessi, qui dirigeait la ville d'Aluken, près de Gao, à l'époque de Bakri.⁴

Le caractère spécial des conversions effectuées par nationaux chefs est que ces derniers, aussi impitoyables que soient leurs méthodes, ce n'a jamais été considéré, aux yeux du peuple, comme

opresseurs étrangers ou comme étant de mèche avec de tels. Impossible comme ça
 s pour que les gens voient El Hadj-Omar et les autres comme
 Washington agents o FA
 coloniser Puissance, juste alors inévitablement fait la mis-
 ee-les dans cette lumière.
 les missionnaires

METAPHYSICAL. LES RAISONS

Une troisième cause du succès de l'islam en Afrique semble résider dans une certaine relation métaphysique entre les croyances africaines et la «tradition musulmane». Dans ce dernier se trouve un monde invisible, un sosie du visible; il en est en effet une réplique exacte, mais l'initié seul peut le voir. Askia Mohammed, en effectuant son pèlerinage à La Mecque, revenu par l'Egypte, a campé non loin du Caire pour la nuit. Il était alors accompagné, parmi d'autres savants, d'un Salih Diawara; ce dernier a pu "voir" et serrer la main du génie musulman, Chamharuch. Selon la «tradition islamique» liée à Kati, il s'agissait d'un génie bienfaisant dont les adeptes étaient comme des marabouts et faisaient des pèlerinages comme eux. Autour de lui, il y avait des génies libérés, car dans ce monde spirituel il y a aussi des esclaves, du bien et du mal. Les génies malveillants et païens, tout comme leurs homologues de notre monde visible, vont en enfer lorsqu'ils meurent: ils passent leur temps à tourmenter

nous.5 Dans 192,8, suivre-
 A la mort d'Amadu Bamba, créateur de la secte mahométane des Murides, un grand vent a balayé la région de sa capitale, Djurdel, pendant une journée entière. Il soufflait vers la mer, et il fut spontanément conclu que c'était le génie qui avait accompagné le saint homme pendant son exil au Gabon, retournant maintenant dans l'océan. Tout le monde était convaincu que, de sa vie, ce génie n'a jamais quitté son côté, agissant en quelque sorte comme son rempart contre tout mal. Cet être métaphysique ne doit pas être confondu avec un ange gardien.

Il va sans dire que cette conception d'un dual

le monde se trouve, sous diverses formes, dans les croyances des Africains à tel point qu'ils se sentent parfaitement à l'aise dans l'Islam. Certains d'entre eux n'ont même pas le sentiment d'avoir changé leur horizon métaphysique. C'est ce qui a conduit Dan Fodio à critiquer sévèrement tous ceux qui, tout en se disant musulmans, continuent des pratiques telles que les libations, les offrandes, la divination, la Kabbale, etc., et écrivent même des versets du Coran dans le sang d'animaux sacrificiels.⁶ Dan Le texte de Fodio, bien qu'assez récent (XIXe siècle), reflète une tendance déjà impérative à l'époque des Askias (XVe-XVIIe siècles). Les religions africaines, plus ou moins oubliées, étaient en train de s'atrophier et de se vider de leur contenu spirituel, de leur ancienne métaphysique profonde. Le fouillis de formes vides qu'ils avaient laissé derrière eux ne pouvait rivaliser avec l'islam sur le plan moral ou rationnel. Et c'est à ce dernier niveau de rationalité que la victoire de l'islam a été la plus frappante. C'était la quatrième cause de son succès.

Le besoin impératif de rationalité reflété dans les écrits de Dan Fodio était désormais mieux satisfait par le [slam que par les croyances traditionnelles mourantes. Néanmoins, il faut noter que, dans le domaine de la création artistique, l'Africain islamisé a subi, pendant longtemps, un étranglement, une sorte d'appauvrissement culturel. Pendant les premières années du mahométisme, un formalisme strict était nécessaire, afin de freiner tout retour à l'idolâtrie par les dispositifs de la représentation artistique. On rappellera dans quelles conditions l'islam a triomphé du sabaïsme. Il a donc fallu proscrire pendant des siècles toute représentation sous forme animale, et plus encore, sous forme humaine. La notion de Dieu, en particulier, était une notion qui ne pouvait pas être concrétisée au moyen de l'art. Les exégètes de l'Islam peuvent se rendre compte aujourd'hui que cette phase de peurs est considérée comme dépassée historiquement dans le cadre de l'évolution de la conscience musulmane. Il est impensable que la renaissance de l'art sculptural et pictural (mettant en scène la forme humaine) puisse entraîner un retour offensif à l'idolâtrie dans n'importe quel pays musulman.

POW ER DES CROYANCES RELIGIEUSES

Quelle était la force de la croyance religieuse en A islamique précoloniale
 frica, son rôle politique et social, l'empreinte qu'elle a laissée?

Au Soudan, le règne d'Askia Mohammed a marqué un tournant.

avant lui, il semble, dans une certaine mesure, à lea

B st, le
 L'islamisme du e mperors de Gao était plutôt fragile: avec le dernier

deux d'entre eux, si l'on en croit Kati, il y avait une hostilité non déguisée.

Askia Mohammed n'était que le lieutenant de Sonni Ali, dont la foi était très
 tiède; son fils, Baro, qui l'a remplacé, a refusé d'embrasser l'islam.

Mohammed est devenu un dissident et a poussé avec insistance Baro à se
 convertir. Suite à des négociations qui durèrent cinquante-deux jours et
 furent menées en grande partie par le savant Salih Diawara, déjà allié avec le
 futur Askia, les deux allèrent au combat. Baro est resté ferme: il n'était pas
 question qu'il embrasse l'Islam; en cela, il est allé plus loin que son père
 apparemment converti. La bataille s'est terminée par sa défaite. Kati
 considère que Dieu a ainsi assuré la victoire de l'Askia sur l'infidèle, ce qui
 n'est pas sans rappeler l'épisode mentionné dans *La Chanson de Roland*:

Charlemagne, l'empereur chrétien, est sorti victorieux

la "Sarrasins" à Roncevaux être-
 car les épées de ses hommes, en particulier celle de Roland, étaient guidées par
 l'ange Gabriel. Du point de vue chrétien, c'était une victoire de la lumière sur les
 ténèbres.?

L'Islam était, et reste en grande partie, une religion vivante en Afrique noire,
 contrairement au christianisme occidental, qui tend à devenir chez les Européens
 une simple coutume religieuse. Les Askias ont inclus les oulémas dans toutes
 leurs décisions impériales:

Après que Salih Diawara eut informé l'Askia de ce dont il avait été
 témoin lors de son entretien avec *chi* Barn, le prince convoqua son conseil,
 composé des oulémas, des notables et des chefs de son armée, et les
 consulta sur le cours de
action il devrait poursuivre.⁸

L'Islam dirigeait pratiquement le gouvernement sous Askia Mohammed. Cadi Mahmud n'a pas hésité à renvoyer les envoyés des Askia et a refusé purement et simplement d'obéir à ses ordres. Non seulement cela ne lui a pas fait de mal, mais il a pu aborder les Askia comme suit (en utilisant la forme familière du «tu»):

Avez-vous oublié, ou prétendez-vous avoir oublié, le jour où vous êtes venu me voir chez moi, et vous avez saisi mes polices et mes vêtements en disant: "Je suis venu me placer sous votre protection et vous confier ma personne, pour que tu me sauves des flammes de l'enfer; aide-moi et tiens-moi par la main pour que je ne tombe pas en enfer; je me confie à toi »? C'est la raison pour laquelle j'ai renvoyé vos envoyés et désobéi à votre

commandes.9

Cette action par laquelle on confie son sort métaphysique, son destin dans l'au-delà, à un saint vivant, est caractéristique de la phase marabout de l'Islam en Afrique de l'Ouest. Les marabouts sont les intermédiaires vivants entre les laïcs et le Prophète, qui est en communication directe avec Dieu. Après la mort, les marabouts élèvent leurs disciples au Paradis, les portant sur leurs épaules après le Purgatoire (en wolof: *djegi jirat*). C'est pendant que le saint dort que son âme, son double, quitte son corps pour aller effectuer de telles missions de sauvetage. On peut voir pourquoi même un roi, comme Askia Mohammed, jugerait impératif de se confier à un tel sauveur. Ainsi, en Afrique noire jusqu'à ce jour, malgré les doctrines formelles du Coran, il n'y a pas de croyants qui se consacrent uniquement à Dieu et à son prophète; un troisième personnage, celui qu'on appelle son marabout, est nécessaire à tous les profanes, depuis les masses jusqu'au souverain.

Le pouvoir de l'Islam était tel qu'il aurait pu éliminer ou atténuer l'esclavage au Moyen Âge s'il avait décrété que le l'asservissement d'un homme par un autre était un péché mortel. Utah B le Le point de vue du Coran sur cette question est ombré. On peut avoir un esclave dans les conditions suivantes: d'abord, s'il est prisonnier d'une guerre sainte - mais ensuite il doit être éduqué,

soigné pour, et converti; mais, d'un autre côté, il est interdit
 den à prenez comme esclave un musulman bien éduqué comme soi-même; alors un esclave
 doit être libéré dès qu'il atteint le niveau intellectuel
 de son mât euh.

Quoi qu'il en soit, pendant la période considérée, il est
 tout à fait c apprenant que c'était la peur de l'enfer qui maintenait le fidèle
 dans la discipline morale de la religion.

UND MYSTIQUE

ERPINNING DU NATIONALISME

L'islam a souvent été le fondement mystique du nationalisme africain. Cela explique les épopées fantastiques du Mandi (1881), héros national et libérateur de l'ancien Soudan anglo-égyptien, Rabah (1878), et des conquérants Tuculors du fleuve Sénégal et de l'ouest du Soudan. Les guerres des Mandi, avec leur caractère insolite, méritent un peu plus d'attention. Le Mandi, selon la tradition musulmane, est le Messie, le Sauveur qui, avant la fin du monde, amènera la terre entière à l'Islam. Se proclamant tel, un Mohammed-Ahmed, d'origine soudanaise, a galvanisé ses hommes et a réussi à vaincre Rashid-Bey, le gouverneur de Fashoda. En 1882, il vainquit une colonne égyptienne et occupa tout le Kordofan: il massacra complètement une armée de dix mille hommes commandée par Hicks Pacha. En 1883, Slatin Pacha, le gouverneur britannique du Darfour, et Lupton-Bey (le gouverneur britannique de Bahr-el-Ghazal, qui a affecté les alias arabes comme le premier) ont également été battus par lui. Ils capitulèrent en 1884. Il conquit le pays berbère ainsi que le Sennar. En janvier 26, 1885, il entra dans la citadelle de Khartoum et y tua Gordon Pacha (Gordon chinois). Huit dixièmes du territoire soudanais avaient été reconquis de la coalition anglo-égyptienne opposant les Noirs soudanais, quand il est mort. Sa victoire était d'autant plus vaillante que les Soudanais victorieux n'avaient que des arcs et des flèches tandis que

les Anglo-Egyptiens étaient équipés des armes à feu les plus modernes disponibles. L'Occident a été stupéfait par l'événement, qui a suscité un cri d'admiration de Friedrich Engels.

La victoire d'Amadu Sheiku sur Lat Dior, citée plus haut, était justement due à de telles causes: le Damel de Cayor devait son salut à l'aide du général Faidherbe qu'il avait pu obtenir comme allié dans cette circonstance. Les Tuculors, accom-

paniquées par des femmes, combattues en chantant des hymnes qui ont eu un effet profond sur les soldats et leurs ennemis, selon les récits que j'ai reçus de ma grand-mère maternelle: les Tuculors étaient fanatisés, les Cayoriens terrifiés, Le pseudo-nationalisme séculier de ces derniers, leur banal *lié*

l'esprit, tomba très vite devant la foi inébranlable des Tuculors, qui, bien sûr, étaient convaincus qu'ils iraient directement au Paradis lorsqu'ils mourraient sur le champ de bataille de cette guerre sainte. Le nationalisme africain parmi eux avait trouvé un fondement mystique efficace.

La différence entre l'épopée extraordinaire de Samory et celle du Mandi réside dans le fait que Samory, bien que musulman, a agi sans aucun fondement mystique à son nationalisme, comme s'il en avait pesé les conséquences. Il a pu cristalliser la résistance nationale de presque tous les territoires de l'Afrique de l'Ouest sur une base strictement laïque sans l'aide d'aucune croyance, idée ou puissance étrangère pour galvaniser ses troupes. Il n'a pas mené des guerres saintes comme l'ont fait Askia Mohammed ou les chefs religieux du XIXe siècle. Il a mené une résistance nationale du meilleur «type Vercingétorix».

Dans son enfance, Samory a vécu dans les circonstances des masses comme un chef africain l'avait rarement fait. Voilà ce qu'étaient l'originalité de son action politique et sa gloire.

haps en raison de.

Bien que de moindre ampleur, la résistance de Behanzin le dernier roi du Dahomey (fin du XIXe siècle), un ré de Lat Dior (Sénégal) étaient du même type. Quant à Chaka,

le chef zoulou, il sera nécessaire de faire des études complémentaires pour vérifier si les Anglais ont réussi à canaliser son "turbulen ce "vers l'intérieur, vers les autres clans africains et tribus ' ou s'il se préparait consciemment pour que, est venu, il pourrait traiter eux un coup décisif.

Le fait était qu'en raison du modus vivendi qui était toujours resp ected, Chaka n'a jamais fait la guerre aux Anglais dans Afrique du Sud. D'un autre côté, l'organisation militaire et sociale dont il dota son armée et son peuple était la plus technique et la plus efficace de toutes celles de l'Afrique noire des temps modernes. Il a largement contribué à la fusion rapide et systématique des clans et tribus zoulous et à la naissance des nationalités actuelles en Afrique du Sud.

Les conquêtes internes de Chaka furent aussi rapides qu'extraordinaires. C'est pour toutes ces raisons qu'il est parfois qualifié de Napoléon d'Afrique noire ou du moins d'Afrique du Sud.

Chaka n'a jamais suivi les exemples européens.

RENONCIATION DU PASSÉ PRÉ-ISLAMIQUE

L'islam, contrairement au christianisme (actuel), ne tient pas compte du passé traditionnel. L'Occident chrétien d'aujourd'hui reconnaît fièrement son héritage classique et païen et fait tout son possible pour préserver les œuvres de cette période. On ne découvre rien de tel dans les pays islamisés. L'équivalent du passé païen occidental doit être étouffé, renoncé, définitivement oublié. Un musée à La Mecque rempli de reliques de la période sabéenne serait une pure idolâtrie, un impensable.

initiative du point de vue musulman. Des raisons comme celles-ci expliquent pourquoi aujourd'hui les Noirs de Khartoum ont honte de reconnaître leur relation avec l'ancien passé de Méroé. Les ruines de cette période, les quatre-vingt-quatre pyramides encore debout dans l'ancienne capitale, le temple de

Semna, l'écriture méroïtique, les vestiges des observatoires astronomiques, les vestiges de l'industrie métallurgique qui a fait du Soudan le Birmingham de l'antiquité, tout cela n'a aucun intérêt car il est entaché d'une tradition païenne pas bonne

Muslim penserait à se souvenir. Comment pourraient-ils, en toute décence, revenir sur ces gens qui ignoraient tout du Coran et qui ne priaient pas comme nous le faisons actuellement, à une époque antérieure à la sagesse religieuse?

"SHERIFISME"

On pourrait qualifier de «chérifisme» l'impulsion irrésistible de la plupart des chefs musulmans d'Afrique noire de se lier, par quelque acrobatie que ce soit, à l'arbre généalogique de Mahomet. Un de mes oncles, Mahtar Lo, a soutenu jusqu'à son dernier jour que vingt ancêtres, dont il citerait les noms, l'ont lié au Prophète; quiconque n'était pas d'accord avec lui était un hérétique. Cette tendance s'est répandue dans toute l'Afrique après l'introduction de l'islam au huitième siècle. Toutes les familles royales, sans distinction, après l'islamisation, se sont inventées les origines chérifiennes, ajustant souvent rétroactivement l'histoire locale. Ce fut le cas de la branche royale des Dias de Kukia, ancienne capitale de Songhaï, avant Gao, jusqu'au XIe siècle. Une étymologie post-islamique orale dit que *Dia* dérive de *Dja Men el Yemen* ("il est venu du Yémen"). Il semble qu'il y ait eu deux frères, originaires du sud de l'Arabie, qui sont arrivés dans cette région dans "l'état le plus pitoyable", à peine capables de cacher leur nudité sous "des morceaux de peau d'animaux". d'où ils venaient, l'un d'eux répondait en arabe avec l'expression susmentionnée. Désormais, c'était le nom de l'aîné des deux. Après avoir vaincu le poisson connu sous le nom de démon de

la rivière, qui était roi de la région et émergeait périodiquement de l'eau à dicter ses lois, il l'a supplantée à la tête de la nation et a fondé la dynastie Dia.

De telles légendes ont proliféré en Afrique noire depuis l'islam sont venus et ont contribué à modifier l'histoire authentique du continent. "On en trouve des variantes pour la genèse de la t dynasties du Ghana, Bornu, Wadal, tous les Kor-sapins dofan, et ainsi de suite. D'autre part, une migration qui commence de la vallée du Nil semble hors de doute dans la mesure où, même aujourd'hui, il peut être justifié par l'eth jolis noms de la Cette migration, cependant, n'est mentionnée nulle part sauf dans les légendes préislamiques qui deviennent progressivement de plus en plus vagues, selon lesquelles, comme le note Delafosse, les Noirs d'Afrique de l'Ouest racontent que leurs ancêtres sont venus de l'Est, «Super eau». Nous verrons que très probablement cette "Grande Eau" est le Nil plutôt que l'Océan Indien.

La conscience de la continuité du passé historique du peuple a été progressivement affaiblie par les influences religieuses. Même au sein de nos propres familles, nous savons que nos parents préfèrent oublier systématiquement et faire ignorer à leurs enfants un certain passé «païen», qu'il est devenu indiscret de mentionner, à part quelques réminiscences nostalgiques. À la recherche d'ancêtres aussi loin que le Yémen, ils auraient peut-être mieux valu s'arrêter au bassin du Nil, mais cela se produit de moins en moins car, à partir du VIIe siècle, l'histoire de cette région semblait polluée par le image du Pharaon, la malédiction biblique sur qui se perpétue dans l'Islam.

Quoi qu'il en soit, l'Afrique noire mahométane au Moyen Âge n'était pas moins originale que l'Europe chrétienne à la fin de l'Antiquité. Les deux continents ont été envahis de la même manière par des religions monothéistes étrangères qui ont fini par être à la base de toute l'organisation sociopolitique, régissant la pensée philosophique et véhiculant des valeurs intellectuelles et morales pendant toute cette période.

Une hiérarchie aussi puissante, ancienne et permanente que celle de l'Église chrétienne est inexistante dans l'Islam; c'est la réplique, sur le niveau religieux, de l'ancien organisme administratif romain

ration. Immédiatement après les guerres du temps des premiers califats, il y avait coexistence et tolérance réciproque entre les différentes sectes. Aucun n'a prévalu suffisamment pour pouvoir anathématiser les autres et les considérer comme schismatiques, de manière à ériger une hiérarchie durable sur ses propres concepts et sa propre interprétation des textes religieux. Cette situation a donné naissance en Afrique noire à la possibilité d'une multiplicité de sectes. Ainsi, à côté de l'ancienne secte Tidjane, originaire d'Afrique du Nord et propagée par El Fiadj Malick Sy au Sénégal, est apparue au début du XXe siècle, la nouvelle secte muride créée par Amadu Bamba. Les autorités françaises ont très vite interprété cela comme l'intégration du [islam dans le nationalisme local. au lieu de recommander expressément un pèlerinage à La Mecque, compte tenu des obligations matérielles à remplir vis-à-vis de sa famille pour être en mesure d'effectuer un tel voyage, le muridisme a créé des sanctuaires au niveau local: Djurbel, la résidence d'Amadu Bamba, avec sa mosquée, était le substitut de la Mecque pendant la vie du marabout. Après sa mort, il a été transféré à Touba, où il est enterré. Ainsi, de 1900 à 1935, aucun Muride ne fit de pèlerinage à La Mecque; l'idée d'en faire un ne vint à personne, pas même au créateur de la secte. Cheikh Anta, le plus indépendant de tous les jeunes frères d'Amadu Bamba, n'a pensé à le faire qu'après la mort d'Amadu Bamba.

Pour résumer, donc, au Moyen Âge, la superstructure religieuse jouait un rôle tout aussi important en Europe et en Afrique. Le christianisme a donné à l'Occident une organisation politico-administrative et a assuré la continuité de la conscience historique. L'Islam, en Afrique noire, s'est simplement superposé à

l'organisation politico-administrative: même quand, en conséquence du cosmopolitisme de l'époque, une (Arabe ou autre) a été investi d'une position par le s Souverain, il portait le titre indigène. Le sens d'un ancien s'affaiblissait mais les chroniqueurs arabes ont noté les événements de l'histoire africaine avec une objectivité louable: leur

euh
ov-
ent
passé

les cruches constituent aujourd'hui une source précieuse de documentation. En Europe, comme dans l'Afrique noire islamisée, la notion des sept arts, c'est-à-dire le trivium et le quadrivium, a été reportée, comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

REMARQUES

- t. ibn Khaldun, *op. cit.*, II, p. 69. 2 „
- Al Bakri, *op. cit.*, pp. 324-333.
- Sadi *TS* ch. V, p. 2.3.
- 4, Al Bakri, *op. cit.* P. 334.
5. Kati, *TF*, ch. VI, pp. 113-12.6.
6. Cheikh Otmanc Dan Fodio, *Nour • el-Ettlabab (Alger, 1898)*, p. sept
(cité dans Leroi-Gourhan et Pokier, *Ethnologic de l'Union (rancaise, ro. 359)*).
- sept. Kati T_-, Ch. V, pp. 104-106.F
8. *Klein.*, ch. V, p. Journal.
9. *Nem.*, ch. VI, p. 117.
- zo. Delafosse, *op. cit.*, p. Je 13. il. Sadi, *TS*, ch. I, p. 4-8.
12. Cf. Chapitre X ci-dessous.

Chapitre huit

NIVEAU INTELLECTUEL: ENSEIGNEMENT ET ÉDUCATION

L'UNIVERSITÉ

Comme au Moyen Âge occidental, l'enseignement était aux mains du clergé qui, dans le cas de l'Afrique de l'Ouest, était musulman. Documents maintenant à notre disposition **permettez-nous** décrire en détail la vie intellectuelle de l'université, en particulier celle de Sankoré, à Tombouctou. Le corps étudiant était composé de tous ceux qui, quel que soit leur âge, avaient une soif insatiable de savoir. Aujourd'hui, il nous est difficile d'imaginer l'ampleur de ce besoin parmi les Africains de cette période. La mosquée était à la fois le lieu d'apprentissage, l'université. Ce n'était pas un bâtiment officiel, mais l'entreprise religieuse d'un *cadi* pieux, apparemment aidé, dans le

au moins en commençant par le peuple. Ainsi, *Cadi El Aquib* restauré la mosquée construite par Mohammed Naddi, le wor en cours de finition entre le 16 juillet et août 14, 569. La Grande Mosquée de Tombouctou est restée longtemps inachevée, jusqu'à ce que l'Askia Daud, de passage dans la ville, entreprenne d'aider le *cadi*, lui disant: "Ce qui reste à faire, je prendrai sur moi même; ce sera ma part dans ce p ^{ious} effort."

L'horaire des cours a duré toute la journée, interrompu o ^{seulement à} la temps de prières. Certains savants ont même enseigné pour une partie du. ^{hered.} nuit. Immédiatement après les prières, les étudiants gat ^{autour du} professeur, qui a transmis son enseignement, com ^{menté}

s et en a discuté avec les élèves. Celles-ci
 „sur le texte n'étaient pas officiellement payés: ils enseignaient par amour
 professeurs w pédaler; en retour, ils ont bénéficié d'un immense respect et de gratitude de la part de
 leurs élèves (apprenant le Coran) et de leurs plus
 étudiants avancés qui, après avoir maîtrisé le Coran, sont passés à
 la diverses branches de l'enseignement supérieur. Mercredi, le journée
 hors de l'école, élèves et étudiants l'ont chacun amené
 des honoraires, pour lui de vivre. Selon Kati, dans
 Tombouctou, il y avait entre 150 et 180 écoles coraniques et un pro-
 fesseur tel que o ne Ali Takaria a reçu chaque mercredi une
 environ 1725 cauris; chacun de ses élèves l'a amené
 de cinq à dix cauris.² Les élèves du Coran étaient également
 obligé de br le bois pour le feu autour lequel à classe rencontré dans
 le soir et à l'aube.

MÉTHODE D'ENSEIGNEMENT

La méthode d'enseignement actuelle était scolastique. Les discussions
 menées à l'époque sur les textes peuvent nous apparaître aujourd'hui comme
 des chipotages inutiles; tel n'était pas le cas. La méthode grammaticale alors
 utilisée, qui consistait à préciser la signification grammaticale du texte, était si
 révolutionnaire qu'elle fut longtemps considérée comme suspecte en Europe.
 Tenter de saisir le sens exact d'un texte et de s'y tenir, qu'on le réalise ou non,
 signifiait le débarrasser de son aspect mystique et révélé, et le réduire aux
 dimensions d'un vocabulaire profane. Par conséquent, pendant longtemps, de
 nombreux exégètes ont évité d'appliquer une telle méthode à la Bible. Dans.
 L'Afrique, la langue de l'enseignement supérieur était l'arabe, tout comme le latin
 pour l'Europe de la même période. Le Coran était l'équivalent de la Bible; c'était
 le principal texte qu'il étudiait, celui dont tous les autres ont dérivé. Il contenait la
 somme de tout ce qui existait: passé, présent, futur, tout l'Univers. Elle était donc
 nécessairement laconique et dense; un texte si court à couvrir

tant de choses. Le commentaire, l'explication savante était donc impérative en premier lieu. La place donnée à l'explication du Coran dans les programmes éducatifs est ainsi aisément comprise.

LE PROGRAMME

Mais quel était réellement le programme? Le souvenir des Sept Arts n'a jamais complètement disparu en Europe, mais ce sont les Arabes qui y ont introduit les textes aristotéliens, bien avant le contact des croisés avec Byzance. Ils ont introduit les mêmes textes en Afrique noire à la même période. Le trivium, c'est-à-dire l'étude de la grammaire, de la logique aristotélienne (logique formelle, logique grammaticale) et de la rhétorique, figurait sur la liste des matières enseignées, comme le montre le *Tarikh es Soudan*. Le chapitre X de cet ouvrage donne les biographies de dix-sept savants de Tombouctou, indiquant tous les sujets qu'ils maîtrisaient. Presque tous étaient des dialecticiens, des rhéteurs, des juristes, etc., qui, en outre, avaient écrit des ouvrages mentionnés par titre mais pour la plupart non encore retrouvés. L'un d'eux, le célèbre Ahmed Baba, aurait laissé plus de sept cents œuvres.

Chacun d'eux avait une immense bibliothèque, également perdue pour nous aujourd'hui. La tradition intellectuelle était déjà bien établie à l'époque de Sidi (XVI^e siècle). A propos de Mohammed B Mahmud, il écrit: "Il a fait un commentaire sur El Moghili poème dans Redjez sur la logique. Mon père a étudié la rhétorique et l' sous lui. Il mourut au mois de Safar en 973 [Septem . 1565]. "3

Sidi lui-même a étudié tous ces sujets, et comme plusieurs textes; il était l'élève d'un habitant de Tim buku, un savant d'origine Uankori, du nom de M med Ben Mahmud Ben Abu Bekr.

En un mot, c'était mon professeur, mon maître et non plus utile pour moi, que ce soit directement ou par son écrit

ré
fr
ogic
ber
nté sur
-
oham-
l'un était
ngs

Il m'a décerné des diplômes d'études supérieures écrits de sa propre main, couvrant le sujets qu'il avait enseignés à selon le sien ou les méthodes de quelqu'un d'autre. Je lui ai envoyé un certain nombre de mes travaux; il y écrivit des annotations assez flatteuses pour moi; il a même reproduit les résultats de certaines de mes recherches et j'ai entendu il en cite certains dans ses conférences, affichant ainsi son impartialité, sa modestie et son respect de la vérité en tous conditions. Il était avec nous au moment de notre malheur.

AWAR DING DE DIPLÔMES

Ce texte nous informe de l'existence des diplômes, de la manière dont ils ont été délivrés (la même que celle de l'Europe de l'époque), de leur caractère individuel. Un diplôme n'a été pendant longtemps rien de plus qu'un certificat d'études consciencieusement achevées. On peut voir ici un aspect des pratiques intellectuelles, avec la mention des œuvres utilisées comme documentation, l'existence d'une activité de recherche. Penser était donc une activité consciente; en tant que tel, il devenait scientifique.

DÉVELOPPEMENT INTELLECTUEL

Au Moyen Âge, quatre siècles avant que Lévy-Bruhl n'écrive son *Mentalité primitive*, L'Afrique noire musulmane commentait déjà la «logique formelle» d'Aristote et la pratique de la dialectique. Sidi mentionne par son nom le dialecticien ElQalqachandi.s Les étudiants venaient de toutes les directions, de toutes les régions: à cette époque, la ville était pleine d'étudiants soudanais, occidentaux, en quête ardente de science et de vertu.

Le quadrivium avait également été introduit en Afrique noire par les mêmes moyens au même moment. Il ne s'y est pas développé aussi bien que le triviun. Les quatre disciplines qui le composent (arithmétique, géométrie, astronomie, musique) appartiennent à la do-

principal de la science, du savoir, que les musulmans ont été amenés à négliger par une certaine interprétation du texte coranique. Puisque celle-ci couvre tout, y compris l'avenir, la vraie science consiste à sonder ses profondeurs; la religion était le centre de tout; toute connaissance n'était que secondaire pour l'esprit, quelle que soit sa valeur pratique; ces considérations sont valables pour tout le monde musulman, asiatique comme africain. Au septième siècle, les Arabes, ayant hérité du savoir de l'Antiquité, étaient plus avancés que l'Occident dans les sciences exactes, qu'ils introduisirent en grande partie en Europe. Mais alors que l'Occident a développé ces sciences, le monde arabo-africain est simplement resté là où il était et a même régressé dans certains domaines. L'Islam a rendu superflu le développement systématique du quadrivium: la «race» des mathématiciens arabes, chercheurs isolés, progressivement disparus au lieu de se disperser. Les Européens, en revanche, étaient

ahlul kitab, "ceux qui croient aux livres, ceux des livres, «ceux qui croient que les solutions à tous les problèmes profanes se trouvent dans la nature et se consacrent systématiquement à cette poursuite relativement vaine.

Cette situation a continué jusqu'à nos jours. Mon oncle mentionné précédemment se vantait d'être l'un des rares à avoir une certaine connaissance de l'astronomie, à s'intéresser à ce domaine de la connaissance, considéré comme vain car ne conduisant pas directement à Dieu. Pourtant, un certain type de scolastique voit tout dériver de l'Unité Divine et aurait donc dû conduire à la justification et à la revalorisation de la science. Dans la communauté muride, l'école de Guede, village du Baol, dirigée par le professeur M'Backe Busso, enseignait les mathématiques, la mécanique appliquée, certains aspects de la thermodynamique (machines à vapeur) et surtout la mesure précise du temps, quelle que soit ciel, cette dernière activité étant liée à la nécessité de prier exactement à l'heure. Cette école, dans le 1930s,

exclusivement sur des sources arabes, sans aucune influence directe de l'Europe. Aucun de ses membres ne savait ni lire ni écrire le français. Ses connaissances astronomiques étaient plutôt bien développées en raison de la nécessité de trouver la direction de la Mecque par observation céleste, même au-delà des horizons familiers. Pourtant, il serait erroné de supposer que son niveau général atteigne celui d'une classe de mathématiques élémentaires. Seul le caractère scientifique, la qualité de la pensée à l'école Guede mérite notre attention. Bachiru M'Backe est aujourd'hui, selon toute vraisemblance, le marabout le plus versé dans les mouvements scientifiques modernes. De notre conversation de l'été 1950, j'ai appris que la physique atomique n'est pas au-delà de son sens. Cheik M'Backe est de loin le plus extraordinairement ouvert à la pensée philosophique;

Parmi les Tidjane, avec lesquels je suis moins familier, je pense qu'Abdul Aziz, Ahmadu Sy, Mustafa Sy, Malik Sy et le jeune Cheikh Tidjane Sy sont les mieux développés dans les domaines du savoir. La structure de la société marabout, ses coutumes et ses préoccupations actuelles sont exactement les mêmes qu'il y a quatre cents ans, *Tarikh es Soudan* nous permet de voir.

Les savants soudanais du «Moyen Âge» africain étaient de la même qualité intellectuelle que leurs collègues arabes; parfois, ils étaient encore meilleurs. Ainsi, Abderrahman-El-Temini, originaire du Hedjaz amené au Mali par Kankan Mussa, a pu découvrir:

Il s'est installé à Tombouctou et a trouvé cette ville pleine de juristes soudanais. Dès qu'il s'est rendu compte qu'ils en savaient plus que lui en matière juridique, il partit pour Fès, se consacra à l'étude de la loi là-bas, puis retourné à Tombouctou pour régler goo, ici.?

Les livres de Kati et Sadi prouvent que la conscience historique existait d'une manière très définie, avec un sentiment de datation très précise des événements. Kati est allé encore plus loin et a exprimé sa peur de transmettre des erreurs à la postérité. le *Tarikh es*

Soudan donne non seulement l'année, le mois et le jour, mais même l'heure autant que possible. Après vérification, ces dates se sont avérées exactes dans presque tous les cas. Il était d'usage de travailler à partir de documents, de citer des auteurs antérieurs ou contemporains, de se construire d'immenses bibliothèques au prix de sacrifier tous les autres besoins, et d'écrire des livres soi-même. Kati a longuement commenté un sauf-conduit mutilé, considéré comme un document

Les écrits de Khalima Diakhate (un érudit à la cour de Lat Dior, vers 1858), Ama Bamba, El-Hadji Malik Sy, Mussa Ka, *et al.*, ne sont que la continuation à notre époque de ce puissant mouvement intellectuel des siècles précédents. L'écriture se fait sur papier et la calligraphie devient un art, comme en Europe au Moyen Âge.

Il [Askia Daud] a été le premier à commander le bâtiment. . . des bibliothèques; il employait des scribes pour copier les manuscrits et il en faisait souvent des cadeaux aux oulémas⁹.

Le fils d'Askia Kati raconte la bienfaisance d'Askia Daud envers son père: «Puis il acheta pour lui cet exemplaire du Qimils [dictionnaire] au prix de quatre-vingts *mitlas*. "10

L'auteur du *Tarikh es Soudan* et d'autres savants de l'époque ont écrit, comme nous pouvons le voir ci-dessus, plusieurs autres ouvrages, dont toutes les traces ont été perdues. Les archives judiciaires et administratives ont également été perdues: les assistants des cadis tenaient les procès-verbaux des séances.

Mais tonnes de des documents avoir disparaître perlé. Il se peut que ces manuscrits, dont les étudiants de l'époque avaient fait plusieurs copies, dorment maintenant parmi les restes de bibliothèques héréditaires oubliées au Soudan. C'est dans de telles circonstances que le *Tarikh es Soudan* et le *Tarikh el Fettach* ont été découverts. Il vaut donc la peine de continuer à chercher de tels documents dans les archives et bibliothèques d'Afrique du Nord, d'Espagne, du Portugal, d'Égypte, de Bagdad et peut-être même dans les annales chinoises. Nos savants arabes ont du pain sur la planche. Ils peuvent déjà travailler sur les manuscrits découverts par M. Gerincourt concernant l'histoire de l'Afrique noire.

Ce sont trois cents éléments qui dormaient à l'Institut depuis 1700, faute de traducteur. Si l'on en croit Sadi, la tradition intellectuelle a couvert une période énorme, dont nous ne connaissons pas aujourd'hui l'étendue. Après avoir montré que les anciens avaient l'habitude d'écrire les événements historiques et de les transmettre aux générations futures.

ations, il insiste même sur une sorte de régression des apprentissages en son temps (XVIe-XVIIe siècles).

La génération qui a suivi n'avait pas les mêmes préoccupations; aucun de ses membres n'a tenté de suivre l'exemple de la génération précédente. Il n'y avait plus personne avec la noble détermination de faire connaissance avec les grands hommes du monde ou, s'il y avait des individus consommés par cette curiosité, ils étaient très peu nombreux. Dès lors, il ne restait plus que des esprits vulgaires livrés à la haine, l'envie et la discorde, qui ne s'intéressaient qu'aux choses qui ne les concernaient pas, les commérages, la calomnie, la calomnie des voisins, toutes ces choses qui sont la source du pire de nos ennuis.

L'auteur reprend ensuite l'analyse de l'effondrement de la science historique au Soudan:

J'ai été témoin de la ruine de la science [historique] et de son effondrement et j'ai observé que ses pièces d'or et sa petite monnaie étaient en train de disparaître. Aride donc, comme cette science est riche en pierres précieuses et fertile en leçons puisqu'elle donne à l'homme la connaissance de son propre pays, de ses ancêtres, de ses annales, des noms de héros et de leurs biographies, j'ai imploré l'assistance divine et entrepris de m'enregistrer **tout** qui [avait pu glaner sur les princes soudanais de la race Songhaï, racontant leurs aventures, leur histoire, leurs exploits et leurs batailles].

Ces textes, rédigés par un savant noir au XVIIe siècle, nous permettent de dresser un tableau exact du niveau intellectuel de l'élite africaine de l'époque et de ses aspirations scientifiques et éthiques. Ils révèlent, entre autres, la conscience historique de l'auteur et l'importance qu'il accordait déjà à l'histoire dans la vie d'un peuple. Depuis que Sacti a ensuite été nommé Imam de la mosquée de Sankoré, nous

peut avoir une idée du niveau général requis pour occuper ce poste.

Ses méthodes de travail, comme celles de Kati, «que nous examinerons plus tard, révèlent un esprit hautement rationnel et déductif. ne doit pas être induit en erreur par les événements surnaturels occasionnels relatés dans ces écrits: selon l'Islam - ainsi que d'autres religions - le monde divin n'est pas conforme à la logique terrestre. Ce même surnaturel se retrouve chez d'autres savants arabes, comme Bakri, qui rapporte, sur la base de témoignages auxquels il semble tout à fait croire, le couplage des chèvres avec la vie végétale. C'est dans la description de l'imprégnation de petites chèvres dans la ville de [semi sur le haut Sénégal. "

Kati consacre un paragraphe à l'étymologie de Soni (*Chi*), donne les noms des auteurs qui sont ses autorités, comme Baba Gum, discours sur la date de l'introduction des titres de *askia* et *salut-koï*, cite divers documents et en discute en détail. Il avait mené une enquête approfondie sur l'origine commune des Sonis, l'Askia Mohammed, et tous ceux portant le nom de Ma

Pendant ce temps, j'ai interrogé toutes les personnes rencontrées venant de Kan5ga, Bitu, Mali, Diafurnu, etc., leur demandant si dans leurs pays respectifs il y avait une tribu appelée Moi-K5 ou Moi-Nanko, et elles ont toutes répondu: «Nous je n'ai jamais rien vu ni entendu parler de ça. "" 5

L'auteur était très conscient de son devoir de chercheur:

Le bâtiment de [le *kanfari's*] le capital était alors commencé. D'après nos recherches concernant l'histoire chronologique de cette période, il apparaît que le temps était de l'année 9 onces [du 2 septembre 1496 au 29 août 1497]. Le nombre de maçons employés au départ était exactement de cent. Ils étaient sous la direction d'un Uahab Bari. " 6

Bien avant la colonisation, l'Afrique noire avait donc accédé à la civilisation. On pourrait soutenir que ces centres de civilisation ont été, pour la plupart, influencés par l'Islam, et que

là wa s rien d'origine al, rien de particulièrement Afri peut environ leur. Tout ce qui s'est passé auparavant nous permet d'évaluer cela. De plus, nous avons déjà souligné que l'Europe chrétienne l'époque n'était pas plus originale que l'Afrique noire mahométane; Le latin, jusqu'au XIXe siècle, était resté le langage de la science. Gauss, «le prince des mathématiciens», écrivit ses mémoires en latin.

L'oubli de notre passé devient maintenant un fait tangible. Autant que les documents permettent, comme nous l'avons fait, la réanimation, la défossilisation de l'histoire africaine depuis environ deux mille ans, autant le souvenir en a été chassé de nos consciences pendant la période coloniale.

Aux côtés du Soudan islamisé, dans la région du Bénin, un autre centre de civilisation strictement traditionnel a brillé d'un éclat incomparable: on peut dire, sans exagération, que l'art "réaliste" de l'Ire et du Bénin, avec ses proportions harmonieuses, son équilibre, son la sérénité qui fait penser à certaines œuvres grecques du VIe siècle, représente le «classicisme» sculptural africain. Les Yoruba avaient été civilisés aussi bien que les Africains islamisés: des études entières devraient être consacrées à cette civilisation.

L'Afrique noire a développé ses propres scripts. Au Cameroun, il existe une écriture hiéroglyphique dont le développement systématique (par les Ndyuya) peut être récent, mais pas son origine. L'écriture syllabique du Val en Sierra Leone et la cursive du Bassa ont été étudiées par le Dr Jeffreys. Le système Nsibidi est alphabétique. En Sierra Leone, ces scripts ont même été utilisés pour l'écriture de certains textes modernes. Il y a cinq ans, une assemblée s'est tenue pour discuter à la fois des moyens de défense contre l'invasion des caractères occidentaux et de l'introduction de phonèmes étrangers. C'est donc un scénario qui a encore une certaine vitalité.

Il était d'usage de donner à la science un caractère de révélation

tion: cela l'a rendu plus prestigieux. Kati n'hésite pas à attribuer une bonne partie des résultats de ses enquêtes au génie bienveillant Shamharush: il est le véritable revcalor du savoir. C'est lui qui a permis de retracer l'origine des Songhaï et d'autres tribus. "

Par de tels processus de pensée, le Coran s'est progressivement transformé en une sorte de Livre de Thot. Les Egyptiens croyaient que ce livre contenait toutes les formules magiques dont l'incantation, selon le rituel prescrit, permettait de contrôler l'univers sous toutes ses formes. Cet état d'esprit, que l'on retrouve partout en Afrique noire, qui rappelle les croyances du Moyen Âge, a eu une influence sur le Coran: la récitation d'un verset donné permettrait de retrouver des objets perdus, un autre verset le protégerait de ses ennemis, ou par malchance, et ainsi de suite, parce que le Prophète était censé les avoir prononcés dans des circonstances identiques.

IMPORTANTANCE DU SHERIF

Dans le même ordre d'idées, on ne peut exagérer l'importance du Chérif, c'est-à-dire du descendant du Prophète, dans la vie sociale de l'époque. Quand Askia Mohammed a fait son pèlerinage, il a supplié le calife abasside Mulay Abbas de convaincre l'un de ces saints personnages d'aller vivre avec lui au Soudan. On pensait, en effet, qu'une telle personne rayonnait de béatitude tout autour de lui; le sol sur lequel il marchait, ses vêtements, tout ce qu'il touchait, tout assurait le salut; son regard, sa poignée de main étaient salvatrices. Les habitants de tout un pays pouvaient ainsi accéder au paradis en s'associant à un Chérif vivant sur leur terre. Cette croyance explique toute la considération que l'Afrique noire jusqu'à nos jours a portée aux Chérifiens. Non seulement ils étaient exonérés de tous les droits de citoyenneté (taxes, etc.), mais ils recevaient des cadeaux d'une valeur impressionnante.

cent esclaves et cent chameaux, si l'on en croit Kati, qu'Askia Mohammed a salué le shérif envoyé de La Mecque par Mulay Abbas. Ce dernier n'a pas hésité à décréter dans une lettre toutes sortes d'exemptions administratives pour le Chérif, comme conditions préalables à son voyage. Dès réception de ce message, l'Askia s'exécuta en faisant rédiger sur place à son secrétaire, Ali ben Abdallah, un édit accordant tous ces privilèges dans tout le pays, qu'il donna à son distingué invité. Ces avantages dus au fait d'être des descendants du Prophète (en particulier en Afrique noire) sont la raison pour laquelle la plupart des Arabes, même les Berbères musulmans de Mauritanie, inventent des arbres généalogiques chérifiens dans des pays noirs où le contrôle de leur authenticité est pratiquement impossible. La progéniture qu'ils laissent ici et là explique en grande partie les affirmations de certains Africains, d'ascendance plus ou moins métissée, selon laquelle ils sont d'origine chérifienne. Depuis quatre cents ans (l'époque de Kati et Sadi) jusqu'à ce jour, la situation est restée inchangée. "

Les shérifs, pour conserver et accroître leur prestige, font un usage consommé de drogues (opium et haschich) qu'ils mélangent discrètement avec du tabac pour fumer ou donner à leurs adeptes (les *taïebs*) mâcher. Cela donne lieu à de merveilleuses visions. Le croyant qui revient à ses sens lorsque les effets de la drogue se dissipent est ainsi convaincu que les portes du ciel lui ont été ouvertes un instant, et qu'il a ainsi été miraculeusement, divinement transporté au paradis. De telles pratiques, à l'époque, étaient d'usage courant dans tout l'Orient religieux. Askia Mohammed en fut victime dès l'arrivée du saint personnage qu'il avait si fort appelé. Tous les autres ont été exclus afin que les deux hommes puissent rencontrer tête-tête, après quoi l'Askia rapporta: "J'ai vu le monde entier comme transformé en une masse d'eau, les étoiles semblaient sortir de cette eau et s'élever vers les cieux, et les oiseaux semblaient converger autour de moi et s'entre-tuer

Quelques caractères de cuve écrite (de Baumann et Westermann *Les peuples et les Civilisations de l'Afrique*).

Nsibidi symboles.

n a pris

n cAaL

n oo 9aneb ,,

afr6

7E1E1 tofu-1 ° 1

Bassa mots.

4 ==,

1/1 0 qi dS

1- +

dix

41111k

Caractères écrits communs à *mende* et égyptien.

O

Caractères écrits communs à *faire le deuil* et égyptien.

nlaum meanie)	1 9 0 7	1 9 1 1	1 9 1 6	1 9 1 8	phonétique
mot -)	1?	2?	3!	4	valeur

, pwa bras	50	4)	dans	(1)	pwEi p
-------------------	----	----	------	-----	---------------

mon visage je	UNE	UNE	UNE	mim
---------------	-----	-----	-----	-----

na pour cuisiner 4k, **mnTi** n / a n

Plusieurs exemples de l'évolution de *monter* écrit entre 1907 et 1918.

SURVIE DE LA TRADITION NOIRE DANS L'ÉDUCATION

Il est maintenant temps d'examiner quelles parties de l'éducation traditionnelle ont survécu à l'expérience de l'islam. L'Africain a une conception apparemment paradoxale de la formation de l'individu et de la construction du caractère. Il pense que c'est au cours de la première enfance, avant la mise en place d'habitudes nocives, que le corps et l'esprit doivent être entraînés à l'endurance physique et mentale. L'école coranique en Afrique mahométane est devenue le lieu de cette formation: la fréquentation commence entre quatre et cinq ans. En dehors de grandes villes comme Dakar, Saint-Louis, Bamako, etc., les enfants sont séparés de leurs parents pendant des mois, voire des années. Il est exceptionnel de choisir un enseignant du même village; dans ce cas, l'enfant ne serait pas dans la condition d'un isolement matériel et moral jugé indispensable à la formation de sa personnalité. Il serait victime d'un excès d'affection maternelle. J'ai donc été envoyé pour quatre ans à Koki, renvoyé à Djurbel-Plateau² ° puis à nouveau à Ker-Cheikh (Ibra

En moyenne, on peut réciter le Coran à onze ans, sans pouvoir en traduire un seul passage. On est même à ce moment-là capable d'écrire tout le texte de mémoire, y compris la ponctuation appropriée. Ce premier cycle d'études, qui se termine à onze ans, constitue le niveau primaire; ensuite, on entre dans ce que l'on peut appeler l'enseignement secondaire et supérieur. tion, ayant pour programme l'étude de la grammaire, du droit mahométan et de l'histoire - en particulier celle de l'Asie islamisée - ainsi que le sujet théoriquement interdit de la Kabbale (qui est utile pour faire des talismans). Les versets coraniques sont également utilisés à cette fin.

Avant l'Islam, les enfants étaient marqués par la période passée avec les autres membres de leur génération au moment de la circoncision: celle-ci durait environ un mois, le temps qu'il fallait à l'opération pour guérir. D'ordinaire, on était circoncis à vingt ans. Cette coutume a été modifiée en Afrique musulmane, où

l'enfant a été circoncis le plus tôt possible, entre six et dix ans, pendant le temps de sa scolarité coranique.

Quoi qu'il en soit, tous les groupes de circoncis forment des classes d'âge et sont initiés aux secrets de l'univers le même jour, à l'issue de cette épreuve. Un lien de solidarité s'établit ainsi qui dure toute la vie: il implique un soutien mutuel en temps de malheur, de loyauté, d'ouverture

camaraderie et familiarité saine. Ce lien est plus fort que celui qui unit les soldats ayant servi dans la même tenue, car on ressent une sorte de peur religieuse ou morale de le rompre, ou de ne pas respecter les obligations qui y sont inhérentes: on est, selon une expression wolof, un *mbok lel*, c'est-à-dire un membre du même «local». Le «local» est l'établissement fortuit mis en place par les individus circoncis eux-mêmes, en dehors du village, loin de toute autre habitation et surtout loin des femmes.

Un individu plus âgé, déjà circoncis, ayant fait l'expérience, dirige toutes les activités du local pendant toute la période. Étant déjà initié, avec certains de ses contemporains, il travaille pendant un mois à l'initiation du groupe plus jeune. Pendant la journée, ils partent à la chasse, armés de deux bâtons (appelés *lengue*),

utilisé pour abattre les volailles lorsqu'elles pénètrent dans un village pour s'approvisionner par la force. La tradition tolère ce genre de pillage dans les circonstances. Les visages des maraudeurs sont couverts de cendres, ce qui les rend méconnaissables; ils peignent leurs «boubous», leurs bonnets de liberté «phrygiens», parfois même leurs visages. La nuit, ils se rassemblent autour du feu du local pour chanter et résoudre les énigmes de la *selbe* (le commandant en second du local). Ces chansons sont la plus pure variété de poésie populaire laïque en Afrique noire: elles méritent d'être rassemblées d'un bout à l'autre du continent. Ils contiennent pratiquement toutes les énigmes que le jeune circoncis doit résoudre; il doit comprendre et expliquer la signification des allusions qui y sont faites, la vraie signification de leur vocabulaire particulier. Par la formation le garçon circoncis est donné, le

discipline à laquelle il est soumis, le local rappelle à plus d'un titre la caserne de l'armée; il met la touche finale à son éducation, c'est son rite de passage à la maturité, et son entrée dans «la ville», au sens de ce terme dans l'antiquité.

Il y a une tendance en Afrique musulmane à négliger l'éducation physique, en particulier parmi le clergé. Ce n'est pas une situation nouvelle: Sadi avait souligné ses inconvénients. Lorsque les savants de Tombouctou, fuyant Sonni Ali, voulurent se rendre à dos de chameau à Biro (Ualata), ils eurent la plus grande difficulté à rester sur leurs montures, car ils étaient si faibles et émaciés, si peu habitués à l'effort physique:

Le jour du départ, on voyait des hommes mûrs, à barbe pleine, tremblant de peur lorsqu'ils devaient monter à dos de chameau, puis retomber au sol dès que les animaux se levaient. C'était simplement que nos ancêtres vertueux gardaient leurs petits attachés à eux, de sorte qu'ils grandissaient sans rien savoir des choses de cette vie, parce que jeunes ils n'avaient jamais joué. Mais jouer à cet âge façonne un homme et lui apprend beaucoup de choses. Les parents ont alors regretté d'avoir agi comme ils l'avaient fait et, à leur retour à Tombouctou, ils ont donné à leurs enfants le temps de jouer et ont assoupli les contraintes qu'ils leur avaient imposées.

RAPPEL HISTORIQUE: L'INVASION MAROCAINE

Nous pouvons conclure ce chapitre par un bref rappel de la guerre soudano-marocaine de 1593. Les troupes marocaines envoyées par Muly Ahmed étaient sous le commandement de Djuder. Grâce aux armes à feu dont ils disposaient, ils remportèrent facilement la victoire sur les troupes d'Askia Aq 11 et s'emparèrent de Tombouctou. L'occupation marocaine a été aussi courte que violente et limitée. Limitée, car l'autorité réelle des pachas, qui représentaient le roi du Maroc, n'a en fait jamais dépassé Tombouctou. Depuis le règne d'Ishaq I, le Maroc s'était intéressé aux mines de sel de Teghezza, la région qui

formé la frontière nord de Songhaï, sur le tropique du Cancer. Un gouverneur soudanais, le Teghezza-mondzo, administrait traditionnellement cette frontière frontalière, au même titre que le *farbas* d'Ualata et d'Aoudaghast. Le tropique du cancer, dans l'ensemble, était la limite de l'Afrique noire; au-delà se trouvait un *no man's land* s'étendant jusqu'au sud du Maroc et de l'Algérie. Selon Sidi, le sultan du Maroc, après avoir secrètement rassemblé toutes les informations utiles concernant les forces de Gao à cette époque, a délibérément lancé ses troupes dans le pays. Le premier commandant de ces troupes, Djuder, fut rapidement remplacé par Pacha Mahniud ben Zergun, car il n'avait pas été assez impitoyable. Ce dernier entreprit aussitôt à l'intérieur de Tombouctou une série de rafles, de massacres et d'extorsions de toutes sortes, dont le caractère cruel supplie l'imagination - surtout quand on considère que les victimes n'étaient pas seulement des frères de religion, mais surtout des savants et des juristes. L'intelligentsia soudanaise tout entière a été amenée à se rassembler

dans la Sankoré mosquée et casquette-
 tured; toutes les portes ont été scellées, puis toutes les personnes présentes ont été libérées «à l'exception des juristes, de leurs amis et de leurs partisans». Ils ont donc été arrêtés par Zergun, le 20 octobre, 1593, sans qu'ils aient conspiré, sans aucun prétexte. Ils ont été divisés en deux colonnes, afin d'être conduits vers leur nouvelle résidence forcée. L'une de ces colonnes a été complètement massacrée en cours de route à la suite d'un incident. Sidi fournit la longue liste des noms des victimes, tous les savants et savants, qui ont ensuite été enterrés dans un champ de potier:

Parmi les victimes de ce massacre, il y avait neuf personnes appartenant aux grandes familles de Sankoré: le très savant juriste, Ahmed-Moy5, le juriste dévoreur, Mohammed-El-Amin, etc., etc. . 22

Un ordre a été donné à Amridocho, sous lequel le massacre avait eu lieu, d'enterrer les cadavres dans son propre

maison. Les résidences de ces notables ont été complètement vidées de tous leurs biens:

Les pacha ont emporté tout ce sur quoi ils pouvaient mettre la main, forçant les hommes et les femmes à se déshabiller pour pourrait les fouiller. Ils ont ensuite abusé des femmes et les ont conduites ainsi que les hommes vers la casbah où elles ont été retenues captives pendant six mois.²³

A la fin de cette période, les prisonniers sont déportés à Marrakech: le célèbre Ahmed Baba, le savant de Tombouctou, est parmi eux: «Ils sont donc partis dans un grand corps, composé pêle-mêle de pères, enfants, petits-enfants, hommes et femmes tous ensemble. La caravane est partie le samedi... 18 mars 1594. »²⁴

Zergun devait plus tard être déshonoré d'avoir donné au sultan seulement cent mille *mitkals* de l'immense butin qu'il avait extorqué aux Soudanais. Pendant ce temps, la résistance nationale a commencé à s'organiser autour d'Askia Nuh, qui n'avait pas accepté la domination marocaine. Tous les habitants de la région de Gao l'ont suivi vers le sud, au pays de Dendi. Pendant deux ans, il a harcelé les troupes marocaines, leur infligeant parfois des défaites sanglantes, malgré l'inégalité des armes entre elles. Au cours d'une rencontre, Pacha Zergun a été tué, la tête coupée

de et expédié à Askia Nuh. le Maroc- cains a tenté de créer comme Askia un individu qui leur était favorable (Seliman), mais il n'a jamais été accepté par le peuple. Shah-Makal a étudié les tactiques militaires des Arabes, qui à l'époque étaient copiées sur celles des Turcs. Il a ensuite rejoint le mouvement de résistance, harcelé les troupes marocaines et leur a causé de grandes pertes²⁵.

Il est impossible de décrire tous les tournants dramatiques de cette guerre atroce menée par le Maroc contre l'Afrique noire. Notre citation à la page 195 donne une idée de l'étendue de la désolation, de la pauvreté et de la ruine dans lesquelles le pays était tombé; les gens étaient même réduits à manger de la chair humaine, comme cela s'était produit pendant la guerre de Cent Ans en Europe. La peste a ravagé le pays, à la suite d'une mauvaise hygiène. Kati

et Skil s'accorde à situer à ce moment la corruption des mœurs et, surtout, l'introduction de la sodomie chez Black

Afrique

Une ne pouvait pas énumérer complètement tous les maux et les pertes subis par Tombouctou à cause de l'installation des Marocains dans ses murs; on ne pourrait jamais épuiser la liste des atrocités et des excès qu'ils y ont commis. Pour construire des bateaux, ils ont arraché les portes des maisons et abattu les arbres de la ville.

L'autorité marocaine s'est rapidement affaiblie; les pachas, qui étaient de moins en moins obéis même à Tombouctou, essayèrent de se distancer du sultan et devinrent des pseudo-chefs locaux. L'armée marocaine, dont certains membres étaient des mercenaires espagnols, a laissé au Soudan ce qu'on appelait «armas»: c'étaient les métiers de Tombouctou, nés de l'occupation; le dernier des pachas fut choisi parmi eux.

C'est par souci de vérité historique que nous rappelons aujourd'hui ces événements douloureux.

REMARQUES

- je. Sadi, *TS*, XVII, pp. 177-178. Z. Kati, *TY*, XVI, p. 316.
3. Sadi, *TS*, X, p. 66. 4. *Idem.*, 76-77. 5. *Idem.*, X, p. 65.
6. *Idem.*, X, p. 78. sept. I *dem.*, X, pp. 83-84. 8. Kati, *TF*, VI, P. 141.
9. *Mem.*, XI, p. 177. à. *Idem.*, XI, p. 201.
11. Sadi, *TS*, Introduction, pp. 2-3. rz. *Idem.*, p. 3.
13. Kati a commencé à écrire son livre en 1519.
14. Al Bakri, op. cit., 331-338.
15. Kati, *TF*, V, p. 94 (voir également pp.67, 80, 8z, 8;, 88, AUSSI, 101).
- 16.1 *dem.*, VI, p. 12.3. 17. *Idem.*, 1, p. 48. 18. *Idem.*, I, p. 2; - 30.
- 19.1 *dem.*, Moi, p. 39.
10. À Ker Gumag (la Grande Maison, celle d'Ahmadu Bamba, le fondateur du muridisme).
- est. Sadi, *TS*, XII, p. 106. zz. *Idem.*"XXIV, p. 2.59.
- 2.3.1 *dem.*, p. z6i. z4. (*dem.*, p. 2.64. 2.5. *Idem.*, p. 2.76.
- z6. Kati, *TF*, XV, p. z8z.

Chapitre neuf

NIVEAU TECHNIQUE

Ce chapitre traite de la création et du développement de techniques en Afrique précoloniale. De ce point de vue, l'architecture revêt une importance particulière, à en juger par les vestiges de celle-ci trouvés sur le continent.

ARCHITECTURE AU SOUDAN NILOTIQUE

D'après tous les documents dont nous disposons actuellement, le Soudan était l'une des premières civilisations de l'Afrique noire: c'était l'Éthiopie de l'antiquité. L'Éthiopie actuelle n'était qu'une province orientale qui n'en fut séparée que bien après l'ère ptolémaïque en Égypte.

La découverte de l'ancienne capitale de Méroé par Cailliaud, suite aux informations données par Hérodote et Diodore Siculus, a permis de déterrer les sous-fondations de plusieurs structures anciennes. Lepsius y découvrit plus tard la fondation d'un observatoire astronomique: sur les murs de cet édifice se trouvait une scène représentant des personnes opérant un instrument qu'il ne serait peut-être pas inapproprié d'appeler un astrolabe (voir illustrations pp. T97 et 198). On a également trouvé une série d'équations numériques relatives à des événements astronomiques qui se sont produits deux siècles avant JC

Encore debout autour de la capitale, quatre-vingt-quatre pyramides qui, comme celles d'Égypte, étaient des sépulcres royaux; aussi quelques temples, comme celui de Semna.

: ARCHITECTURE AU ZIMBABWE

Dans le bassin fluvial du Zambèze au Zimbabwe (anciennement Rhodésie), ruines monumentales, aujourd'hui tombées en désuétude, couvrent une surface pratiquement aussi grande que la France; ce sont des structures presque cyclopéennes, avec des murs de plusieurs mètres d'épaisseur: cinq à la base, trois au sommet et neuf mètres de hauteur.

On y trouve des édifices de tous types, depuis le palais royal, le temple et la fortification militaire jusqu'à la villa privée d'un notable. Les murs sont en maçonnerie de granit. De Pedrals, citant Mlle Caton Thompson, cite une opinion selon laquelle ces restes pourraient être attribués à la tribu actuelle des Ba-Venda d'Afrique du Sud, pour les raisons suivantes:

les peuples ont prouvé qu'ils connaissaient les usages de la pierre, comme en témoignent les ruines de Dzata qu'ils ont laissées au Zimbabwe; de plus, les instruments de divination trouvés au Zimbabwe sont ceux du culte Venda.

UNE

Cet instrument a été utilisé pour faire des observations de la position du soleil sur le méridien à Méroé (à partir de *La Science mystérieuse des pharaons*).

Dans tous les cas, l'idée d'attribuer ces ruines à un peuple non africain, non noir (Perses, Arabes, Phéniciens ou Israélites: les Mines du Roi Salomon) est une fois pour toutes invalidée. Toutes les fouilles effectuées jusqu'à présent sur le site n'ont en effet donné que des squelettes de type bantou.

Il se peut que ces peuples aient jugé nécessaire de construire des systèmes de défense contre les ennemis orientaux venant d'Asie via l'océan Indien:

Les conclusions de Maelver sur les ruines de "Niekerk" sont qu'"elles étaient habitées par un peuple qui a dû vivre dans l'appréhension perpétuelle d'une attaque et donc se protéger derrière l'une des plus vastes séries de lignes de retranchement au monde" 2.

ARCHITECTURE AU GHANA ET AU NIGER BEND

On se souviendra que, selon Idrisi, l'empereur du Ghana vivait dans un château fortifié en pierre équipé de fenêtres en verre et orné à l'intérieur de sculptures et de peintures. On dit qu'il a été construit en 1116. Les autres maisons de la capitale étaient en pierre, avec des poutres d'acacia; c'étaient, selon toute apparence, les maisons des notables; ceux des gens ordinaires étaient des huttes d'argile couvertes de toits de paille. Sur ces derniers points, le témoignage de Bakri est confirmé par celui d'Idrisi. Les fouilles effectuées dans cette région par Bonnel de Mézières au début de ce siècle (1911-1913) confortent dans une large mesure les propos des chroniqueurs et géographes arabes des XIe et XIIe siècles. On a découvert une ville qui est présumée être l'ancienne capitale, avec des vestiges de maisons de plusieurs étages, presque habitables mais pour quelques agencements manquants, avec des murs de trente centimètres d'épaisseur, des ateliers métallurgiques, etc. Mais à la hauteur de l'empire ghanéen,

Aoudaghast et Kumbi, qui était probablement le nom autochtone du Ghana).

Nous devons donc conclure qu'en vérité nous ne sommes pas absolument certains que Bonnel de Mézières ait découvert la vieille capitale, plutôt que seulement l'emplacement de l'une de ces vieilles villes, autre cependant qu'Aoudaghast, qui était située beaucoup plus à l'ouest; c'est Delafosse qui a identifié l'un des quatre centres en ruine comme étant le Ghana.

Quel était le style de cette architecture? Dans l'état actuel des recherches, c'est difficile à dire. On peut en revanche en déduire ce que cela aurait pu être par rapport au style apparemment plus récent connu sous le nom de Djenné et Tombouctou. Les manuels européens attribuent ordinairement ce style à une origine arabe nord-africaine, introduite, prétend-on, par Es Sakali (le constructeur), qui a été ramené du Maghreb par Kankan Mussa à son retour de pèlerinage, de sorte que cet architecte arabe espagnol -poet pourrait lui construire une mosquée. Parmi les récits qui pourraient permettre une telle croyance, celui d'Ibn Khaldun, tiré de son *Prolog* est l'un des plus décisifs: il raconte comme suit ce qui lui a été raconté par l'un des compagnons arabes de Kankan Mussa.

Nous l'avons accompagné jusqu'à la capitale de son royaume; et, comme il souhaitait faire construire une nouvelle salle de réception, il décida qu'elle serait solidement construite et recouverte de plâtre, car de tels bâtiments étaient encore inconnus dans son pays. Abu-Ishac-el-Tuedjen [Es Sakali], homme habile dans plusieurs arts, entreprit de réaliser le vœu du roi et construisit une salle de forme carrée surmontée d'une coupole. Il employa toutes les ressources de son génie dans cette construction, et l'ayant recouvert de plâtre et orné d'arabesques aux couleurs brillantes, il en fit un monument admirable.

En relisant attentivement ce texte, on se rend compte que les auteurs sont allés bien au-delà de ce qu'il nous permet d'affirmer. En premier lieu, il s'agit d'une salle de réception et non d'une mosquée;

tandis qu'ils l'ont qu'Es Sakali a construit une mosquée, dont les ruines peuvent encore être vues à Gao. Mais les détails architecturaux révélés dans le texte sont encore plus intéressants lorsqu'ils sont comparés à ceux du style prétendument importé. Khaldun est catégorique: une salle carrée, surmontée d'une coupole et décorée d'arabesques. Or, ces trois éléments architecturaux qui caractérisent le style prétendument introduit par Es Sakali, ne se retrouvent absolument pas dans le style soudanais. Les bâtiments n'y sont jamais carrés, mais plutôt oblongs: il n'y a jamais d'arabesques. Sa sobriété de ligne, son aspect massif plutôt que frêle, et l'absence d'arabesques sembleraient en faire la seule forme d'art arabe pas authentiquement arabe. Il n'y a jamais de coupoles: dans toute la région de l'Afrique de l'Ouest, du Soudan à la Côte d'Ivoire, il est impossible de trouver la moindre coupole au sommet de l'une des mosquées construites dans ce style. Cela est significatif, dans la mesure où l'architecture ecclésiastique arabe est restée inchangée depuis cette époque jusqu'à nos jours.

En revanche, les colonnes pyramidales encastrées dans le mur et les côtés pointus qui caractérisent le style soudanais n'ont aucun parallèle dans l'architecture arabe ou européenne. Il n'y a aucune explication sur les dispositifs par lesquels un peuple pourrait exporter ce qu'il n'a pas. Il serait en effet paradoxal pour un architecte de fortune, amateur (comme l'était Es Sakali), de pouvoir importer dans un pays étranger un style qui n'existait pas dans les traditions architecturales de son propre pays. Cette condition élémentaire devrait être remplie pour que la supposition faite dans les manuels devienne acceptable. Il est plus judicieux d'abandonner cette interprétation erronée des textes, qui consiste à leur faire dire ce qui n'est tout simplement pas en eux par désir de défendre sa notion chérie,

Il y a autant de différence entre le style arabe de n'importe quelle période (y compris l'Espagne) et celui du Soudan, qu'il y en a entre une cathédrale gothique et un basilic roman.

I CA. Il faut également souligner que c'est dans la construction des mosquées que l'architecture arabe est la plus immuable. Presque tous sont construits sur le même plan, poussant dans le même style (coupole, minaret, etc.). On nous demande donc de croire qu'en Afrique noire seule, ce style n'est pas suivi. Ou au contraire, l'originalité de cet art soudanais est évidente: un coup d'œil sur un seul exemple suffit à montrer que le motif pyramidal a été exploité partout. Tout ce style architectural est basé sur ce principe. La forme générale de l'édifice se développe clairement à partir d'une pyramide tronquée; toutes les colonnes massives qui ornent la façade sont des rappels plus ou moins discrets du même motif. Même l'architecture des tombes de cette région (appelées tumuli) révèle la même parenté: ce sont des pyramides tronquées par érosion, construit en terre cuite rouge brique, souvent disposé en demi-cercle sur un axe Est-Ouest. Leurs dimensions moyennes vont de 1-5 à 18 mètres de haut, avec 150 à 200 surface de base de mètres carrés, selon

Desplagnes:

Ces tumuli sont particulièrement nombreux dans la région du lac comprise entre les dunes sans joie qui entourent Tombouctou à l'est et les grandes plaines de pâturage fertilisées par le lac Debo à l'ouest.

Ainsi, sous la même latitude, de la Nubie au Soudan, l'inhumation s'est faite dans les mêmes conditions, toutes les tombes ayant la même forme pyramidale. Ce serait plutôt au Temple d'Edfou (Egypte) avec ses pylônes pyramidaux symétriques que l'on pourrait au besoin comparer le style soudanais. A l'époque de Kankan Mussa, l'Afrique noire avait déjà ses propres maçons, organisés en corps, chacun avec un contremaître. Kati raconte une tradition selon laquelle, chaque fois que Kankan Mussa traversait un village un vendredi, il y faisait construire une mosquée. C'est la raison pour laquelle il a construit les mosquées de Tombouctou, Dukurey, Gundam, Direy, Uanko et Bako.⁶ Il n'est guère nécessaire de mentionner

cette Kati, qui raconte ce opinion-
l'ion, la considère sans fondement, comme représentant une impossibilité matérielle

Il appartient à cette catégorie de légendes développées après «.» Le fait qui jouit souvent d'une large monnaie en Afrique noire.

Quand l'Askia Mohammed a saisi Djaga en 1495, il capturé cinq cents maçons, avec leur contremaître Ka-lamogho; il en garda quatre cents, envoyant les cent autres à son frère le vice-roi, premier dignitaire du royaume, le Kanfari, Amar Komdjago, pour bâtir sa capitale Tendirma, sur la rive droite du Niger, non loin de Tombouctou .?

L'idée que l'Afrique noire n'avait pas d'architecture propre avant l'arrivée de Sakai 'est contraire aux faits:

, témoignage d'auteurs arabes eux-mêmes mentionnés ci-dessus, Baki , et Idrisi (pour le Ghana) et Battuta (pour le Mali), le prouvent. Les fouilles effectuées par Bonnet de Mézières et Desplagnes dans la région du Ghana et sur le plateau nigérian le confirment. L'existence de villes fortifiées appelées *tatas* (l'équivalent de for; château fort ou forteresse) remonte bien avant cette époque.

Lorsque Ibn Battuta visita la capitale du Mali, il était déjà d'usage de tracer de larges voies très droites, flanquées d'arbres des deux côtés.

A Tamberma, au nord du Togo, de véritables châteaux forts avec tours périphériques et belvédères ont été découverts. Cette architecture est d'autant plus intéressante que son style est **un** extension par une exploitation astucieuse des lignes de la cabane coutumière.

Autrefois, le palais de l'Oni d'Ife "était une structure construite en authentiques briques émaillées, décorée de carreaux de porcelaine artistique et de toutes sortes d'ornements" 9.

Les maisons des Habes (les Dogons étudiées par Marcel Griaule) sont construites en pierre, à plusieurs étages, taillées en falaises. Certains de ces bâtiments sont partiellement sous le niveau du sol, et ont donc des caves souterraines.

Les greniers à plusieurs niveaux en forme de tours parallélépipédiques sont d'un style directement lié à celui des murs crénelés du *tatas* et les mosquées soudanaises. io

Enfin, malgré l'interruption du saut de son enregistrement -

de la préhistoire, la période saharienne avant la dernière grande sécheresse (7000! Lc.) semble faire partie des cycles culturels de l'Afrique noire, si l'on en juge par les peintures rupestres **apporté** par Henri Lhote.

MÉTALLURGIE

De Nuhia au Sénégal, toujours le long de la même latitude qui semble appartenir à la même zone de civilisation, les hauts fourneaux actifs produisaient le fer nécessaire à l'activité technologique et économique. Il est presque certain que le bois était le combustible utilisé. L'utilisation de la métallurgie en Afrique noire remonte à des temps immémoriaux. L'exploitation du minerai, la fusion du métal et son utilisation n'étaient enseignées aux Africains par aucun étranger. En 1956, M. Leelant, directeur du Centre for Egyptian

Des études à l'Université de Strasbourg, lors d'une conférence à l'Ecole des Hautes Etudes, faisant allusion à l'industrie métallurgique britannique, ont fortement souligné que, à l'époque classique, Nuhia (Méroé) était comparable à Birmingham dans la production et la distribution métallurgiques.

Aujourd'hui, les hauts fourneaux de Baya, Durru, Nanichi, Tchamba, Wute, Marghi, Batta, Dama, etc., sont toujours en fonctionnement. 11

L'apparition dans les bronzes du Bénin de chevaliers vêtus de toutes sortes de cuirasses, blindées de la tête aux pieds, semble prouver que la métallurgie était utilisée à toutes sortes d'usages, car toutes ces armures étaient, sans doute, de fabrication locale. Dès le début, compte tenu du climat, tous les efforts ont été faits pour fabriquer ces objets dans un autre matériau que le fer, tout en conservant la même forme, à condition, bien entendu, qu'ils soient suffisamment protecteurs. C'est pourquoi cette armure a fini, dans la dernière période de l'histoire du Bénin, apparaître comme des objets purement décoratifs. Il faut ici rappeler les nombreux chevaliers de l'Europe médiévale qui ont succombé sous

leurs cuirasses sur la route de Terre Sainte, pendant les croisades, à cause des rigueurs et de la chaleur du climat.

La technique de coulée du bronze par procédé à la cire perdue, qui représente les belles œuvres d'art réalistes du Bénin, était partagée entre cette région du golfe de Guinée sur l'Atlantique et l'ancien Méro. L'orfèvrerie, la fabrication du filigrane d'or, spécialité de l'Afrique noire, le travail du cuivre, de l'étain et des alliages, tous s'étaient déjà généralisés en Afrique précoloniale. On rappellera que Sammy, lors de sa résistance contre la France, avait fait dupliquer des fusils européens

cated par les forgerons locaux. Certes, leur efficacité n'était pas la même, puisque le métal n'était pas de la même qualité. La serrurerie était également connue en Afrique à l'époque.

Les victoires répétées de la Nubie sur l'armée romaine (Cornelius Gallus) en 2,9 avant Jc peut peut-être nous donner une idée du niveau technologique de la Nubie à cette époque.

VERRERIE

C'est pourtant la verrerie, surtout au Bénin, qui mérite notre attention. D'une part parce qu'elle est la moins attendue, et d'autre part, parce qu'elle avait déjà atteint à cette époque un stade semi-industriel, les ouvriers s'étant organisés en véritables corporations (avec des ateliers communautaires, des réfectoires et des dortoirs). Cette industrie a survécu à ce jour, et les Nigériens utilisent souvent comme matière première, non plus du sable, mais des éclats de bouteilles et de verres qu'ils soufflent ou moulent en divers objets (perles, bracelets, etc.). Ainsi, outre les perles d'origine égyptienne, phénicienne ou vénitienne, il y a celles de création proprement locale.

MÉDECINE ET HYGIÈNE

La médecine empirique était assez développée en Afrique. Ici, comme dans l'Égypte ancienne, une famille pratiquait une seule branche de

médecine sur une base héréditaire. L'un était spécialisé dans les yeux, l'estomac, etc. Le frère de Sadi a subi une opération de la cataracte réussie aux mains du médecin Ibrahim es Sussi dans la ville portuaire de Kabara. "Le médecin a effectué l'opération et Dieu a voulu que mon frère soit délivré de sa maladie et ramené des ténèbres à la lumière." 12

Au Sénégal notamment, les blessures de guerre ont été soignées en extrayant les balles ou les éclats d'obus, puis en cautérisant la plaie avec un mélange d'huile bouillante et de sable propre, avant de la recoudre. Il arrivait ainsi que certains soldats aient encore, après récupération, des morceaux de matière (sable) qui étaient restés sous la peau. Il semble que personne n'ait jamais pensé à les supprimer. Ce processus particulier s'appelle

rukab en wolof.

La toxicologie empirique était très développée, d'où l'efficacité des flèches empoisonnées utilisées dans la guerre. Ils étaient couverts de venin de serpent ou de sève de plantes vénéneuses.

L'usage du savon, lié à l'essor de l'urbanisme, a créé un niveau d'hygiène tout à fait remarquable pour l'époque. Le savon était de fabrication locale: une esclave libérée par les Askia lui garantissait, en signe d'appréciation, dix gâteaux de savon chaque année. "

TISSAGE

Le métier à tisser à pédales, une invention locale, était connu en Afrique, ainsi que le métier à tisser vertical Yoruban; avec eux peuvent être tissés des bandes de tissu assez étroites, décorées de diverses manières, qui peuvent ensuite être assemblées en pagnes ou autres vêtements. Le coton était la matière première, ainsi qu'une sorte de laine au Soudan. Le lin, la soie et les draps, de l'époque d'Askia Bunkan, étaient importés d'Europe. Mais le velours indigène des Balubas était célèbre.

La couture, commerce accessoire, a pris une importance capitale surtout à Tombouctou où, selon Kati, il

étaient des maîtres tailleurs qui employaient, dans des établissements dits *tindi*, cinquante, soixante-dix ou jusqu'à cent apprentis. » Cela semble suggérer une certaine concentration des moyens de production, dont les documents actuellement disponibles ne permettent pas d'en mesurer toute la portée.

AGRICULTURE

La culture du sol se faisait soit avec le *Daramba* (houe) ou avec le *hilaire* (charrue à main) au Sénégal. Ce dernier outil permettait de labourer le sol debout, alors qu'avec le *Daramba* il fallait se pencher. Son utilisation était donc une grande amélioration dans les endroits où il n'était pas pratique d'utiliser une charrue. Il faut préciser que la charrue égyptienne et la houe africaine sont identiques. Tout ce que les Egyptiens avaient à faire était d'attacher une traverse en bois perpendiculairement au manche pour y loger un harnais: la charrue égyptienne n'est qu'une houe africaine attelée à un animal.

En Afrique noire, la rotation des cultures, l'irrigation et le fumage des champs étaient tous pratiqués.

ARTISANAT

La vannerie, la céramique et la teinture étaient des métiers très développés. Il en va de même pour la cordonnerie, grâce à des plantes telles que le *neneb*, qui pourrait être utilisé dans le tannage des peaux, en particulier des peaux de chèvre.

4.1

Ces techniques ayant été abondamment étudiées et décrites dans des manuels, il n'est pas nécessaire de les approfondir ici.

CHASSE

La chasse de l'hippopotame, sur le fleuve Sénégal, mérite d'être décrite. Nous pouvons le faire, grâce au témoignage

beaucoup de Bakri. Les chasseurs, groupés le long de la rive, étaient armés de javelots courts à anneaux à travers lesquels passait une longue longe dont l'autre extrémité était attachée au poignet du chasseur. Ils attendaient patiemment l'animal; quand son dos est apparu, tous les javelots convergents ont heurté différentes parties de son corps. Il a été traîné hors de l'eau par les cordons, après avoir eu de nombreuses convulsions qui ont épuisé l'animal. C'est ainsi que les indigènes de Kalenfu chassaient le *kafu* (ou hippopotame) .15

EXPÉRIENCE NAUTIQUE

Il ressort de ce qui précède que les cours d'eau navigables d'Afrique étaient parsemés de quais et de quais de débarquement, qui étaient à la fois des ports de commerce et, le cas échéant, des ports militaires. Le plus grand artisanat (*kanta*) pouvait transporter jusqu'à quatre-vingts hommes d'équipage¹⁶. Sur le Niger, à la place des voiles inversées caractéristiques de l'Afrique noire, les bateaux étaient recouverts d'une natte qui formait une sorte de toiture contre les éléments. Les Askia possédaient à eux seuls plus de mille pirogues. Chacune de ses filles en avait un pour le transport ou les croisières de plaisance sur le fleuve: tout comme les filles du Pharaon en avaient sur le Nil.

La question a souvent été posée de savoir si les Africains avaient jamais quitté le continent par la mer, si à l'ouest l'océan Atlantique leur avait permis, avant l'arrivée des Européens, d'établir des relations avec un autre pays. Compte tenu des énormes obstacles à surmonter (toutes les rivières ont une barre), les spécialistes ont eu tendance à répondre par la négative: c'est le point de vue du professeur Théodore Monod. Pourtant, il semble que les documents arabes nous permettent de faire la lumière sur la question. Muhammad Hamidullah, citant Ibn PadaHash Al Umariy, montre que l'empereur du Mali, le prédécesseur de Kankan Mussa, a fait deux tentatives d'exploration de l'Atlantique. Dans le premier, il équipa deux cents navires pour un séjour de deux ans en mer:

un seul des capitaines a pu rentrer avec son navire. Le récit de la catastrophe qu'il donna au roi, au lieu de le décourager, le poussa à entreprendre une seconde expédition. Il est *puis* dit avoir équipé deux mille navires, remis son trône au sultan Moussa et embarqué lui-même avec la flotte. Cette fois, personne n'est revenu. L'auteur de cette étude avance plusieurs arguments pour démontrer que cette flotte, ou peut-être une autre plus ancienne, doit sûrement avoir atteint l'Amérique avant Colomb. En premier lieu, non seulement l'équipage de Columbus a déclaré avoir trouvé des Noirs déjà là avant eux, mais ils ont même donné des détails sur leur vie: ils ont souligné que les Noirs se battaient souvent avec les Indiens «Redskin». Le même auteur nous rappelle:

Christophe Colomb parle de pirogues partant des côtes guinéennes chargées de marchandises et se dirigeant vers l'ouest. Il raconte aussi l'arrivée de tels navires dans les Amériques, écrit Jane (la traductrice du journal du troisième voyage de Colomb): .. et qu'il envisageait de vérifier la véracité de ce que les Indiens d'Hispaniola [Haïti] a dit qu'ils étaient venus à leur île du sud tandis que les Noirs étaient venus au sud-est, et qu'ils avaient des javelots avec des pointes en métal qu'ils appelaient *guariii* . . "17

Les pirogues réellement vues par Christophe Colomb prouvent que les barreaux des rivières avaient été franchis, qu'il y avait bien des ports maritimes précoloniaux et que l'Atlantique n'était pas un mur pour les Noirs d'Afrique de l'Ouest. L'auteur de l'article va plus loin et tente d'établir que les relations entre l'Afrique et l'Amérique précolombienne étaient relativement, constantes:

De tels navigateurs, reprenant la mer des Amériques pour le voyage de retour en Afrique, auraient chargé des provisions d'origine nouvelle mondiale, et parmi ces articles les deux qui conserveraient le plus longtemps étaient le maïs doux et le tapioca. Nous avons ainsi une explication de la présence en Afrique de deux denrées alimentaires américaines avant que Colomb n'y ait jamais fait un voyage. m

On peut mentionner, sans toutefois pouvoir déterminer à quelle heure il a commencé, que les Noirs de la Petite Côte au Sénégal voyagent de Dakar à M'Bour par navigation côtière sur des mâts de coupe de leur propre construction. On peut aussi rappeler que c'est sur des chaloupes très semblables à ces pirogues que les Vikings ont parcouru les mers pendant des siècles. Avec de tels navires, ils remontèrent la Seine jusqu'à Paris et allèrent jusqu'en Amérique du Nord, avant Christophe Colomb. Les navires africains, équipés de stabilisateurs et donc impossibles à chavirer, étaient parfaitement capables de s'aventurer en haute mer.

Bien sûr, il reste encore de nombreuses lacunes à combler, mais ce qui précède nous permet d'avoir un aperçu du niveau technique actuel de l'Afrique noire précoloniale. Mais même maintenant, ce que nous savons peut s'avérer assez surprenant, et nous pouvons terminer ce chapitre en méditant sur l'idée suivante de M. Leroi-Gourhan, qui se lit presque comme une maxime:

«S'il y a un but pour l'humanisme, c'est dans un humanisme qui non seulement atteindrait les limites de l'humanité partout sur la Terre entière, mais intégrera aussi la réalité de l'homme matériel avec la réalité de l'homme religieux ou social.» 19

REMARQUES

- r. DP de Pedrals, *Archéologie de l'Afrique Noire* (Paris: Payot, 1950), P. 59.
- z. MA Jaspán, *op. cit.*, p. zo7 (*Présence Africaine*, p. 151), citant 1). R. Maclver, *Rhodésie médiévale* (Londres, 1906).
3. Lemi-Gourhan et Poirier, *op. cit.*, p. 22.5.
4. Ibn Khaldun, *op. cit.*, p. 113.
5. Louis Desplagnes, *Le Plateau Central Nigerien* (Paris: Lamse, 1907), P. 57.
6. Kati, *TF*, ch. 11, p. 56-58.
- sept. *Idem.*, VI, pages 118-119.
8. Cf. Baumann, *op. cit.*, p. 411.
9. Leo Frobenius, *Mythologie de l'Atlantide* (trans. de l'allemand par Gidon) (Paris: Payot, 1947), pp. 154-156.

une. Cf. Baumann, *op. cit.*, p. 411.

11. *Idem.*, pp. 319-320.

12. Sadi, TS, XXXV, p. 445.

13. Kati, TF, XI, p. 196.

14. *Idem.*, XVI, p. 315.

15. Al Bakri, *op. cit.* "Notes sur le pays des Noirs", pp. 324-325.

16. TF, XV, p. 70.

17. *Présence Africaine* magazine, n° XVIII — XIX, février — mai
p. 180.

1958,

18. » *Idem.*, p. 18z. Depuis que ces lignes ont été écrites à l'origine, un Américain

Le chercheur noir, Ivan Van Sertima, a publié un livre magistral sur le sujet, qui ne laisse aucun doute sur ces navigations précolombiennes: *Ils sont venus avant Christophe Colomb: la présence africaine dans l'Amérique ancienne* (New York: Random House, 1977).

59. Leroi-Gourhan et Poirier, *op. cit.*, p. 43.

Chapitre X

MIGRATIONS ET FORMATION DE L'AFRIQUE D'AUJOURD'HUI LES PEUPLES

En Afrique de l'Ouest, on peut être certain que les vestiges néolithiques sont attribuables aux grands noirs. Les Paléolithiques sont, en général, d'âge incertain: certains se trouvent à Pita, en Haute Guinée. Le témoignage d'Hérodote sur l'expédition des Nasamoniens, partis de Cyrénaïque, et d'Hannon et de Satapses converge pour prouver qu'au XVe siècle AVANT JC, dans l'ensemble, les grands Noirs n'avaient pas encore peuplé l'Afrique de l'Ouest, malgré la mention plus ou moins énigmatique faite par Hannon des «interprètes lixistes». Le continent tout entier à cette époque était partiellement peuplé de Pygmées, à l'exception de quelques endroits comme le bassin du Nil; c'est pourquoi les archéologues considèrent généralement les Pygmées comme responsables de toutes les traces paléolithiques trouvées en Afrique de l'Ouest, d'autant plus qu'ils sont généralement juste à la surface. Par conséquent, il est important de souligner le fait que l'archéologie ouest-africaine est assez particulière; on aurait du mal à

trouver dans il tout stratification de civilisation-
à un endroit donné, car la plupart des peuples ont migré à des dates relativement récentes. Il est donc compréhensible que l'on puisse entendre dans cette région des légendes selon lesquelles les Noirs venaient de l'Est, de plus près de la «Grande Eau», sans que cette dernière soit identifiable comme l'Océan Indien. Deux raisons, en effet, contredisent cela: lorsque les populations sud-africaines sont interrogées, elles disent qu'elles viennent du Nord; ceux du golfe du Bénin disent venir du nord-est. Dans l'antiquité, les Éthiopiens s'appelaient

les autochtones, ceux qui avaient jailli de terre. Les Egyptiens se considéraient comme venus du Sud, de Nubie (Soudan, Khartoum, lieux de leurs ancêtres:

la pays de Pount). La Nubie est l'Éthiopie de l'antiquité.

Même si l'humanité n'est pas originaire d'Afrique, même si les grands Noirs venaient d'ailleurs, disons, de l'océan Indien comme *dans* la thèse lémurique, cela ne pouvait être que des centaines de milliers d'années auparavant. Mais nous venons de voir que dans le cinquième siècle

AVANT JC, une date très récente, les grands Noirs ne s'étaient pas encore développés vers l'Ouest, alors que l'on sait avec certitude qu'ils existaient sur le continent. L'idée d'un centre de dispersion situé approximativement en

la Nil vallée est vaut considérera-
tion. Selon toute vraisemblance, après l'assèchement du Sahara (7000 Bc), l'humanité noire a d'abord vécu en grappes dans le bassin du Nil, avant de se répandre par poussées successives vers l'intérieur du continent.

Par une méthode d'investigation utilisant des données linguistiques, ethnologiques et toponymiques, nous essaierons de faire ressortir, d'une manière pratiquement certaine, les origines des Laobe, Tukolor, Peul, Yoruba, Agni, Serer et autres peuples.

Mais tout d'abord, il faut rappeler que DP de Ndrals mentionne² les Burum qui se trouvent sur le Haut Nil et dans la région de la Bénoué au Nigeria, les Ga (Gan, Gang) qui se trouvent dans la région des Grands Lacs et présentent -jour Ghana, Haute-Volta, et en Côte d'Ivoire, le Gula (Gule, Gulayc) sur le Haut Nil et le Chari. Les Kara sont un noyau vivant aux frontières du Soudan (Khartoum) et du Haut-Ubangi. Les Kare sont près de Logone; les Kare-Kare au nord-est du Nigéria, leur nom n'étant rien d'autre que le doublement de Kare, qui est composé de Ka + Re ou Ka -i-Ra, deux notions ontologiques égyptiennes que nous analyserons plus loin. Les Kipsighi (Kapsighi) sont dans la région des Grands Lacs et du Nord Cameroun; le Kissi au nord-est du lac Nyasa et dans la forêt de Haute Guinée; le Kundu dans l'ancien Congo belge (lac Léopold) et le sud

ir
& zit / 011114
/ iii fa DANS

La reine soumet un groupe d'ennemis vaincus. Méroé, Soudan, bas-relief (redessiné par Lepsius en *Histoire ancienne de l'Égypte* par Lenormant).

Cameroun, à l'estuaire du Wouri; les Laka vivent parmi les Nuer du Haut Nil et les Sara du Logone et du Nord Cameroun; les Maka (Makua) sur le Zambèze et au Cameroun; le Sango au nord-est du Nyasa et sur les rives de l'Oubangi; la Somba (Sumbwa) dans la région des Grands Lacs et du Nord du Dahomey.

On pourrait étendre cette liste et ainsi se localiser dans la vallée du Nil, issue des Grands Lacs, berceau primitif de tous les peuples noirs aujourd'hui dispersés aux différents points du continent.

Il faut rappeler que Kandaka (Candace), le nom, ou plutôt le titre, des reines du Soudan, à partir du temps d'Auguste César, a également été porté par les premiers rois de Kau (Gao), selon Al Bakri ; ils s'appelaient Kanda. Les femmes de cette région, selon le même auteur, au Xe siècle portaient des perruques telles que celles portées en Égypte et en Nubie. Dans l'antiquité, il y avait un nome nubien appelé Kau, dont l'emplacement exact n'a pas encore été identifié, selon Budge.-; Les habitants

de Plus haut Egypte étaient appelé Kau-Kau dans la langue égyptienne. On sait que Gao est à la fois une abréviation et une déformation du vrai nom de cette ville: Kau-Kau.⁴ Les habitants de l'intérieur du Sénégal portent encore aujourd'hui le nom de Kau-Kau (Cayor, Baol), que ceux de la côte, comme dans l'ancienne Libye, s'appellent Lebou: ce sont les pêcheurs de toute la région de la Niaye (palmeraies côtières).

En vieil égyptien, comme aujourd'hui en wolof, *Kau* a la même signification: élevé; et dans les deux langues, *Kau-Kau* signifie les habitants des hauts lieux ou des hauts plateaux. On peut alors supposer que, si les habitants actuels de Cayor et Baia !, vivant sur une plaine absolument plate, portent encore ce nom, cela pourrait être dû à une réminiscence géographique explicable par la migration, d'autant qu'entre eux et la côte, hier et aujourd'hui, il y avait les Lebou. Il est probable que les populations forcées d'émigrer n'aient pas eu le temps de se rendre

se débarrasser de leurs habitudes: les habitants (Kau-Kau) se seraient installés à l'intérieur, et les caboteurs (Lebou) sur la côte. Cela pourrait rappeler que, jusqu'au XI^e siècle, la capitale de Songhaï était Kukia, à une centaine de kilomètres de Kauga (Gao); dans tout le nord du Sénégal, les différents villages que l'on trouve nommés Koki semblent être des répliques de cette ancienne cité historique du Niger, d'autant plus probable que le phonème *o* n'existe pas en arabe, mais doit être traduit *u*, sauf convention arbitraire. Pourtant, les documents qui permettent aujourd'hui de faire référence à la ville historique de Kukia sont tous rédigés en arabe. Bakri dit que Kau-Kau (Gao-Gao) est le son émis par le tam-tam royal de

cette Capitale ville. le Cayoriens de Senegal dire aussi que le *diung-diung* du Daniel (le tambour royal) va *gau-gau*. Il semblerait qu'il faille en conclure qu'il s'agit ici d'une étymologie orale qui ne rentre pas exactement dans la réalité historique, dans la mesure où nous trouvons les racines d'un même mot, sans aucun doute possible, jusque dans la vallée de la Nil.

Après avoir fait ce rappel, regardons les origines des principaux peuples de l'Afrique de l'Ouest.

ORIGINE DU YORUBA

Selon J. Olumide Lucas⁵, les Yoruba pendant l'Antiquité vivaient dans l'Égypte ancienne, avant de migrer vers la côte atlantique. Il utilise comme démonstration la similitude ou l'identité des langues, des croyances religieuses, des coutumes et des noms de personnes, de lieux et de choses.

Une preuve abondante de connexion intime entre les anciens Égyptiens et les Yoruba peut être produite sous ce chef. La plupart des principaux dieux étaient bien connus, à une certaine époque, des Yoruba. Parmi ces dieux sont Osiris, Isis, Cornes, Merde, Sut, Thoth, Khepera, Amon, Anti, Khonsu, Khnum, Khopri, Hathor, Sokaris, Ra, Seb, les quatre divinités élémentaires, et d'autres. La plupart des dieux survivent dans le nom ou dans les attributs ou dans les deux (p. It).

I-Ra-Wo en Yoruba signifie l'étoile qui accompagne le Soleil (*wo*: se lever), Khonsu s'est transformé en Osu (la Lune). Les variations linguistiques sont expliquées par l'auteur sur la base de la phonétique du yoruba. Il nous rappelle que les notions ontologiques de l'Égypte ancienne, telles que Ka, Akhu, Ku, Saku et Ba, se retrouvent en Yoruba. Il souligne également l'existence de hiéroglyphes et expose longuement toutes ces idées sur quatre cents pages.

On peut signaler que le «pape» des Yoruba, l'Oni, a le même titre qu'Osiris, le Dieu égyptien, qu'il y a une colline appelée Kuse, près de 116-Ife, et une autre du même nom en Nubie, près de l'ancienne Méroé, à l'ouest du Nil, au cœur même du pays de Koush⁶. Le nom Kuso est répété en Abyssinie.

ORIGINE DU LAOBE

Ils sembleraient être des survivants du légendaire peuple Sao. En effet, qu'apprend-on sur le Sao à partir des manuscrits de Bornu et des fouilles de M. Lebeuf et de mon regretté professeur Marcel Griaule?

Ces références nous indiquent des Sao que (1) leur nom était Sao, Sow ou Si; (2) c'étaient des géants; (3) ils ont passé des nuits entières à danser; (4) ils ont laissé d'innombrables figurines en terre cuite; et (5) ces statuettes révèlent un type ethnique à tête en forme de poire.

Tous les cinq de ces traits se trouvent dans le Laohe. Leur seul nom totémique est Sow, qui a été confondu avec un nom peul. Le seul objet sacré qui leur reste, l'instrument avec lequel ils sculptent, s'appelle une *sao-ta*. Ce sont tous des géants, les femmes mesurant en moyenne six pieds et les hommes six pieds six ou plus, très facilement. Ils ont des membres extraordinairement beaux et sont toujours construits comme des athlètes.

Leurs crânes sont en forme de poire, identiques à ceux de type ethnique observés sur les statuettes de Sao.

Carte des migrations des peuples d'Afrique noire
(De la région du Haut-Nil et des Grands Lacs).

La seule occupation des Laobes est de sculpter des ustensiles de cuisine en bois à partir de troncs d'arbres, pour toutes les autres castes de la société africaine, et pas seulement pour les Peul. Les femmes Laobé fabriquent des figurines en terre cuite pour les enfants d'autres castes. Les Laobé, surtout les femmes, aiment danser; ils participent à toutes les fêtes et autres événements locaux. Leur danse principale, au Sénégal, est la *gaz du lobe de kumba*.

Les Laobé étaient considérés à tort comme une caste de sculpteurs peuls et tucolor. Cette erreur vient en partie du fait qu'ils parlent la langue de ces deux peuples. On a oublié que l'arc de Laobé était toujours bilingue, du moins au Sénégal. Ils parlent le wolof aussi couramment que le Peul; mais leur accent en wolof n'est pas celui d'un Peul ou d'un Tucolor, ce qui ne s'expliquerait pas s'ils appartenaient à la même ethnie que ces derniers, ne différant d'eux que par caste. Les Laobé semblent être un peuple qui a perdu sa culture et dont les éléments dispersés s'adaptent, selon les circonstances, en apprenant les langues des régions dans lesquelles ils résident. Les noms totémiques autres que Sow qu'ils portent reflètent leur mélange avec les Peuls, les Tucolor et d'autres groupes. L'inverse est également vrai; et cela explique pourquoi certains Peuls portent le nom de Sow,

Les Laobe vivent dispersés dans différents villages au Sénégal et ailleurs. Ils n'ont pas de logements fixes; il est inexact de dire qu'ils habitent le Futa Toro (au Sénégal) ou le Futa gallon (en Guinée), territoires des Tucolor et Peul. Ils forment des groupements sporadiques au sein de groupes ethniques plus larges. Les Laobé du Sénégal n'arrivent plus à identifier leur habitat d'origine; leur organisation sociale s'est complètement dissoute; ils n'ont plus de chefs traditionnels. Le membre le plus respecté du groupe monte un mulet, tandis que les ânes sont réservés aux autres. Ainsi, le cas de Med SowWediam, un Laobe très influent, mais qui ne pouvait pas être proprement appelé roi; de plus, il doit son influence principalement à sa conversion au muridisme d'Amadu Bamba. Les Laobe jurent sur le *sao-ta*,

qui sert non seulement à sculpter, mais aussi à circoncire les jeunes, coutume qu'ils semblent avoir empruntée aux peuples voisins.

ORIGINE DU PEUL

A première vue, on pourrait croire que la branche peul est originaire de cette partie de l'Afrique de l'Ouest où les Maures et les Noirs sémitiques sont restés longtemps en contact. Si l'hypothèse de ce croisement doit être acceptée, le site initial où il a eu lieu doit être recherché ailleurs, malgré les apparences.

Comme d'autres populations d'Afrique de l'Ouest, les Peuls sont probablement venus de l'Est, seulement plus tard. Cette théorie peut être étayée par le fait peut-être le plus important à ce jour: l'identité de deux noms propres totémiques typiques des Peul avec deux notions tout aussi typiques des croyances métaphysiques égyptiennes, le Ka et le Ba.

Selon Moret, le Ka est l'Être essentiel, la partie ontologique de l'individu qui existe dans le ciel. Ainsi, dans les textes de l'Ancien Empire, il y a l'expression «aller à son Ka», signifiant mourir. Le Ka, uni au Zet, forme le Ba, l'être complet atteignant la perfection et vivant dans le ciel.

Zet était la partie de l'être qui était purifiée dans le «Bassin du Chacal», selon la religion égyptienne. *Ensemble* (il n'y a pas de z en wolof et il devient automatiquement s lorsqu'il est utilisé dans un mot étranger) signifie propre, en wolof. Evidemment, il n'est pas identifiable au troisième nom totémique de Sow, porté par certains Peul.

D'autre part, Ka et Ba, ces deux notions ontologiques égyptiennes, sont authentiquement des noms propres peuls, les seulement ceux qu'ils ont dû avoir au début.

Ka, ou *Kao*, en vieil égyptien, signifie haut, au-dessus, grand,

mari, étendard, hauteur - d'où la description du mot par un hiéroglyphe composé de deux bras tendus vers le ciel. Il a la même signification en wolof, et il faut faire le lien avec Kau-Kau mentionné ci-dessus.

Ba, en égyptien, est représenté par un oiseau à tête humaine, vivant dans le ciel; c'est aussi le nom d'un oiseau terrestre à long cou. *Ba* en wolof signifie autruche. On voit donc que ces éléments de la métaphysique égyptienne ont subi des changements différents selon qui les a transmis; alors qu'en wolof le sens égyptien est conservé, en peul les mots sont devenus des noms propres. C'est un fait connu que, jusqu'à la sixième dynastie, le temps de la révolution osirienne 4'00 AVANT JC), le Pharaon seul avait droit à l'immortalité et, par conséquent, jouissait pleinement de son Ka et de son Ba; on sait aussi que plusieurs pharaons portaient ce nom, parmi lesquels le roi Ka, de l'époque protodynastique, dont la tombe fut découverte à Abydos par Amelineau. Le nom de la branche Petit du Kara ou Kart viendrait alors de Ka + Ra ou Ka + Rk.

Les autres noms peuls, comme Diallo, auraient été acquis plus tard, malgré les apparences. Quant à leur langue, elle a une unité naturelle avec les autres langues d'Afrique noire, notamment le wolof et le sérère, comme il sera montré.

La haine relative qui existait jadis entre les Peul séminomadiques et les Africains sédentaires s'explique par leurs modes de vie différents: les Peuls profitaient fréquemment des champs non gardés pour y faire paître leurs troupeaux: d'où peut-être l'origine du mal, car ce fait est loin d'être accidentel et son importance ne saurait être exagérée. Mais l'idée d'une hégémonie peule en Afrique de l'Ouest n'est qu'une légende; il n'est pas conforme aux documents. Selon Kati et Sadi, Sonni Ali a fait plusieurs expéditions contre les Peuls; il a pratiquement détruit le clan des Sangare (San-KaRe), les survivants étant si peu nombreux qu'ils pouvaient se rassembler à l'ombre d'un arbre.⁹

Suite à l'une de ces expéditions, Sonni Ali a distribué

Mende

Lo

Fils	Bébé,	L84
Ba	Kaba	N Dam
Boueao Kea,		M Backe-Wake

M Bac ke.Wa ke	Ngumba	Rama
Arc M	Baesa	kAandumbe
Kande	Faire	

Balla	Être un	Salle
Pende	SOg	Sugu
N Goma	Mourir	ALORS
Barnba	Mbengue	M Backe
Solla	k4 Gom	
Lo	N Peigne	

Nyangyal. N Gone		Tul
N [baie	L À	N Dar
Dap	L atdjor	Fay
N y méga	Threp	Djak
Van	Nyangen	Sabo
Lam	Ta.	Sy
Notre	Lo	Thooun
Pouy	Dieng	Ly
Homme	Pouvez	Kane
N Com	kA • Banygue Wann	
Bas	Garang	Saba

..H

ii

Mende

Alors ISao1	Buboes	Laotien
Rua	Kaba	N Dam
<u>Bouts *</u>	<u>M'Bar</u>	M Retour a-Wak a

(MBake-Wake Ngumba Rama

Mbo	Besse	Ndurnbo
<u>Kande</u>	Faire	

Balla	Bas	Salle
Pende	Porc	Suku
N'Goma Dia		Chil

Samba	Mbengue N Bac.
Chola	N Gom
Lue	Ngumbu

Nyanya I	Ngony	Tul
Double	Latte	Dar
Duob	Lathjor	F nfok
Nyang	Thlep	Chéne
Van	Nyagen Frojc	
Lam	Ta.	Cr
Gok	L nu	T bon
Pax	Deng	Loh
Mar	Gar	X un
Com	Banyge Wan	
Une baignoire	Garang Sébe-Sab	

2
3
4
5

Songor-Srdar			Songori— sept		
Wadd (Waddaj MBal			Wadda M Btu		
Ngabu	Bouseo		Gabu	gouge °	
N Dam	Banda		N Darn	Banda - une	
Guar nu	Guitare		Derma	Glacière	
Kolbe Mangar			Mètre		
Tomber	M Bout.		Fano	N Bum	
Kara	Kane	.40	Kart,	Kano	
Douk	Meng		Doukon	Oren	
Mu	Fiako	Sen	Faire le deuil	Râteau	Sen
Ante	Rama	Ser	Ante,	Rernasote	Sam
Sek	Ammat lAmma.13.1 Kaba		Sak (Mel)	Amon • Re	Kaba
Foule	Ma li	Kato	Rencontré.	Courrier	Keil dix
Kate	Nosier INFO		Kara lKaraI	Neih	
Interdire	Arnima		Nu	Amentl	

6

Groupes de peuples wolof, par leurs noms ethniques. Nom courant dans divers les régions ont été regroupées par origine (1 à) dans la colonne de droite. La colonne de gauche montre les noms wolof correspondants.

EGYPTE
 dix

CENTRAL
 SOUDAN

EST
 SOUDAN
une

SAM =
 TCHAD

SENNAR,
 N ER

SIERRA.
 LEONE 1r

IVOIRE
 CÔTE

'NORD
 CONGO -
 SO TH
 CONGO

plusieurs femmes Peul captives comme concubines à ces Tombouctou des érudits qui étaient ses amis; Sadi dit que l'un d'eux était sa propre grand-mère. ¹⁰

L'idée que le peuple nomade peul était redouté dans l'Afrique noire précoloniale est également sans fondement. Il naît d'une idée préconçue qui tente conique ce qui peut exalter la vie pastorale, pour des raisons propres aux auteurs. Au contraire, Sidi souligne le manque de force matérielle ou sociale des nomades qui, par le fait qu'ils étaient constamment en mouvement, n'ont jamais eu la chance ni la possibilité d'acquérir un pouvoir qui pourrait menacer les sédentaires.

ORIGINE DU TUCULOR

Aujourd'hui, parmi les Nuer du Soudan (Khartoum) sur le Haut Nil, on retrouve inchangés les noms totémiques des Tuculor qui vivent sur les rives du fleuve Sénégal, à des milliers de kilomètres. Il faut rappeler que les noms totémiques et ethniques sont identiques, étant les noms des clans.

<i>Soudan (Khartoum)</i>	<i>Sénégal (Fuca-Toro)</i>
Kan	Kan
Blème	Blème
Ci	Sy (CO)
Lith	Ly
Kao	Ka (Peul) "

Dans la même région, à un endroit appelé Nuba Hills (Nubia Hills), on trouve des tribus de Nyoro et Toro. Ces deux noms dans un façon baliser l'itinéraire suivi par la migration des Tuculor depuis le Haut Nil. La région entre les fleuves Sénégal et Niger, dans laquelle le Tuculor resterait un certain temps, devait être connue sous le nom de Nyoro; à leur arrivée sur les deux rives du Sénégal, la région serait connue sous le nom de Futa-Toro. Quand une fraction d'entre eux est tombée dans la Gambie, sous Maba Diakhu, à l'époque du général Faidherbe (1865), la région prendrait le nom de Nyoro-du-Rip, ce dernier mot étant l'ancien nom de la région, avant l'arrivée du Tuculor.

ORIGINE DU SERER

Ils venaient probablement aussi du Haut Nil. Selon le dictionnaire de Pierret, Sérère en égyptien signifierait «celui qui trace le temple». Ce serait cohérent avec leur position religieuse actuelle: ils font partie des rares populations sénégalaises qui rejettent encore l'islam. Leur itinéraire est marqué par

les pierres dressées trouvées à peu près à la même latitude de l'Éthiopie jusqu'à Sine-Salum, leur habitat actuel. Ceci semble être corroboré par une analyse de l'article du Dr Maes sur les pierres dressées du village français soudanais de Tundi-Doro, précédemment découvert par Desplagnes.

Le Dr Maes attribue l'origine de ces pierres, sur la base d'hypothèses pures, aux Carthaginois ou aux Égyptiens. Il analyse le nom du village comme suit: *Tundi* viendrait du Songhaï qui signifie pierre, *Daro* de l'arabe *Dar*

signifiant maison. Donc Tundi-Daro serait une «maison en pierre». Cette analyse ne serait valable et acceptable que si ces pierres représentaient des maisons, ou si l'on pouvait trouver que, d'une manière ou d'une autre, elles suggéraient des maisons. Mais ce n'est pas le cas; ils sont décrits comme suit:

Ce sont des monolithes taillés en forme de phallus, généralement avec la tête (gland) bien délimitée, les rainures suivent les lignes du gland, et la poche est représentée par des renflements arrondis dont les plis longitudinaux ressemblent à ceux du scrotum. D'autres pierres plus petites ne sont pas en forme de phallus. Dépourvus de protubérances arrondies, avec le triangle tracé en forme de pubis, par l'union des deux tiers inférieurs avec le tiers supérieur, ils semblent plutôt une tentative de représentation de l'organe féminin.²

L'auteur pense que cela aurait pu être un cimetière. Cela semble probable si des os étaient trouvés sous les pierres; mais il n'y en a pas. L'auteur lui-même reconnaît ce problème.

Les pierres pourraient plutôt être liées à un culte agraire; ils symbolisent l'union rituelle du Ciel et de la Terre pour donner naissance à leur fille, Vegetation. Selon les croyances archaïques, la pluie était l'eau imprégnant la Terre (Déesse-Mère) envoyée par la

Ciel (Père-Dieu, une céleste Dieu qui être-est venu atmosphérique avec la découverte de l'agriculture, selon Mircea Eliade). La végétation issue de cette union était un produit divin; d'où l'idée d'une Trinité Cosmique,

qui, à travers une série d'incarnations successives, évoluerait vers la Trinité chrétienne du Père, du Fils et de la Vierge Marie (remplacée plus tard par le Saint-Esprit), par le biais de la Triade Osiris-Isis-Horus. Le même doit produire le même; par conséquent, ils ont gravé dans la pierre les deux organes sexuels afin d'inviter la

divinités pour se coupler et provoquer la croissance de la végétation qui soutenait la vie du peuple. C'est donc le besoin d'assurer son existence matérielle qui a conduit l'homme à de telles pratiques. L'élan vital, dans le matérialisme archaïque, ne pouvait s'exprimer que sous cette forme transposée, déguisée en métaphysique.

Les habitants actuels de la région de Tundi-Daro ne sont pas responsables de l'érection de ces pierres, ni leurs ancêtres, selon les recherches de l'auteur. On peut donc supposer que les Serer-Wolofs, avant l'islamisation, sont passés par une telle étape. Les sérères ont toujours le même culte des pierres dressées. A l'époque de Bakri, les habitants du haut fleuve Sénégal plantaient des pilons qui servaient d'autels aux libations et qui étaient appelés dans le vocabulaire de l'époque *dekkur* (*dek* en wolof signifiant enclume, et *kur*, pilon), mais *dek*

pourrait également être pris comme signifiant autel, au sens de réceptacle, ce qui est bien son sens fondamental. Mais l'analyse de TundiDaro en wolof est encore plus intéressante: *tund* = colline, *daro* =

union sexuelle, au sens rituel. C'était euphémiste. La voyelle *i* le rend pluriel. Tundi-Daro, en wolof actuel, signifie précisément des collines d'union. Il en est ainsi, parce que ces rites se déroulaient sur des hauts lieux, des montagnes ou des collines, considérés comme sacrés parce qu'ils représentaient le point où le ciel et la terre semblaient se toucher; l'idée du centre du monde, comme à Jérusalem, la Kaaba de la Mecque, la montagne sacrée du chaman mongol.

Cette idée est corroborée par le fait que le village de Tundi-Daro se dresse effectivement contre des collines de grès rougeâtre. Les fouilles effectuées jusqu'à présent dans la région confirment l'idée dans la mesure où les tombes (*tumuli*) étudiées ne sont pas trop

date récente par rapport à la migration Serer. Le matériel funéraire et les rites funéraires de ces derniers étaient les mêmes que ceux des anciens Egyptiens et des empereurs du Ghana: le défunt était enterré, plus ou moins luxueusement selon la richesse de la famille, et couché sur un lit; autour de lui étaient disposés tous les objets domestiques habituels qu'il utilisait dans la vie quotidienne, et même un coq pour le réveiller le matin. Il a même probablement été momifié au début, car à part l'Angola, où la momification est encore pratiquée, nous savons par Sadi que Sonni Ali, le souverain Songhay le plus proche des anciennes traditions préislamiques, a été momifié¹³.

Il devrait alors être possible, par des fouilles supplémentaires, de trouver la route suivie par le Sérère du Haut Nil. La ville sacrée de Kabn, qu'ils ont fondée à leur arrivée dans le Sine-Salum, semble avoir été une réplique d'une ville du même nom dans l'Égypte ancienne. Nous savons qu'il existe même des textes hiéroglyphiques égyptiens appelés «de KaOn», parce qu'ils venaient de cette ville. Le dieu céleste sérère, dont la voix était le tonnerre, s'appelait Rog, qui est souvent complété par Sen, une épithète nationale, typiquement sérère. Rog suggère Ra. Sar est également un nom sérère largement utilisé: il désignait la noblesse de l'Égypte ancienne. Une variante linguistique du même mot, San, désignait la noblesse du Soudan, d'où San-Koré, qui était le quartier des nobles de la ville de Tombouctou, où fut construite la célèbre mosquée universitaire de Sankoré. On sait que certains pharaons de la troisième dynastie portaient le nom de Sar, tandis que Per-ib-Sen et Osorta-Sen (Senwart = Sésostris) étaient respectivement des pharaons des première et seizième dynasties. Les Egyptiens n'avaient pas de nom de famille au sens actuel du terme: tous les noms ajoutés qu'ils supposaient pouvaient ainsi être traduits, tels que *Sen* "ce qui signifie frère. Mais on sait que les noms modernes dérivent aussi d'expressions similaires qui ont été plus ou moins déguisées: ainsi, le français Dupont (du-pont) est l'homme du pont, Duval (du-val) celui de la vallée.

ORIGINE DE L'AGNI (AI; TI)

Le nom de ce peuple dans son ensemble rappelle *Anu* ou *Oni*, qui était le titre d'Osiris en *Le livre des morts*, l'épithète s'appliquait constamment à lui. Presque tous les rois Agni portent le titre ou le patronyme d'Amon, le dieu égyptien de l'humidité, que l'on retrouve partout en Afrique de l'Ouest, d'où le titre significatif du livre de Marcel Griaule, *Amma, Dieu d'Eau des Dogons* (Anima, Dieu de l'eau des Dogons).

Ainsi, il y eut Ammon Amnia au XVI^e siècle, Ammon Tifu au XVII^e. Un fils de ce roi fut amené devant Louis XIV, qui le traita avec distinction. Ammon Aguire, qui régna au XIX^e siècle, signe un traité d'alliance avec le roi Louis-Philippe de France. On a donc tendance à croire que les Agni aussi étaient originaires du bassin du Nil. "

ORIGINE DU FANG ET DU BAMUM

DP de Pedrals, dans un article publié en décembre 1951, rapporte que le P. Trilles, après une série d'études, est arrivé à la conclusion que les Fang avaient eu des contacts avec le christianisme éthiopien lors de leur première migration: au siècle dernier, ils n'avaient pas encore atteint la côte atlantique. Ainsi, leur migration doit avoir été relativement récente.

Des études similaires de MDW Jeffreys indiquent un lien entre les Barnum et les Egyptiens, écrit Pedrals:

Ayant noté dans plusieurs klaxons sur l'Egypte les relations vautour-pharaon et serpent-pharaon, et surtout le fait signalé par Diodore: que les prêtres éthiopiens et égyptiens gardaient un aspe recroquevillé dans leurs chapeaux; ayant également noté divers exemples de représentations zoomorphes à deux têtes, en particulier dans *Le livre des morts (Aiii papyrus)*, folio sept, MDW Jeffreys s'est déclaré convaincu que «le culte Barnum du roi dérive d'un culte égyptien similaire». 6

Ces faits ont également une certaine ressemblance avec l'existence du vautour royal de Cayor, appelé Geb, qui était également le nom égyptien de la Terre, le dieu couché.

FORMATION DU PEUPLE LOUP

En Afrique, les noms de clan totémiques sont, dans une certaine mesure, une indication ethnique; ainsi, les noms totémiques de Fall, Diagne, Diouf, Faye, Sar, etc. sont typiquement sérères. Si un sérère a un nom totémique autre que l'un de ceux-ci, son origine étrangère ne laisse aucun doute dans l'esprit de son confrère sérère.

Les Tucolor, bien que croisés, ont des noms totémiques tout aussi caractéristiques: Wane, Kane, Diallo, Sy, Ly, etc. Les noms peuls sont essentiellement Ka et Ba; où Sow est plus susceptible d'être Laobe. Touré est un nom Songhaï; Cissé, un nom de Sarakole, etc. Pourtant, les Wolofs n'ont pas d'autres noms totémiques que ceux-ci, tout en reconnaissant qu'il s'agit de noms claniques typiques des peuples susmentionnés. Au-delà de ces noms, il existe d'autres noms wolof qui sont de Sara ou congolais

origine.

Sud du Congo

Balla

Dia

Mbengue

N'Goma

N'Gom

Bemba

Ngumbu

Chila

Lua

Suku

Bas

Chit

Porc

M'Backe

Sénégal: Wolof

Balla: le nom propre d'un homme

Dia

Mbengue

N'Goma

N'Gom

Bamba: le nom propre d'un homme

Ngumb

Silla

Lo

Sugu

Bas

Syll

Sog

M'Back4

Nord du Congo

M'Backa-Waka

Bassa

Mbo

Maka

Rama

Ndumbe

Kande

Nguma

Soudan oriental

Wadda

Gabu

M'Bai

N'Dam

Busso

Guirmi

Banda

Gulai

Sara

M'Bal

Lai

N'Dam

Kaba

Bua

Busso

Babuas

M'Backa-Waka

Sénégal: Wolof

M'Backe-Wake

Bassa

Mbow

Marque: nom d'une ville Rama:
propre à la femme

Nom

Mandumbe: l'homme est propre

Nom

Kande

Ngumha: nom d'une ville

Sénégal: Wolof

Wadd

Wadda: l'homme est propre

Nom

Ngabu: nom d'un Baal
village

M'Bg

N'Dam: nom du village

rappelant un nom daniqne Busso

Guermi: un noble, un

membre de la dynastie au

pouvoir

Banda: nom propre de l'homme Gulai:

nom propre de l'homme

Sénégal: Wolof

M'Bal

Lai

N'Dam

Kaba

Ba

Busso

Babu

M'Backe-Wake

<i>Soudan central</i>	<i>Sénégal: Wolof</i>
Keba	Kebe
Mandara	Mangara
Automne I	Tomber
M'Bum	M'Bub
Ka re	Kare
Kano: nom de une ville	Kane
Dukon	Djuk
Dien	Dieng
<i>Tchad</i>	<i>Sénégal: Wolof</i>
Donc: légendaire les gens du Sao	Semer (Laobe)
<i>Côte d'Ivoire</i>	<i>Sénégal: Wolof</i>
Lo	Lo
<i>Sierra Leone</i>	<i>Sénégal: Wolof</i>
Mende	Mendi

L'habitat d'origine d'où ces clans ont émigré était le bassin du Nil. En effet, on peut y trouver les mêmes noms propres que ceux cités plus haut: ces noms totémiques sont tirés du livre,

Système africain de parenté et de mariage, édité par AR Radcliff-Brown et Daryll Porde (International African Institute, Oxford University Press).

Noms de clans totémiques

le Nuer

Double

Tiop / Duob

Sénégal: Wolof et autres

N'Diaye (qui semble

remettre en question l'authenticité de la légende de N'Diadian N'Diaye) Diop (N'Diaye et

Diop sembleraient

être les seuls prénoms wolof authentiques avant les mariages mixtes '7)

Nyang	Nyang	
Yan	`fan	
Lam	Lam	
Gik	Gik	Tout le wolof
Puok		totémique
Poic	Puy	noms propres
Tai		
Nyanyali	Nyangyali	
Mar	Mar	
Lu	Lo	
Gom	N'Gom	Noms totémiques
Deng	Dieng	commun à Sara,
Gak	Djak / Gak	Congolais, et
Gai	Fille	Wolofs
Une baignoire	Bas	
<i>Noms de clans totémiques</i>	<i>Sénégal: Wolof et autres</i>	
<i>du Nuer</i>		
Banyge	M'Banygue: le nom propre de l'homme wolof	
Ngony	Ngony: nom propre de la femme wolof Garang:	
Garang	nom propre de l'homme wolof	
Latte	Lat: nom totémique wolof	
Fajok	Fay: nom totémique Serer et Lebou	
Lathjor	I.atjor: nom propre de l'homme Wolor Thier: nom	
Thiep	du village de Baol	
Till	Till: nom du village wolof	
Nyagen	Nyangen: village de Nyang	
Dar	N'Dar: nom de la ville	
Thon	Thiun: nom totémique wolof Kane	
Kan		
Ci	Sy	Tuculor totémique
Blême	Wann	noms
Lith	Ly	

nous il faut se rappeler que les Nuer vivent dans le Soudan nilotique, dans le bassin même du Haut Nil.

Ces deux listes de noms propres comparatifs sont plus instructives que de nombreuses pages de littérature; bien que très incomplets, ils donnent une idée de la façon dont le continent africain a été peuplé. Partant du bassin du Nil par vagues successives, les populations ont rayonné dans toutes les directions. Certains peuples, comme le Sérère et le Tuculor, semblent être allés directement à la

Océan Atlantique, tandis que d'autres se sont arrêtés dans le bassin du Congo et dans la région du Tchad, les Zoulous allant jusqu'au Cap.

Les populations congolaises, Sara et Sara-kole (qui sembleraient n'être qu'une tribu croisée de Sara), migreraient ensuite vers l'Ouest, se déversant dans les plaines du Cayor et du Baol occupées par les Serer, et surtout dans le Djoloff.

Le fait que dans ce qui était autrefois l'Afrique occidentale française, le nom du clan totémique primitif doit encore être porté par des individus isolés perdus dans une masse hétérogène, correspond à une relative émancipation de l'individu de la communauté primitive. En fait, les migrations successives ont finalement désintégré cette fraction du clan qui s'était détachée de la branche mère.

le *Tarikh es Soudan* mentionne la tribu des Wolofs (Djolfs) et décrit leurs vertus; il mentionne également l'existence d'une tribu appelée Adior (Adjor) 18.

Mais Sadi a certainement dû raconter ces faits sur la base de ouï-dire, car les Wolofs, malgré ce qu'il pensait, n'étaient pas des Peuls: l'examen des noms ethniques le prouve; il en va de même pour leurs langues.

De même, les Adiors (habitants du Cayor) n'étaient pas des Berbères: Adior et Wolof sont une seule et même chose, dont Sadi n'avait aucune idée. Les Adior sont l'un des peuples les plus noirs d'Afrique. Leur langue, le wolof, n'a aucun lien avec le berbère.

Selon le *Tarikh el Fettach*, une minorité israélite vivait également dans le coude du Niger (région de Tendirma), et s'était fait une spécialité de cultiver des légumes arrosés avec de l'eau de puits fraîche au lieu de l'eau du fleuve. Cet événement doit avoir eu lieu dans le premier millénaire de l'Hégire, mais la date ne peut être déterminée avec précision. "

Les Askias et les Sonnis sont de la même origine. Ils ne sont ni berbères ni yéménites, mais sont originaires du Haut-Sénégal, selon l'enquête menée par Kati à l'époque.

Le père d'Askia Mohammed s'appelait Arlurn Silla et venait de la ville de Silla sur le Haut Sénégal. Sa mère, Kassai, était également autochtone.² Sonni Ali était également originaire du Haut-Sénégal. Ber - son patronyme rappelle celui de M'Ber (champion) en wolof - fut le premier empereur à prendre le titre de Dali, qui est l'équivalent de César dans la tradition africaine. "

REMARQUES

- t. Les Carthaginois ont délibérément falsifié leurs récits de voyage afin de tromper les concurrents; ils sabordaient leurs navires plutôt que de livrer leurs secrets maritimes aux Romains.
2. DP de Pedro's, *op. cit.*, ch. X.
3. Budge, *Soudan égyptien* (Londres, 1907).
4. Al Bakri, *op. cit.*, 342 à 343.
5. J. Olutnide Lucas, *La religion des Yorubas* (Lagos: Livre CMS-boutique 1948).
6. Pedro's, *op. cit.*, p. 107 (cf. carte de l'Afrique réalisée par Coronelli en 1689).
7. Delafosse, *Les Noirs d'Afrique, op. cit.*
8. Moret, *Le Nil et la Civilisation égyptienne*, p. 2.12.
9. *TF*, ch. V, pp. 83-84.
- io. T. S., *ch.* XII, pages 109-1 à 110.
 . AR Radcliff-Brown et Daryll Forde, *Système africain de parenté et de mariage* (International African Institute, Oxford University Press).
12. Dr Macs, *Pierres lev & s de Toundi-Dar* (Bul. Com. Et. AOF, 1924), p.31.
13. T S., ch. XII, p. 116.
14. *Hedj ak je sen* signifiait à l'origine «favoris et frères» en wolof, avec évolution, cela signifie désormais «ses favoris et autres». *Sen* est maintenant devenu l'opposé de frère, un personnage secondaire.
15. *Encyclopédie mensuelle d'outre-mer*, Avril 1952., vol. 1, sect. zo.
16. *Mem.*, Décembre 1951, pp, 347-349.
17. Cela est conforme au fait que N'Diaye et Diop sont les seuls *gamu* ou *koli*; cela a à voir avec la parenté résultant de mariages contractés sur de longues périodes entre deux clans exogamiques.
18. *TS*, 38, 127-12.9.
19. T F., p. 119, zo. T. F., 17, 94, 114, et 151.
21. T. F., ch. V, pp. 83-84.

Visage du message

L'édition française de ce livre contient un onzième chapitre intitulé «Appendice linguistique», qui a été éliminé de la présente édition comme étant beaucoup trop technique pour intéresser le lecteur en général.

L'Appendice est consacré à une présentation, sans application d'hypothèses, de certains faits grammaticaux. Si la formation des noms abstraits, des diminutifs, des pluriels, etc. en français n'était pas déjà complètement étudiée, il serait nécessaire de mener une telle étude afin de compléter notre compréhension de la grammaire française et de susciter le génie de la langue.

Si, à l'issue de cette étude, il s'avérait que les règles établies se reproduisaient presque sans changement dans d'autres langues indo-européennes de manière systématique, cela conduirait à la conclusion qu'il existe une parenté fondamentale au sein du groupe linguistique. Une telle conclusion aurait été atteinte sans nécessiter d'hypothèses linguistiques discutables, simplement sur la base d'une présentation sans commentaire sur les éléments linguistiques. Un simple coup d'œil aux résultats aurait suffi pour montrer que nous étions sur des bases solides.

Nous avons entrepris une étude similaire concernant le wolof, le sérère, le peul-tuculor et le sara.

En essayant de compléter la grammaire wolof au-delà de ce qui avait déjà été fait (P. Guy Grand's *Grammaire* qui est apparemment le traitement le plus complet du sujet à ce jour), nous avons pu établir des règles pour la formation des substantifs, des noms abstraits, des diminutifs et des pluriels, comme par le changement d'une consonne initiale.

Nous avons également fait une étude très complète de la question persistante des «langages de classe» et de leurs formes verbales. Nous avons constaté que les mêmes lois se reproduisaient dans Serer, Petal (et Tuculor). D'où, des règles qui permettent

le passage d'une de ces langues aux autres de façon systématique.

Mais c'est l'étude de ces «langues de classe» qui a vraiment conduit à la révélation du génie des langues africaines de ce type. Les conclusions qui en sont tirées ont alors une signification sociologique et ethnologique, dans la mesure où elles nous permettent d'utiliser la langue comme base pour comprendre la mentalité du peuple.

Il est conseillé aux lecteurs souhaitant approfondir cet aspect du sujet de se référer à l'édition française révisée, *L'Afrique Noire précoloniale*, édité par Présence Africaine, z5bis rue des Ecoles, 75005 Paris, France.

Note: L'auteur avait proposé la tenue de cinq colloques, dans le cadre du projet UNESCO de *Histoire générale de l'Afrique*, pour faire avancer la recherche africaine:

1. "Le peuple égyptien"
- z. "Décryptage de l'écriture méroïtique"
3. "Migrations, toponymes et ethnonymes"
4. << Causes spécifiques du détachement de la péninsule ibérique à l'aube des temps modernes »et
5. «Air Cover of Africa».

Les quatre premiers ont eu lieu.

BIBLIOGRAPHIE

- ABULFEDA. *Géographique*, traduit par Reinaud. Paris, 1848. ALVAREZ D'ALMADA. *Traite succinct sur les rivières de Gobi & et du Cap Vert.* „ 15,4. Oppoorrttoo` 1841.
- BAKRI, Al. Voir Bekri, El.
- BARBOT. *Histoire de la Guinde*. Paris, 1660. BARTH, H. *Voyages et découvertes en Afrique du Nord et centrale* rica, 5 vol. Londres, 1855. BASSET, R. *Essai sur l'histoire et la langue de Tombouctou et des Royaumes Songhai 'et Mellî*. Louvain, 1889. BAUMANN, A. et WESTERMANN, D. *Les Peuples et les Civilisations de l'Afrique*, traduit par L. Homburger. Paris: Ed, Payot, 1947.
- BEKRI, El .. *Description de l'Afrique septentrionak*, trans. Slane. Alger: Typographie Adolphe Jourdan, 1913.
- Notes sur le pays des Noirs.*
- BONNEL DE MEZIERES, A. "Recherches de! 'Emplacement de Ghana," dans *Memoires presentes par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, vol. X111*. Paris, 1920. BUDGE, EAW, *Soudan égyptien*. Londres, 1907,
- CAILLE, René. *journal d'un voyage à Thmbouctou*, 3 vols. Paris, 1830.
- CAILLAUD, F. *Voyage à Méroé, au Fleuve Blanc, au-delà de Fazoql, dans le Midi du Royaume de Sennar*. Paris: ltnprimerie Royale, 1826.
- CHERUBIN1, S. *La Nubie*. Paris, CORONELL1. ~~1871~~ Carte de l'Afrique. DAN FODIO, Cheikh Otmane. *Nour el-Eulbab*. Alger, DEL1690 SSE, M. Haut-Sénégal — Niger, 3 vol. Paris: Larose, 1913. 1898.

- . *Les Noirs de l'Afrique*. Paris: Payot, 1912.
- D ES CHA M PS, le gouverneur H. *Les religions africaines*. Paris: PUF, 1950.
- DESPLAGNES, Louis. *Le Plateau Central nigérien*. Paris: Larose, 1907.
- DEV1C, LM *Le Pays des Zendjs ou la Côte orientale d'Afrique au Moyen-Age, d'après les écrivains arabes*. Paris, 1883.
- DIETERI, EN, G. *Religion des Bambara*. Paris: Payot, 1949. DIODORUS SICULUS. *Histoire universelle*, trans. Abbé Terrasson. Paris, 1758.
- EDRISSI. *Description de l'Afrique et de l'Espagne*. Leiden, 1866. (Voir Idrisi.)
- Encyclopédique mensuelle d'Outre-Mer*. Décembre 1951; Avril 1952. FROBENIUS, Leo. *Histoire de la civilisation africaine*, trans. Dr. H. Retour et D. Ermont. Paris: Gallimard, 1938.
- . *Mythologie de l'Atlantide*, trans. Gidon. Paris: Payot, 1947.
- FUSTEL DE COULANGES, Numa Denis. *La ville antique*, trans. Willard Small, 1873. New York: réimpression Doubleday Anchor, nd
- GAFFAREL, P. *Eudoxe de Cyzique et le périple de l'Afrique dans l'Antiquité*. Paris, 1872.
- GHARNAT1. *Route de Carthage*, trans. Beaumier. Paris, 1860.
- GHYKA, Matila. *Le Nombre d'Or. Rites et rythmes pythagoriciens dans le développement de la civilisation occidentale*. Paris: Gallimard, réimpression 1976.
- GRENIER, A. *Les religions étrusque et romaine*. Paris: PUE, Collection Mana, vol. 3, 1948. GRIAULE, M. *Dieu d'eau*. Paris: Ed. du Cherie, 1948.
- HACQUARD, A. *Monographie de Tombouctou*. Paris, lwo.
- HAMIDULLAH, M. "L'Afrique découvre l'Amérique avant Christophe Colomb " *en Présence Africaine*. Paris, février-mai 1958, n ° XVIII — XIX.
- HERODOTUS. *Les histoires d'Hérodote*, trans. Henry Cary. New York: Appleton, 1899.
- HOMBURGER, L. *Les Langues negro-africaines et les peuples qui les parlent*. Paris: Payot, 1947.
- IBN BATTUTA. *Voyage au Soudan*, trans. Slane. Paris, 1843. IBN
- HAUKAL. *Routes et Royaumes (Description de l'Afrique)*, trans. Slane. Paris, 1R42.
- IBN KHALDUN. *Histoire des Berbères et des dynasties mus-*

- ulmattes de l'Afrique Septentrionale*. trans. Slane. Alger; Gov-
Imprimerie ernment, 1854, 4 vol.
- . *Prolegomenes historiques*, trans. Slane, 3 vol. Paris, 1868.
- IDRISI. *Ildrissi gdographe*, trans. A. Jauhert. Paris: Imprimerie royale,
1836. (Voir aussi Edrissi.)
- JASPAN, MA "La culture nègre en Afrique australe avant l'Europe
Conquête," *Science et société*, vol. XIX, non. 3, été
1955 •
- JEANNEQUIN DE ROCHEFORE *Voyage de Libye atr Royaume
de Sénégal*. Paris, 1641, JOSEPHUS. *OP: les bourbiers se terminent*. trans.
Buchon. Paris, 184 ;.
- JOUENNE, Dr "Les Monuments mégalithiques du Sénégal", dans
*Annuaire et Memoires du comite & etudes historiques et scien-
tiifiques de l'AOF* Gorée, 1916-1917.
- KATI, Malimild. *Tarikh el-Fettach*, trans. O. Combs et M. De-
lafosse. Paris, 19 [3 (republié, Paris: A. Maisonneuve, 1981).
- LABAT. *Nouvelle relation de l'Afrique Occidentale*, 5 vols, Paris,
1718.
- LABOURET "Le Mystère des ruines du Lobi", en *Revue d'Eth-
nographie et des traditions populaires*. Paris, 1910.
- LE CHATELIER, A. *L'Islatti en AOF* Paris, 1899.
- LE HERISSE. *L'Ancien Royaume du Dahomey*. Paris, LENORMANT 191 t.
- F. *Histoire ancienne de l'Egypte*.
. *Histoire ancienne des Phetticiens*, Paris, éd. Prélèvement, 1890.
- LEO AFRICANUS. *Description de l'Afrique*, trans. Temporel, 3
vols. Paris, 1896-1898,
- LEROI-GOURHAN, André. *Milieu et techniques, Evolution et
Techniques*. Paris, Albin Michel, 1945.
. *L'Homme et la Matière*. Paris: Albin Michel, '943.
Archéologie du Pacifique Nord. Paris, 1946.
& POIRIER, Jean. *Ethnologic de Minot: francaise*, vol. 1,
«Afrique». Paris; PUF, 195 ;.
- LUCAS, J. Olumide. *La religion des Yorubas*. Lagos: CMS
Librairie, 1948.
- MAES, Dr J. "Pierres levees de Toundi-Dar", dans *Taureau. Blé. Et.
AOF*, 1914.
- MANU. *Les lois de Matsu*, trans. de le sanscrit par George
Meunier. Oxford: Clarendon Press, 1866 (réimprimé, New York: Dover Publications,
1969).
- MARX, Karl, *Capitale: UNE Critique de l'économie politique*, trans. par

Samuel Moore et Edward Aveling, éd. par Frederick Engels, révisé et amplifié selon la quatrième édition allemande par Ernest Untermann. Chicago: Kerr, 1915.

MEVIL. Samory. Paris, 1899. MONTEIL, Ch. *Monographie de Djenné*. Tillie, 1903. MORET, A. *Le Nil et la Civilisation égyptienne*.

PARC MUNGO. Voyage à l'intérieur de l'Afrique (1795-1797).

Londres, 1799.

PEDRALES, DP de. *Archéologie de l'Afrique Noire*. Paris: Payot, 1949. PLINY L'ANCIEN. *Histoire naturelle*, trans. E. Littre, z vols.

Paris, 1860.

RADCLIFF-BROWN, Alfred R., éd. *Systèmes africains de parenté et Mariage*. New York: Oxford University Press, 1950. RIBARD, Andre. *La Prodigieuse Histoire de l'Humanité*. Paris: Ed.

duMyrte, Collection "Pour comprendre l'histoire", 1947. SADI, Ahderrahman es-. *Tarikh es-Soudan*, trans. O. Hondas.

Paris: Ernest Leroux, 1900 (republié, Paris: A Maisonneuve, 1981).

STRABO. *La géographie de Strabon*, trans. Horace Leonard Jones.

Cambridge: Presse universitaire de Harvard. TAUXIER. *Etudes soudanaises: Le Noir du Yatanga*. Paris: E.

Larose, 1927.

TEMPELS, P. *Bantoue philosophique*. Paris: Présence Africaine, 1948.

VAN SERTIMA, Ivan. *Ils Caïn avant Colomb*. New York:

Random House, 1976.

VIGNAUX, Paul. *Le Stylos & au Moyers Age*. Paris: Armand Colin, 1938.

VIGONDY, Robert. Carte de l'Afrique, 1795.